



# La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque

Vasiliki Charalambous

## ► To cite this version:

Vasiliki Charalambous. La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque. Histoire. 2014. dumas-01145477

**HAL Id: dumas-01145477**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01145477>**

Submitted on 24 Apr 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque



**Charalambous Vasiliki**

***Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »***

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Échanges Culturels Internationaux de l'Antiquité à nos jours

***sous la direction de M. Sylvain Venayre***

**Année universitaire 2013-2014**



# La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque

**Charalambous Vasiliki**

***Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »***

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Échanges Culturels Internationaux de l'Antiquité à nos jours

***sous la direction de M. Sylvain Venayre***

**Année universitaire 2013-2014**



## EN ORIENT

C'est un champ de bataille en Orient.

La nuit

Est arrivée, avec le repos qui la suit,

Couvrant d'ombres la paline ou fut ce grand  
carnage,

Qui fait ressouvenir des combats d'un autre âge,

Répandant au travers de ces champs désolés

Des cadavres pourris partout amoncelés.

C'est navrant. Les soldats qu'a fauchés la mitraille

Sont tombés l'un sur l'autre, en ordre de bataille,

Sans bouger de leur poste au suprême moment.

Auprès d'un régiment, un autre régiment ;

Près du général mort ; l'officier impassible ;

En tous, fusil au poing, le front encor terrible,

N'ayant pas à la mort hésité de s'offrir,

Tels qu'ils avaient lutté, se sont laissés mourir.

Au hasard, des canons encolués sur la terre,

Tordant leur corps de bronze, étonné de se taire,

Enfin, sous les baisers âpres du vent du nord,

Partout le sang, partout le deuil, partout la mort !

Avançons ; le massacre en tous lieux se ressemble.

Ici des grenadiers au panache qui tremble ;

Là des Cosaks du Don et des Houzards couchés,

Rencontrés par la mort qui les avait cherchés ;

Nul n'a plié devant la tromble meurtrière :

Pas de fuyards ! Aucun n'a regardé derrière !

Et sur ces morts, qu'a faits la volonté d'un seul,

Le silence des nuits jeté comme un linceul.

Oh ! qui pourrait savoir, oh ! qui pourrait connaître

Les bonheurs à venir qui dorment là peut-être !

Qui dirait l'avenir qui les attendait tous !

A celui-ci, l'enfant qu'on tient sur les genoux,

Attendant un baiser pour sa douce caresse ;

A celui-là, l'amour béni d'une maitresse ;

A cet autre qui dort pour ne plus s'éveiller,

La gloire, que sa mort n'a pu même payer !

Albert Delpit

*Le Monde Illustré*, 27/10/1877 p.10, Les Dieux  
qu'on Brise, LVII

## **Remerciements**

Je dois ici un grand merci à tous les personnes sans qui ce mémoire n'aurait pas été faite.

Merci d'abord à mon professeur Sylvain Venayre pour son guidage et son intérêt sur mon progrès tout au long de l'année, pour sa bonne volonté de résoudre tous mes questions et bien sûr pour l'idée originale du sujet de mon mémoire.

Je voudrais aussi remercier ma famille et particulièrement mes parents et mon amie Orthodoxia pour leur soutien, leur amour et leur patience pendant ce travail. Sans leurs conseils et leur aide j'aurais été perdu.

Finalement un grand merci de mon cœur à la Révérende Mère et les sœurs du monastère orthodoxe de la Protection de la Mère de Dieu, qui n'ont pas seulement été constamment à côté de moi pendant mon séjour en France, mais elles ont aussi corrigé mon texte et traduit les citations anglaises. Toutes les fautes qui existent dans le texte, ce sont à cause de ma négligence et de mes faiblesses dans la langue française.

## Introduction

Cette année la Russie se trouve à nouveau au centre des développements politiques internationaux, et par conséquent de la presse mondiale. Les Jeux olympiques d'hiver 2014, qui étaient beaucoup discutés dans la presse européenne ont eu lieu à Sotchi, ville de Caucase au bord de la Mer Noire qui est très proche de la région où la guerre Russo-Turque avait lieu en 1877-78. Puis, l'annexion de Crimée par la Fédération Russe en Mars 2014, nous a rappelé la Guerre de Crimée en 1853-56 entre l'Empire Russe d'un côté et l'Angleterre, la France et l'Empire Ottoman à l'autre. L'importance stratégique de cette région est encore très présente aujourd'hui comme un et demi-siècle avant. Les journaux européens envoient des correspondants en Russie et en Ukraine pour avoir un « non-stop » renseignement sur les événements. Je tombe sur le Figaro Magazine qui consacre de numéros spéciaux sur la Russie, qui contiennent des articles des leurs « envoyés spéciaux » et je pense que, Voilà! Notre sujet de recherche est vraiment à l'actualité. Peut-être finalement la presse mobilise encore des façons similaires pour conquérir le monde de l'information.

Ce mémoire vise au premier lieu à contribuer à la recherche de l'évolution de l'institution des reporters de guerre en Europe et de la presse européenne. Notre but est d'examiner comment la Guerre Russo-turque a influencé et modifié la fonction de la presse anglaise et française et plus particulièrement le métier du correspondant de la guerre. Après, on va essayer de comprendre comment la presse européenne a représenté cette guerre, en introduisant de nouvelles images ou en conservant les images déjà existantes.

Afin d'achever notre étude on a utilisé comme sources deux quotidiens journaux français, deux journaux illustrés français et deux journaux illustrés anglais. D'abord on a choisi *Le Figaro*, journal fondé en 1826, qui fait succès parmi les classes plus bourgeoises et suis une politique vers la droite. On doit ajouter que *Le Figaro* conserve une bonne relation avec importantes personnalités littéraires de l'époque. En quelques cas on a utilisé comme complément *Le Figaro. Supplément Littéraire*, fondé en 1876. On a aussi *Le Temps*, lancé en 1861, caractérisé dans *Gallica* comme un journal républicain conservateur. Il faut clarifier que ces deux journaux étaient choisis pour leurs bons réseaux des correspondants qui envoient à l'étranger, surtout *Le Temps* et non pour leur popularité, car ils ne sont pas lu tant parmi le peuple français.

Les deux journaux illustrés qu'on a consulté sont *l'Illustration* fondé jusque après *The Illustrated London News* en 1843 et *Le Monde Illustré* en 1857. Bien qu'on considère *L'Illustration* le journal illustré de la France qui se développe le plus à cette période, en réalité *Le Monde Illustré* montre aussi des très forts éléments dans sa fonction durant la guerre russo-turque. Cependant, la presse la plus avancé du XIXe siècle en Europe est la presse anglaise, alors on ne peut pas l'ignorer. Ainsi, on analyse les illustrations d'*Illustrated London News* fondé en 1842 et considéré comme le premier journal illustré d'avoir tant de succès et du *Graphic* (1869).

Tous les quatre journaux illustrés envoient au front les envoyés pour dessiner les développements jusqu'au point d'être considéré comme indépendants de la presse quotidien et pas un supplément des leurs informations. Ici, on doit clarifier qu'à cause de la manque du temps et des sources, notre travail n'avait pas suivre une approche comparative entre les deux presses nationales ou entre presse quotidienne et presse illustrée, mais plutôt une approche synthétique des sources. On a trouvé ça assez intéressant, car lisant les journaux on a compris qu'une façon synthétique était

proposée par eux-mêmes pour être enseignés sur la guerre. Il faut imaginer que les lecteurs lisent les lettres des correspondants et regardent les illustrations, créant ainsi une composition des informations.

Ayant dit les caractéristiques fondamentales de ce travail, on va tenter de comprendre à travers un sommaire du contexte historique pourquoi c'est important de rechercher ce sujet. La Guerre Russo-Turque de 1877-78 fait partie de la Grande Crise d'Orient qui commence en 1875 avec des insurrections des peuples balkaniques contre la direction Ottomane. On doit mettre ces soulèvements dans le cadre des éveils nationaux qui ont suivi la Révolution et l'Indépendance Grecque de 1821 et du mouvement des slavophiles, qui supportait l'unité et l'union des peuples slaves et qui était apparu parmi les intellectuels russes quelques décennies avant. L'été de 1875 alors, une insurrection commence à Herzégovine et s'étend jusqu'à Bosnie. Elle est finalement étouffée, mais la graine avait été plantée. Un an après, les Bulgares et les Serbes s'insurgent et cette fois la situation prend des grandes dimensions politiques. L'armée turque (régulière ou pas) « rivalisent de violences pour noyer la révolte dans le sang »<sup>1</sup> avec centaines de milliers des morts et de réfugiés. La presse anglaise est surtout le *Daily News* reporte la situation en envoyant des correspondants à Bulgarie et insert dans la presse le terme des « atrocités ». Les lettres des reporters font frissonner l'Europe et des protestations s'expriment contre la direction ottomane des tous les côtés.

Une constitution est demandée juste après de la Porte, mais c'est déjà tard quand la décision est finalement prise. La Serbie, le Monténégro et la Roumanie entrent en guerre contre la Porte et le slavophile ambassadeur Russe en Constantinople Ignatieff, presse la Russie de faire la même (C'est intéressant d'observer qu'on appelle la guerre: russo-turque, mais en vérité c'est une guerre panbalkanique et russe contre les turcs). En Avril 1877 la Russie déclare la guerre qui dure jusque le janvier de 1878. Les véritables développements de la guerre se jouent dans les Balkans et au Caucase, aux batailles très mortelles autour des forteresses de Plevna (Plevna ou Plewna dans les journaux) et de Schipka en Bulgarie pendant le juillet de 1877. La guerre se termine victorieusement pour la Russie en Janvier 1878 et le *diktat de San Stefano* qui prévoit une grande Bulgarie sous l'influence russe et finalement annulé après l'interférence de l'Angleterre. Un autre dictat est signé pendant un nouveau Congrès en Berlin, dans lequel on limite les frontières bulgares et la puissance de la Russie le plus possible et l'Angleterre prend Chypre pour ses services à la Turquie.

Pour mieux comprendre la relation de la France et de l'Angleterre avec la guerre, on va tenter de faire une brève référence à eux. La France avait jusque perdu la guerre contre les Prusses en 1871 et elle est encore assez bloquée par les alliances politiques avec les restes puissances européens. Les premiers pas d'une coopération avec la Russie sont en train de faire une petite différence, mais on n'est pas encore arrivée au grand rapprochement de la décennie de 1890 entre les deux pays. Par contre l'Angleterre a des intérêts immédiats liés à la guerre, avec un enjeu important en relation avec les possessions russes et les Dardanelles, car elle ne veut pas que les Russes gagnent la sortie à la mer. Le gouvernement anglais pense assez intensément de participer à la guerre à côté de la Turquie, mais cette décision n'est jamais prise. En même temps c'est le commencement du tournant

---

<sup>1</sup> DELORME, Olivier. *La Grèce et les Balkans: du Ve siècle à nos jours*. Volume II. Paris, Gallimard, 2013. (Folio histoire ; n° 221), p.257

de la politique anglaise vers l'Asie centrale (Indes), alors maintenant on s'inquiète plutôt de l'influence russe à cette partie de la sphère. En tout cas la Russie reste pour les Anglais une force ennemie. La grande rivalité entre les deux puissances est très fortement et agressivement exprimée dans le mouvement politique du *Jingoisme* de la période, dans une explosion du patriotisme anglais contre la Russie.

Dans ce contexte politique la presse européenne commence à envoyer des reporters sur le terrain pour couvrir les « guerres lointaines ». C'est l'avènement de la presse d'or de l'Europe. Le correspondant vient de s'établir comme métier et comme figure journalistique et figure du voyage. Comme s'est signalé par Dominique Kalife-historien éminent de l'histoire de la presse française:

La fonction de « correspondant de guerre », que les journaux britanniques ont imposée durant la guerre de Crimée (notamment grâce au *Times* et à son célèbre correspondant William Howard Russel), est en effet récente et encore mal définie en France. Si la campagne d'Italie de 1859-1860, puis la guerre austro-prussienne, avaient précisé les conditions d'exercice du métier et suscité les premières vocations (Edmond About, Jules Claretie, Edouard Lockroy), ce n'est vraiment qu'à l'été 1870 que le reportage militaire se généralise, bénéficiant d'un accueil relativement bienveillant de la part des autorités. En 1877, la guerre russo-turque achèvera l'évolution.<sup>2</sup>

Les découvertes les plus récentes et les nouveaux usages de l'électricité, tels que la télégraphie améliorent et accélèrent la communication et permettent aux journaux à commencer ce que nous appelons maintenant un véritable « chasse aux nouvelles ». C'est pendant la guerre russo-turque qu'on installe aux bureaux du *Figaro* le télégraphe qui était jusqu'à ce point, utilisé seulement par le gouvernement. Voici l'annonce dans le journal:

Aujourd'hui Samedi, 1<sup>er</sup> Septembre, à neuf heures du matin, l'Hotel du *Figaro*, va se trouver en communication électrique avec le monde entier par un fil télégraphique spécial, fourni, posé et entretenu par l'administration des télégraphes. Il suffira d'une simple pression de main d'un de nos employés pour que, quelques instants après, nous fassions la conversation avec Londres, Rome ou Saint-Petersbourg ; pour que quelques heures plus tard, nous transmettions une idée, une nouvelle, une demande des renseignements à New-York, aux Indes ou au Japon... En effet, notre salle des dépêches que nous rouvrons aujourd'hui...va être une sorte de salle où le public trouvera toutes sortes de renseignements utiles. On y verra les dépêches fraîchement arrivées, des photographies et des dessins relatifs aux événements actuels.<sup>3</sup>

Prenant en compte ce qui précède on ne peut pas ignorer l'influence de cette guerre et avant la guerre des « atrocités », sur le reportage ou la presse européenne ou les images qui offrent cette guerre à l'Europe à travers les reporters. L'élément lointain de la guerre qui le fait plus exotique pour l'Europe, les atrocités qui ont précédé la guerre, la présence et l'engagement des reporters Français et Anglais dans la guerre font le sujet un « must » pour l'historien.

Pour finir notre Introduction, on va faire un petit sommaire des deux parties qui vont suivre. La première partie est consacrée aux pratiques journalistiques autour de la guerre. Dans le premier chapitre on va regarder comment la presse approche la guerre. Qui sont les moyens qui mobilisent pour faire la guerre connu à son public et à quel point ces moyens sont uniques entre les différentes

---

<sup>2</sup> KALIFA, Dominique. « Fait divers en guerre (1870-1914) ». *Romantisme*, n° 97, 1997, p. 89-102. p.92

<sup>3</sup> Le *Figaro* p.¼ 1/9/1877, Salle des dépêches de Figaro, Notre fil télégraphique

presses européennes. Est-ce que c'est une approche clairement d'un intérêt sympathique aux victimes de la guerre ou il y a des choses cachées derrière cet intérêt ? Dans la deuxième partie on cherche de trouver d'un côté l'évolution et les nouveaux éléments de l'institution du reporter de la guerre qui est provoqué par la guerre russo-turque et d'autre comment le reporter présente dans ses lettres soi-même et pourquoi ? Comme j'ai travaillé exclusivement sur des documents de la presse, et à cause du manque de temps, je n'ai malheureusement pas bien approfondi sur les biographies des correspondants de la guerre. Et pourtant, il y aurait un riche travail à faire, à mon avis, avec ces matériaux. Ce manque d'informations ou de travaux scientifiques est lié, me semble-t-il, aussi au fait que la période où ils écrivent ne les a pas fixés dans la mémoire collective. C'est la raison pour laquelle nous avons tendance à ne pas nous y arrêter, et pourtant, ils constituent une abondante et précieuse source d'informations sur leur métier.

La deuxième partie de la dissertation traite exclusivement la représentation de la guerre avec principales sources les lettres des correspondants et les illustrations publiées dans les journaux. « Le théâtre de la guerre » comme on appelle la guerre dans les journaux, c'est véritablement un drame mise en scène par les correspondants. On a les hommes qui sont les principaux acteurs du drame. Les soldates, leurs officiers et leur vie quotidienne. Les comparses de la pièce sont les différents peuples qu'on rencontre sur la route. Mais pour avoir une bonne et réussite histoire on a besoin de l'action. Pour ça on a des descriptions des batailles et des cruautés commises dans la durée de la guerre. Pour remplir le scénique il nous faut les lieux où les événements se placent. Et maintenant on peut aller regarder le théâtre que les journaux ont écrit pour leurs lecteurs.

**Partie 1:**  
**Les Pratiques Journalistiques autour de la guerre.**



## Chapitre 1- Caractéristiques de la presse

De par la façon dont les journaux appréhendent et traitent de la guerre, on peut voir comment la presse de l'époque fonctionne et quels sont ses buts. Des questions se posent comme si la guerre introduisait des nouveautés dans la fonction des journaux : de nouvelles mises en page dans la presse apparaissent, et d'autres nouveautés. On peut aussi apprendre comment et à quel point l'Europe est renseignée sur les événements d'une guerre ou des événements

Mais cette explosion d'informations n'est pas suffisante, parce que le deuxième élément qui entre en jeu est la compétition entre les journaux : qui sera le premier à annoncer tel ou tel événement « shocking » et encore, qui a les sources les plus sûres pour pouvoir donner un témoignage de vérité. C'est dans une annonce du *Figaro* qui propose au journal le *Siècle* de suivre l'exemple de *New York Herald* qu'on comprend que cet élément est une influence du modèle américain dans la presse européenne. C'était une affaire entre *New York Herald* et le ministère américain de la guerre pendant la guerre de Sécession. Le journal était mieux informé que le ministère au point d'être suspect pour une coopération avec l'ennemi, mais finalement ils ont prouvé que c'était à cause de la bonne organisation d'un bureau spéciale pour les affaires de la guerre qu'ils ont pu obtenir ces informations:

Quand le journaliste a montré quels étaient ses sources d'information, ses moyens de contrôle, en un mot l'organisation de son service, le ministre de la guerre le félicita publiquement et le remercia d'avoir su créer un système de renseignements si parfait, surtout plus rapide, de celui dont pouvait disposer son état-major. Cela fit doubler du jour au lendemain, au *New York Herald* sa circulation déjà si considérable. Cette récompense lui était bien due.<sup>4</sup>

L'importance d'avoir arrivé le premier dans la presse de l'époque est aussi évident dans le *Dictionnaire Biographique Internationale des Ecrivains*, publié en 1902 et mentionne dans la biographie d'un journaliste anglais que:

Sir Campbell Clarke fut le premier à communiquer la nouvelle de la cession de l'île de Chypre à la Grande-Bretagne. Le secret avait été si bien gardé que les plénipotentiaires l'ignoraient eux-mêmes.<sup>5</sup>

Un cas caractéristique de cette lutte que les historiens appellent aussi « le chasse des nouvelles », est observée dans la présentation de certains journalistes par différents journaux, comme étant les premiers à découvrir et à révéler à l'Europe les atrocités bulgares. Le même récit est utilisé par deux journaux. Le *Figaro* écrit au sujet de son envoyé spécial de la guerre russo-turque:

notre collaborateur, M. Ivan de Wœustyne, dont la campagne en Bulgarie l'été dernier, n'est pas oubliée et qui a révélé le premier les crimes abominables dont cette province était le théâtre, suivra les opérations de l'armée russe.<sup>6</sup>

M. Edwin Pears, légiste et correspondant du *Daily News* à Constantinople, est celui qui a, le premier, signalé à l'Europe les massacres en Bulgarie.<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup> *Le Figaro* 27/4/1877, p.2/4, PARIS AU JOUR LE JOUR

<sup>5</sup> *Dictionnaire Biographique Internationale des Ecrivains*, Henry Carnoy, p.150, 1902, vol.1-4, Paris, Imprimerie de l'Armorial Français

<sup>6</sup> *Le Figaro*, FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

<sup>7</sup> L'Illustration p.116, 122, 24 Février 1877

C'est *l'Illustration* qui nomme Edwin Pears le premier d'avoir parlé des atrocités, mais parmi les historiens c'est généralement accepté que c'est l'Américain Januarius Aloysius MacGahan correspondant de *New York Herald* et du *Daily News* qui était le premier de les signaler. En fait parmi les journaux français *Le Figaro* est celui qui essaie beaucoup de promouvoir Ivan de Woestyne. Dans certains articles il est clarifié que il était le premier de relever la situation au public français, mais dans des autres cas ce détail est omis. Pour Woestyne cette lutte de la primauté est particulièrement importante entre les journaux anglais et français:

Vous vous remuez donc enfin ! Des journalistes anglais et américains viennent. Vous sentez que, quoi vous fassiez, ils trouveront moyen de passer comme malgré tout a passé celui qui écrit ces lignes. -Et vous vous dépêchez de tuer dix Bachi-Bouzouks.- Sont-ils morts seulement ? -Et vous faites imprimer dans les journaux à vous des déclarations comme quoi les irréguliers qui se conduiraient mal seraient punis. Trop tard, messieurs. Trop tard aussi, messieurs de la commission anglaise. Vous venez faire une enquête ; je l'ai faite avant vous, et après vous ou en même temps que vous la fera M. Macgohan, le correspondant du *New-York Herald*, celui-là même qui a fait la campagne de Khiva et du Pôle Nord, et qui, devant votre refus de lui ouvrir vos contrées se fait accompagner de son consul. A enquête, enquête et demie. Tous ce qui précède sera confirmé par d'autres qui sont allés après moi, qui comme je l'ai dit dans ma précédente correspondance-suivent maintenant le chemin que le premier a pris le *Figaro*.<sup>8</sup>

Les atrocités de 1876 étaient une opportunité formidable pour la presse européenne de prouver son efficacité, estimant qu'il y avait beaucoup des choses à découvrir et à offrir aux lecteurs. Par exemple pour maintenir l'intérêt du public non diminuée après l'annonce de la violence *Figaro* tente de créer un scandale en relation avec le refus de diplomates européens concernant l'événement:

Le *Figaro* peut revendiquer pour son collaborateur, M. Ivan de Woestyne, l'honneur d'avoir le premier attiré l'attention du public français sur les abominations commis en Turquie. Il trouve ainsi le moyen de se consoler des mauvaises procédés de M. de Bourgoing, mais nous le demandons encore une fois, du quel droit et par quel singulier abus de son autorité diplomatique M. de Bourgoing a-t-il consenti à devenir le compère de la censure turque et à faire saisir à la poste un journal dont le seul tort est d'avoir dit la vérité, quand tout le monde se taisait encore.<sup>9</sup>

Alors ce « petit scandale » nourrit pendant au moins un mois *Le Figaro* et les autres journaux français. Pour quelques jours la première page du journal consacre spécialement sur ce sujet des commentaires des éditeurs sur la question et les points de vue du journaliste lui-même pour ce que les diplomates disent. Les avis des journaux qui ne sont pas d'accord avec *Le Figaro* et les réponses correspondants du même quotidien ne sont non plus omis.

Bien que tels petits épisodes font l'été de 1876 très intéressant pour la presse, la guerre de 1877 n'ai pas tant des révélations à faire jusque le commencement des batailles importants et très « sanglantes », comme elles sont nommés par la presse. C'est autour du défilé de Schipka en Août 1877, quand des blessés russes sont mutilés par les Turques. Comme mentionne Ilya Platov: « La présence des correspondants français et anglais sur les lieux du massacre a, de fait, favorisé la célébrité de l'épisode, dont l'importance a pu être encore accrue par le fait que les massacres étaient imputés à l'armée régulière turque, pas seulement aux bachi-bouzouks. »<sup>10</sup> Cet épisode-là

---

<sup>8</sup> *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1

<sup>9</sup> *Le Figaro*, 25/08/1876, p.1/4, Les massacres de Bulgarie

<sup>10</sup> PLATOV, Ilya. « Barbare et infidèle ». *Cahiers balkaniques* [En ligne], n° 36-37, 2008, p.293-320. (mis en ligne le 17 mai 2012, consulté le 15 octobre 2013), p.7

est vraiment exploité par quelques journaux qui voudraient rejouer l'esprit des atrocités de 1876 en révélant à l'Europe ces actes. C'est intéressant qu'on n'ait pas trouvé aucune référence sur cet épisode dans *l'Illustration*. Par contre *Le Monde Illustré* a consacré deux numéros pleins d'informations et des illustrations sur les « nouvelles barbaries » commis par les troupes régulières turcs soulignant la participation de son envoyé qui « s'est trouvé mêlé à la politique » et quelques pages après publiant une protestation signés par tous les correspondants présents :

Quatre correspondants seulement, ceux du *Temps*, du *Times*, de *l'Illustration* espagnole et du *Monde illustré*, ont été témoins du téméraire et brillant passage des Balkans; leurs notes et croquis ont donc un puissant intérêt historique... D'ailleurs, notre correspondant s'est trouvé mêlé à la politique dans ces événements, en signant avec ses confrères une note diplomatique qu'on verra plus loin<sup>11</sup>

Kazanlyk, le 21 juillet 1877

Etrangers admis à suivre les opérations de l'armée russe comme représentants de quelques-uns des principaux organes de la presse européenne, nous croyons de notre devoir de constater publiquement les actes de barbarie commis par les troupes régulières ottomanes chargées de la défense du défilé de Schipka... Nous nous en tenons strictement à ce que nous avons vu et, laissant à ceux qui ont été témoins du combat lui-même le soin de relever la violation des droits de la guerre qu'auraient commise les Turcs... nous soumettons au jugement du monde civilisé le contraste qui présentait le lendemain du combat, à quelques centaines de mètres de distance, d'un côté, plus de cinquante blessés musulmans soignés selon les préceptes de l'humanité par les médecins de l'armée russe, de l'autre le monceau de têtes coupées ? hideux trophée des barbaries de la garnison régulière ottomane.

C.B. BRACKENBURY , lieutenant colonel correspondant militaire du *Times*.

Dick de Lonlay correspondant du *Moniteur Universel* et du *Monde Illustré*

H. de Lamothe Correspondant du *Temps*

I.-L.Tellier correspondant de *l'Ilustracion espanola y americana*<sup>12</sup>

Il fallait donc, toujours être le premier à rapporter toute nouvelle évolution et, quand cela ne semblait pas faisable, il fallait au moins essayer de prouver que l'autre était dans l'erreur, en ajoutant quelques jours après une information complémentaire que tel reporter aurait omise. Souvent le cas que les informations transmises dans la presse soient fausses et si un journal réussissait à prouver qu'un concurrent mentait ou simplement d'impliquer cette chose, il pouvait impacter sur la crédibilité du journal en question. Voici un essai dans *Le Temps*:

Je ne sais si vous êtes exactement renseigné sur les événements dont la rive du moyen Danube sont le théâtre ; il est fort probable que vous lisez comme moi les journaux de Vienne et de Pesth, et que vous attachez une certaine importance aux télégrammes dont ils sont bourrés. En ce cas, cette lettre ne vous sera pas inutile. Nous sommes, en effet, on ne peut plus étonnés de lire dans la *Nouvelle Presse libre* ou dans le *Pester Lloyd* une série de télégrammes absolument fantaisistes. Je sais que la

---

<sup>11</sup> *Le Monde illustré*, 25/08/1877, Avis, p.115

<sup>12</sup> *Le Monde illustré*, 25/08/1877, Nos Gravures, p.118

presse autrichienne, en général est forte animée contre les Russes, mais ce n'est pas une raison pour battre monnaie sur la crédulité publique. Je commence donc par une série des rectifications.<sup>13</sup>

Le journaliste, après cette introduction, liste méthodiquement toutes les erreurs qu'il a pu relever et il les rectifie par des renseignements sur la position géographique de chaque troupe, sur l'évolution des faits de guerre, en se concentrant cependant sur deux armées. Il se présente comme celui qui va reconstituer la vérité sur la situation, au public français, en se référant aux faits qui se trouvent dans la presse étrangère, et qui manquent de véracité. Il essaie d'avoir un regard critique et « objectif » ou, en tout cas, c'est le message qu'il semble vouloir transmettre simplement.

Cependant, il est à noter que bien qu'une forte compétition existe entre les journaux, on observe aussi une forte ressemblance sur la façon de représenter la guerre et de l'appréhender, dans leurs articles ou dans leurs illustrations. C'est ce qui peut nous faire supposer qu'ils s'empruntent les idées l'un aux autres, puisque leurs correspondants sont très souvent des camarades sur la route de la guerre. « La vie quotidienne est dure et les correspondants étrangers se regroupent, pas nécessairement par nationalité, car la rivalité est souvent plus grande entre envoyés spéciaux d'un même pays, tandis que l'éloignement et l'isolement apaisent les rancunes nationales. »<sup>14</sup> Les reporters racontent très souvent qu'ils se trouvent avec d'autres correspondants spéciaux. Il existe même des illustrations des « des Quartiers Généraux des correspondants ».

En cas d'un retard pris sur la transmission des informations, pour des raisons pratiques sur le front, particulièrement pendant les batailles, ils n'hésitent pas à citer des articles de la presse étrangère ou des différents journaux de leur pays, s'ils trouvent qu'il vaut la peine de les mentionner et de les porter à la connaissance de leurs lecteurs. Par exemple « Les journaux français puisent leurs sources, très souvent, dans les journaux anglais, étant influencé par le modèle d'information anglo-saxon fondé sur le primat de l'actualité. »<sup>15</sup> En plus pour les rédacteurs en chef des journaux, être reporter de la guerre voulait dire être original dans les récits, dans les façons d'écrire et de raconter les choses, alors quand on trouve dans les autres journaux les articles intéressants on les publie. Dans ce cadre-là on a trouvé une lettre qui est fort animée, communiqué par le correspondant du *Monde Illustré* Dick de Lonlay sur la bataille de Plevna et publié dans le même journal le 27/10/1877 (p.254). Cependant, le 25/09/1877 (p.2) on trouve la même lettre, publié dans *Le Figaro*. La date précédente de la publication dans *Le Figaro* peut être justifiée par le fait que Dick de Lonlay était reporter pour deux journaux en même temps (l'autre étant le *Moniteur universel*). Un autre exemple est *The Illustrated London News* qui utilisent les articles du Daily News avec l'explication suivante:

---

<sup>13</sup> *Le Temps*, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 1/4

<sup>14</sup> MARTIN, Marc. *Les grands reporters : les débuts du journalisme moderne*. Paris, Louis Audibert, 2005, p.64

<sup>15</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 ». p. 101-115, in: VENAYRE, Sylvain (dir.), *Le Siècle du Voyage*. Paris, ISOR/CREHESS, 2006. Résumé, p.350.

Le correspondant spécial du *Daily News* en Russie a fourni un récit très animé et de grand intérêt. Il fut télégraphié in extenso à cet audacieux quotidien et nous avons pris la liberté de le leur emprunter, reconnaissant pleinement sa valeur ainsi que son mérite littéraire.<sup>16</sup>

Ainsi, on se rend compte qu'un réseau s'est créé pour donner et recevoir des informations entre correspondants, de la même manière que la presse elle-même passe son temps à recycler les mêmes informations, ou des images similaires. Un cas intéressant est l'épisode de Schipka en 1876 discuté plus tard dans le mémoire, quand on trouve les illustrations très similaires dans les journaux français et russes. On voit alors une forte relation dans la presse entre les différents pays européens et on comprend que les journalistes et les rédacteurs des journaux s'informaient et lisaient presque chaque jour les journaux des pays étrangers, le plus souvent ceux de l'Angleterre, mais aussi de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. Voici le récit du correspondant du *Temps*:

Tous, je parle des Anglais présents ici, des Autrichiens et des Hongrois, apportent dans ces discussions des arguments plus passionnés que sérieux. On s'en aperçoit toujours à Pesth, où l'agitation est de plus vives.<sup>17</sup>

Donc, on a une communauté européenne des journaux qui recyclent les mêmes informations, encore une preuve de la fiction qui est très présente dans la presse que l'on étudie. Une bonne observation sur la presse illustrée de l'époque c'est que: « la présence de ces médiateurs dans divers pays, leur proximité et l'unicité du modèle ne furent pas sans effet sur les mentalités européennes dont on peut estimer qu'elles contribuèrent à les approcher. »<sup>18</sup> Nous pouvons voir cette « communauté européenne des correspondants » avec les Anglais en première place dans l'illustration no.1 Pendant la Conférence de Constantinople en 1876, avec une majorité des Anglo-Saxons, deux Français, un Italien et un Allemand.

De nombreux journaux ont même eu des liens entre eux et est n'hésitent pas à se soutenir mutuellement, si nécessaire ou profiter de la validité d'un autre journal si nécessaire.

Les atrocités dont parle plus haut notre collaborateur Ivan do Wøestyne sont confirmées par le correspondant Constantinople du *Daily News*, qui s'étonne d'avoir trouvé un contradicteur en sir H. Elliott, l'ambassadeur anglais, alors que les faits qu'il avance sont de notoriété publique à Constantinople.<sup>19</sup>

Nos lecteurs ont vu figurer, il y a quelques mois, dans nos illustrations, un piquant croquis communiqué par un correspondant spécial du *Temps*. Ce journal s'élève petit à petit, en ce qui concerne les correspondances étrangères, et nous nous en félicitons pour l'honneur de la presse française, à la hauteur des plus grands journaux anglais. Pour ne parler que de la guerre Russo-Turque, il y a eu, au cours des hostilités, quatre correspondants spéciaux, deux aux armées Russe et Turque d'Asie, deux aux armées Russe et Turque d'Europe. En empruntant aux feuilles étrangères leur

---

<sup>16</sup> Supplement to the Illustrated London News Saturday, September 22, 1877, « The Special Correspondent of the *Daily News* with the Russians contributes a very animated and interesting narrative, which was telegraphed in full to that enterprising journal, and which we take the leave to borrow, with due acknowledgments of its value and literary merit. »

<sup>17</sup> Le Temps, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 1/4

<sup>18</sup> La Presse Illustrée au XIXe siècle: Une histoire Oubliée, p.39

<sup>19</sup> Le Figaro, 30/07/1876, p.1/4

principal élément de succès, le *Temps* ne néglige aucune des « attractions » de la presse parisienne. Presque tous ses numéros contiennent une chronique de la plus vive allure. Parmi les auteurs de ses brillantes variétés, on remarque MM. E. Legouré, A. Mézières, Charles Blanc, tous trois de l'Académie Française. M. Paul Lanet, de l'Institut, M. Ed. Schérer. Jules Savary etc<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> *L'Illustration*, 22 Décembre 1877, p.408, Le journal « Le Temps ».



Illustration no.1

*L'illustration*, Les correspondants des principaux journaux à Constantinople, 24/02/1877, p.116



## Les textes

Premièrement, on constate une explosion d'informations publiées par les journaux quotidiens et la presse illustrée concernant d'abord les atrocités bulgares en 1876 et par la suite, pendant la guerre russo-turque. Ces informations consistaient à fournir des cartes et des suppléments à la publication des nouvelles et des événements historiques du passé, des illustrations, des articles rédigés par les correspondants de la guerre ou encore des nouvelles reçues par l'agence d'information Havas ou par les simples lecteurs. Alors on doit examiner quels sont alors les moyens utilisés par la presse pour promouvoir au maximum la guerre comment la presse met en place ces informations et comment la mise en page du journal change pour accueillir la guerre.

Pour mieux satisfaire les exigences de l'actualité de la guerre on moule la forme des journaux et on utilise les stratégies d'impression. Par exemple les lettres des correspondants de la guerre prennent leur place surtout à la première page du journal, avec une colonne spécialement conservée pour « Le théâtre de la guerre ». En outre, une seule illustration peut couvrir une ou deux pages entières, ou encore les grandes compositions des illustrations sont faites pour être encore plus magnifiques pour les lecteurs. (ill.no 4,5). Si en plus on consacre des suppléments sur le sujet de la guerre on va changer le logo pour mettre les canons sur la couverture du journal ou des caractéristiques de la ville qu'on parle. C'est que The Illustrated London News on fait avec St. Pétersbourg et Constantinople. (ill. no 2,3)

Dans la presse française et anglaise on trouve dans presque chaque numéro du journal pendant les premiers mois de la guerre qui rappellent les lecteurs que les journaux vont consacrer des cartes ou des illustrations sur la guerre. Parfois ce matériel n'est pas publié dans le journal, mais c'est disponible dans le bureau de chaque journal. (ill.no 6, no 7) Ces annonces sont principalement trouvées dans la dernière page de chaque numéro et comme *Le Figaro* constate:

On multiplie les gros caractères, les italiques, les titres et les sous-titres compliqués comme des rébus.<sup>21</sup>

Illustration no.2

Illustration no.3



<sup>21</sup> FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

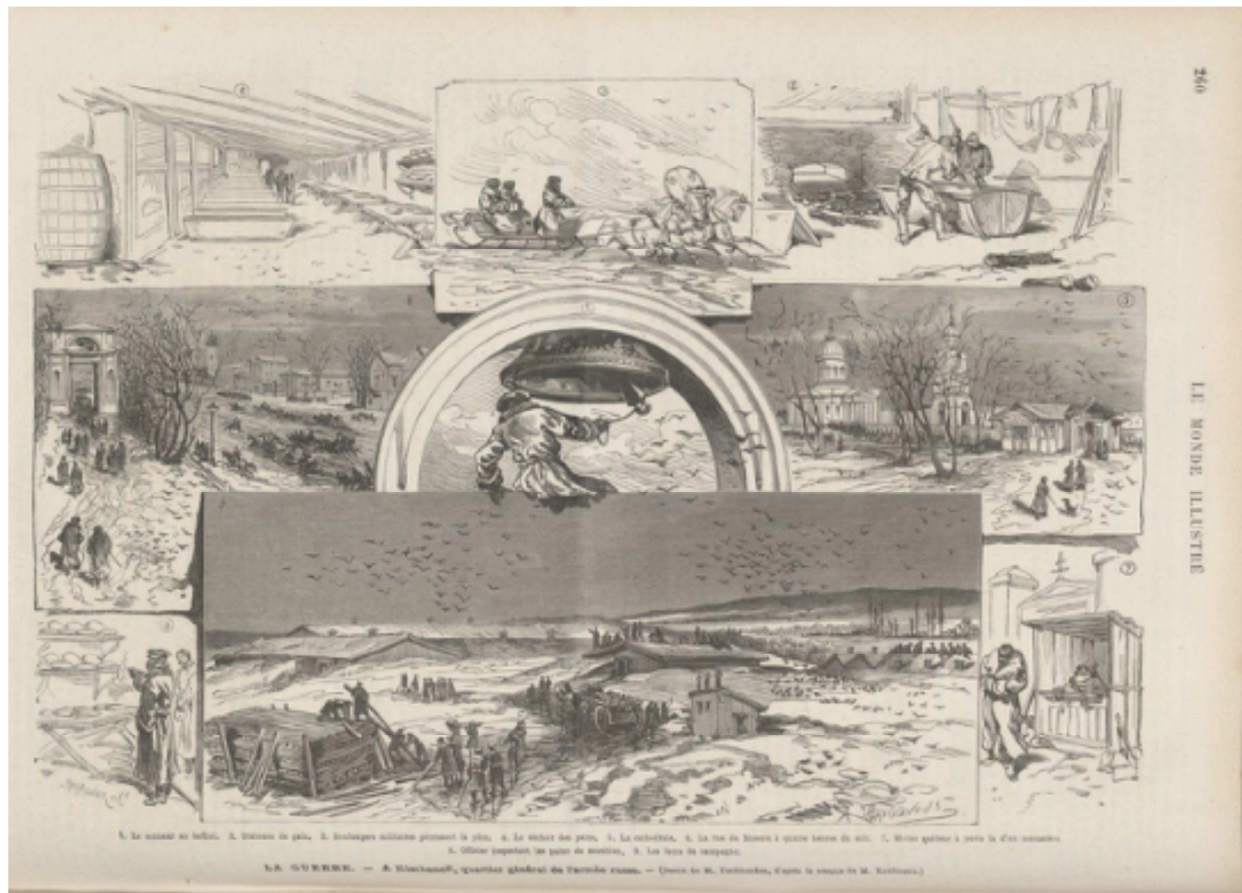
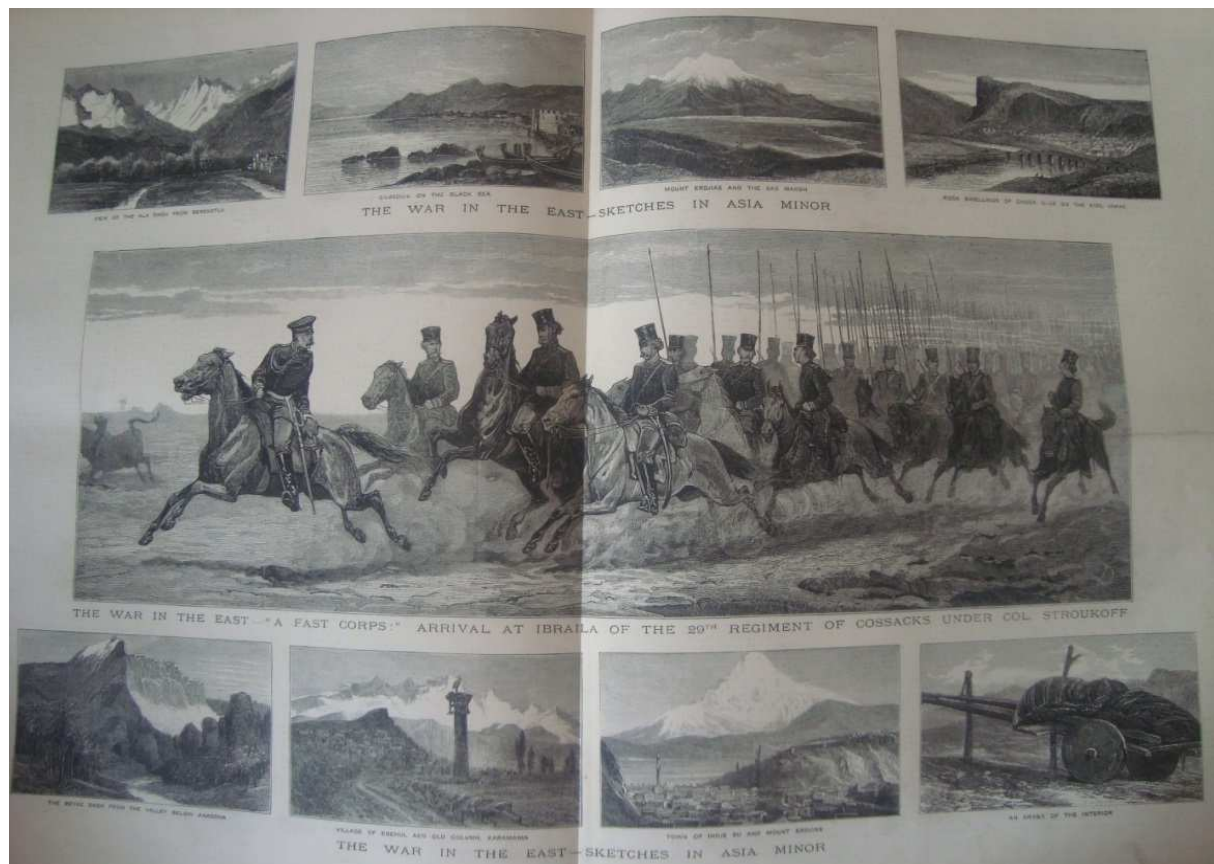


Illustration no.5, The War in the East-Sketches in Asia Minor, The Graphic, May 26, 1877-p.43



En addition, sur la discussion de la façon avec laquelle les enseignements sur la guerre sont lus par le publique c'est intéressant de voir pas seulement une combinaison entre presse illustrée et presse quotidienne, mais aussi les nouvelles et les poèmes qu'on peut lire dans les suppléments littéraires et dans les quotidiennes. Par exemple dans *Le Petit Journal* on peut lire le roman de Jules Verne *Michel Strogoff* (1876) publié sérialisé. On trouve une annonce spéciale le mardi 26/06/1877 dans la couverture:

Les troupes russes viennent de franchir le Danube. Ce grand événement peut être considéré comme le commencement de très sérieuses complications. La guerre n'a plus que fort peu de chances d'être localisée. La Russie se dresse formidable. Qu'est-elle donc, cette puissance à la fois mystérieuse et terrible? Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous avons obtenu l'autorisation de publier en feuilleton MICHEL STROGOFF Par Jules Verne. Dans une action d'un saisissant intérêt, le célèbre vulgarisateur a peint les mœurs et les caractères russes. A toutes les qualités d'exactitude et d'observation de l'ouvrage historique, MICHEL STROGOFF joint toutes les péripéties dramatiques du roman le plus mouvementé. MICHEL STROGOFF sera publié dans le feuilleton du *Petit Journal* à partir de samedi matin, numéro portant la date du 1<sup>er</sup> juillet.<sup>22</sup>

Le roman apparaît dans le journal, le 1<sup>er</sup> Juillet jusque le 8 Septembre de la même année. Alors en pleine guerre, on publie un roman qui a comme sujet l'invasion des Tatares à l'empire russe. Le protagoniste est un courrier secret de l'empereur Russe qui doit prévenir le frère du tsar. Sur la route il rencontre aussi deux journalistes, un anglais et un français et ils vont le suivre jusqu'à la fin de son opération. Pour la première fois Jules Verne, essaie de créer une image positive... Un autre élément important du roman est la présence de deux reporters... Selon Charlotte Kraus, « l'année qui vit aussi la parution de *Michel Strogoff* (1876), la pièce poursuit, comme le roman de Jules Verne, le but de rendre agréable la Russie à un public français en opposant notamment le Russe sympathique et généreux à l'Allemand agressif. »<sup>23</sup>

Le journal lui-même connecte la guerre avec le roman, parlant d'un « ouvrage historique », alors les lecteurs peuvent être sûrs que les informations qu'ils vont trouver dans le roman décrivent la vraie Russie et les Russes.

En plus, il y a une grande possibilité de mélanger dans la tête des lecteurs la guerre réelle avec la guerre décrite dans le roman. Bien sûr le publique du *Petit Journal* n'est pas la même avec *Le Figaro* ou *Le Temps*, le premier destiné à un publique plus laïque, mais en tout cas c'est intéressant de voir l'idée de la presse sur l'enseignement de cette guerre. En même temps, dans le *Supplément Littéraire du Figaro*, on peut lire chaque Dimanche des diverses nouvelles sur les Russes et les Turques, ou encore des récits sur la guerre, et des récits de voyageurs qui ont été déjà sur place, avant la guerre. Ainsi, on peut lire des nouvelles sur les précédents tsars de la Russie. On a encore les impressions d'Alexandre Dumas sur les peuples balkaniques et les Russes. Des poèmes existent aussi, car *Le Monde Illustré* publie une série des longs poèmes sous la colonne *Dieux Brisés*. C'est de cette colonne que l'épigramme de la première page du mémoire est prise. Ce sont généralement des

---

<sup>22</sup> Le Petit Journal, 26/6/1877, p. 1/4

<sup>23</sup> KRAUSS, Charlotte. *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX siècle (1812-1917): d'une image à l'autre: un univers imaginaire*. Amsterdam ; New York : Rodopi, 2007. p.249



Illustration no 6, 1877, Le Monde Illustré, 9/6/1877 p.366  
poèmes pleins des métaphores et de symboles, des images sur les situations de la guerre ou sur les soldats et leur identité.

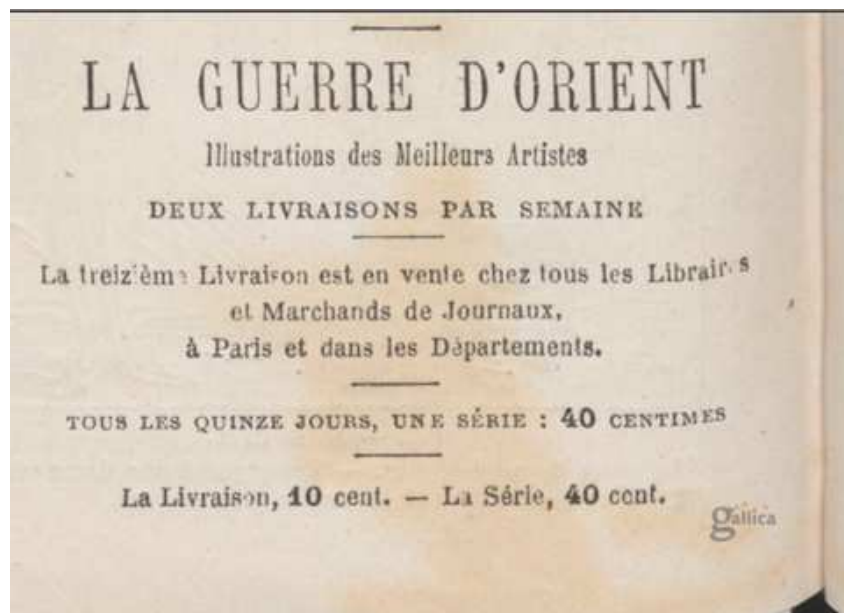
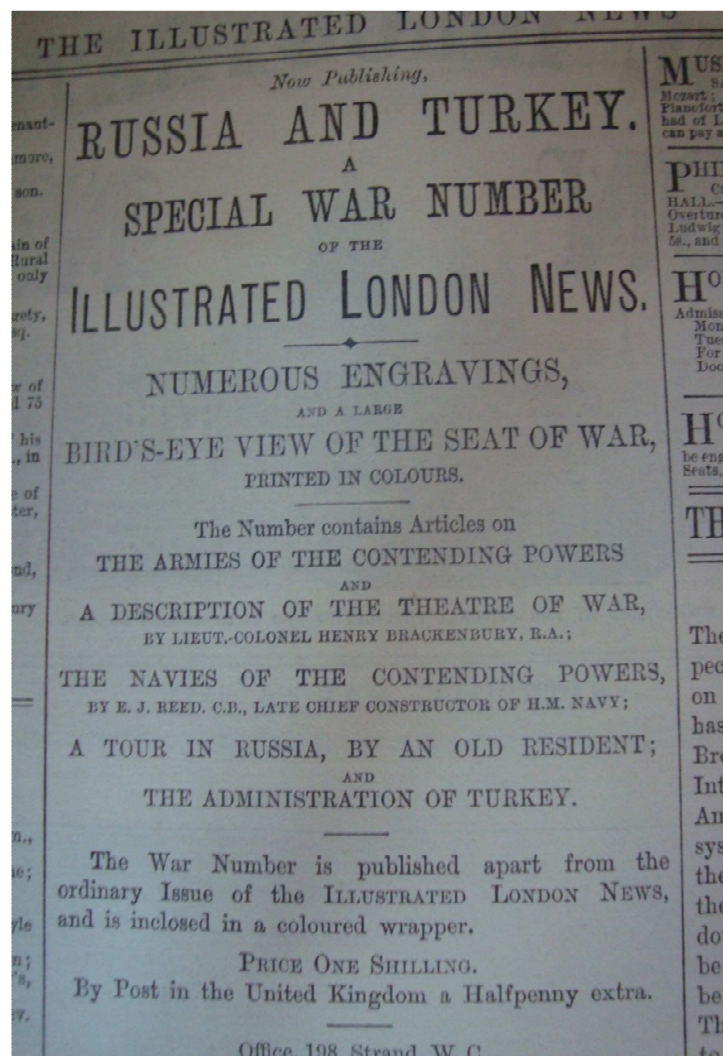


Illustration no 7, May 12 1877, Illustrated London News, p.434



Alors, l'image qui est construite autour des événements de la Crise d'Orient, n'est pas seulement basée sur une discussion autour des développements politiques et historiques, mais aussi tout un autre sorte des informations sur l'histoire, le caractère des peuples, comme si on veut créer une image générale des peuples qui participent. Sans bien sûr, oubliant le fait que grâce à la guerre on peut publier ces sorts des nouvelles, pour gagner et retirer plus des lecteurs, parce qu'on est dans l'actualité.

Bien que les lettres des correspondants sont le principal élément qui caractérise cette tension de reporter la guerre, les lettres ne sont pas assez pour remplir 7 jours de la semaine les journaux, car les communications ne sont pas encore si vites. Alors, il faut mise en place un autre système des enseignements pour enrichir le contenu des journaux. Ainsi, jour par jour on a les dépêches de l'Agence Havas, provenant des correspondants qui l'agence conservent aussi sur le front. Havas avait en fait dans cette époque le monopole dans la fourniture des enseignements sur les événements lointains, grâce à un système bien organisé. Mais ni l'Agence Havas était assez. On observe une conscription des vieux collaborateurs des journaux pour emporter des informations intéressants sur la région de la guerre. Les journaux font un recours à leur validité, car ils sont souvent connus pour leurs relations avec les Balkans ou la Russie et la Turquie. Par exemple la description de la forteresse de Kars (p.) :

La forteresse de Kars, déclare le Dr. Sandwith, est un exemple particulièrement pittoresque de bastion féodal.<sup>24</sup>

C'est un article dense en informations. La référence à un Docteur est importante pour rendre l'article plus plausible et convaincant. D'ailleurs, le Dr Sandwith n'est pas un informateur choisi par hasard et il peut nous renseigner sur les sources des journaux. Ces informations sont prises dans son livre écrit sur les Balkans. Humphry Sandwith, était un voyageur Anglais, qui avait déjà visité Constantinople avant la guerre de Crimée, intéressé par l'archéologie. Pendant la guerre de Crimée, il était correspondant pour *The Times*, mais il avait rompu sa collaboration avec le journal, parce qu'il était turcophile. Il a, par la suite, participé à cette guerre, aidant les malades et les blessés parmi les soldats russes. Grâce à cette expérience, sa position envers les Russes et les peuples balkaniques a changé et selon Neval Berber, il était l'un des premiers voyageurs à « identifier la population Bosniaques comme appartiennent à la race Slave », pendant son voyage là-bas en 1873, soutenant ainsi une forte relation avec la Serbie.<sup>25</sup>

Sandwith est seulement un bon exemple, mais il y en a d'autres. George Augustus Sala par exemple ne suis pas les opérations de la guerre et ne se trouve pas ni à Constantinople ni à St. Pétersbourg à l'époque, mais on publie ces longs descriptions de ces villes et de leurs habitants dans *The Illustrated London News*, avec l'excuse qu'il a vécu là plusieurs mois. George Augustus Sala (1828-1895), était journaliste pour les journaux de *Daily Telegraph* and *The Illustrated London News*, mais on ne peut pas le considérer clairement correspondant de la guerre, car il était correspondant du *Daily Telegraph* en Russie et en Turquie pendant la Crise de 1876, jusqu'avant le commencement de la

---

<sup>24</sup> *The Illustrated London News*, May 12 1877, p.438-439, The Fortress of Kars.

<sup>25</sup> BERBER, Neval. *Unveiling Bosnia-Herzegovina in British Travel Literature (1844-1912)*, Ediziono Plus-Piza University Press, CLIOHRES.net, Doctoral Dissertations VIII, 2010. p.8

guerre Bien que presque oublié aujourd'hui, Sala était probablement le journaliste le plus connu de son temps, célèbre pour sa prose flamboyante et sa personnalité tout aussi flamboyant, à la fois de ce qui a capturé l'imagination de ses lecteurs ... L'influence de Sala sur le journalisme, pour le meilleur ou pour le pire, est devenu un fait établi comme ses dramatiques, souvent volontairement exagérées tableaux-mots apporté couleur et un sentiment d'excitation visuelle.<sup>26</sup>

### Les Illustrations

A part des textes on a aussi une explosion des images comme les cartes et les illustrations. Les régions des Balkans, Constantinople, St Pétersbourg et Moscou sont les différents lieux scéniques de ce spectacle qui est mis en scène par les reporters. Des longs articles sont consacrés à la description du paysage. C'est pourquoi les journaux mettent en place une grande production d'images. L'édition d'illustrations et de cartes, petites ou grandes, des suppléments spéciaux ou inclus dans les journaux est quotidienne, surtout pendant les premiers mois de la guerre. Le but est de donner aux lecteurs une image explicite des lieux et des autres choses où se déroulent les événements et où les batailles auront ou ont lieu, ainsi que les déplacements des troupes. Les cartes sont souvent impressionnantes par leurs dimensions (couvrant deux pages) et complexes avec beaucoup des noms des lieux et de détails sur la région.

Les cartes étant seulement une partie des illustrations on a pour une année des journaux illustrés des dizaines des illustrations qui nous rappellent de la peinture historique et monumentale de l'époque. Comme Hélène Puisseux observe sur la Guerre de Crimée tous les reporters qui partaient pour le front étaient formés dans la peinture historique<sup>27</sup>. Bien sûr ce n'est pas la même chose de peindre des tableaux et des dessins pour les journaux, pourtant c'est intéressant d'observer les liens entre eux. Selon Puisseux : « entre le croquis de base pour les grandes peintures d'histoire et l'information illustrée, il y a plus qu'une marge, il y a un autre mode de pensée et une autre technique. La guerre de Crimée voit à la fois le développement des techniques de la grande imprimerie et la tension créée par la guerre de siège se conjuguer avec l'exotisme de l'espace proche-oriental, russe ou turc. »<sup>28</sup>

Mais, simultanément le nouvel art de la photographie qui est introduit avant quelques décennies, commence à être utilisé dans le reportage de la guerre, sans encore de pénétrer comme illustrations dans les journaux. Comme Thierry Gervais mentionne dans sa thèse: « de *l'illustration* des premières heures à *La Vie au grand air* de la Belle Époque, la photographie est passé du statut de support iconographique éventuel pour le graveur au vecteur du principal de l'illustration de l'actualité. Entre ces deux dates, les protocoles de l'illustration photographique que se mettent en place et

---

<sup>26</sup> Letters of George Augustus Sala to Edmund Yates, Introduction, Judy McKenzie. "Although almost forgotten today, Sala was probably the best-known journalist of his time, famous for his flamboyant prose and his equally flamboyant personality, both of which captured the imagination of his readers... Sala's influence on journalism, for better or worse, became an established fact as his dramatic, often purposely exaggerated word-pictures brought colour and a sense of visual excitement."

<sup>27</sup> Hélène Puisseux, PUISEUX, Hélène. *Les Figures de la guerre : Représentations et sensibilités, 1839-1996*. Paris, Gallimard, 1997.p.63

<sup>28</sup> Op.cit. p.61-62

produisent des objets médiatiques qui conjuguent information et spectacle. »<sup>29</sup> Pourtant pendant la guerre russo-turque on est encore à l'utilisation de la gravure sur bois, alors on prend les photos sur place et on l'utilise comme base pour les dessins qu'on envoie dans la presse. L'utilisation de la photographie est mentionnée dans les journaux constamment pour souligner la vérité de l'image. La photographie est pour eux la capture de la réalité. Ainsi, quand *l'Illustration* publie un groupe des portraits dans un numéro il clarifie (ill.no 8,9) :

Le groupe des portraits des plénipotentiaires européens à la conférence de Constantinople, que nous donnons ci-contre, est un véritable document historique. Il a été fait *d'après nature* à Constantinople, dans l'établissement photographique de MM. Abdullah Frères, qui nous l'ont immédiatement envoyé, ce qui nous permet d'en offrir aujourd'hui la primeur à nos abonnés...Tous les personnages sont d'une ressemblance parfaite.<sup>30</sup>

En plus les annonces dans les journaux anglais nous montrent cette relation entre photographie et illustration:

Sur une autre page sont représentés des groupes de personnages individuels de la population de la ville. Nous devons la variété de ces représentations à des séries de photographies prises l'une par les Frères Abdullah et l'autre par Basile Kargopulo, tous originaires de Constantinople.<sup>31</sup>

On comprend que les journaux européens se coopèrent avec les photographes de Constantinople, surtout pour les portraits des hommes, mais aussi des scènes de la vie quotidienne à Constantinople. C'est une vérité que les photographes de la capitale turque à cette époque: « produisent un grand nombre de portraits en format de carte de visite et s'emploient à satisfaire la quête d'exotisme des voyageurs: spectacles des rues, petits métiers, scènes pittoresques en extérieur ou reconstitués en studio rappellent que la photographie orientaliste n'était pas l'apanage des Occidentaux. »<sup>32</sup>

Comme Catherine Pinguet écrit: « dans les années 1850, les photographes européens installés une décennie plus tôt dans la capitale ottomane cèdent la place aux premiers grands ateliers de prise de vue qui vont durablement marquer la production photographique en Turquie. Il s'agit d'opérateurs locaux, en majorité des Arméniens et des Grecs. Tous s'installent dans le quartier cosmopolite de Péra où la célèbre avenue se transforme en centre photographique du Levant. Vassilaki Kargopoulo, spécialisé en portrait, ouvre un studio en 1850, Grande Rue de Péra, à côté de l'ambassade de Russie...En 1857, Pascal Sebah, de père syriaque catholique et de mère arménienne, ouvre l'atelier *El Chark* (L'Orient) *Société Photographique*, rue Tom Tom, à deux pas du bureau de poste autrichien. L'année suivante, c'est au tour des Abdullah, trois frères issus d'une famille arménienne catholique.»<sup>33</sup> Les frères Abdullah, gagnent assez de réputation la décennie suivante, pour devenir en 1863 les photographes officiels du sultan.<sup>34</sup> Ces trois bureaux des photographes sont mentionnés souvent aux légendes du *Monde Illustré*, de *L'Illustration* et de *The Illustrated London News* et du *The*

<sup>29</sup> GERVAIS, Thierry. *L'Illustration photographique. Naissance du spectacle de l'information, 1843-1914*, EHESS, thèse soutenue Introduction, p.9-10

<sup>30</sup> *L'Illustration*, 27/01/1877, p.53, Les plénipotentiaires européens à Constantinople.

<sup>31</sup> *The Illustrated London News*. 21 April, 1877. p.366, The Extra Supplement. Map of the Ottoman Empire.

<sup>32</sup> PINGUET, Catherine (texte), collection Pierre de Gigord (photographies), *Istanbul, Photographes et sultans, 1840-1900*, Paris, CNRS éditions, 2011.p.19, « For the variety of single figures groups of the town population, represented on another page, we are indebted to a series of photographs by Abdualh Brothers, and others by Basile Kargopulo, both of Constantinople.”

<sup>33</sup> Op.cit., p.65

<sup>34</sup> Op.cit. p.72



*Graphic*. Particulièrement on rencontre leurs noms au-dessous des portraits, soit des officiers Turques, soit des diplomates Européens et sous les vues d'Istanbul. Les plus part des photographies sont prises par les frères Abdullah, mais c'est aussi important d'observer la place de leurs bureaux à côté des ambassadeurs européens ou du sultan. Ce n'est pas par hasard qu'ils étaient situés proche des eux pour être prêts de s'informer et tout de suite photographier chaque événement important qui pouvait passer. Alors, les correspondants s'adressent à eux pour créer sur les photographies leurs illustrations. En fait les photographies des divers sujets ne sont pas toujours prises au temps de la guerre. Par exemple dans « The Graphic » on trouve publiée le 5 Mai 1877, un dessin prise d'une photographe de Pascal Sebah du 1870. Ce même dessin on le trouve comme photographie publiée dans le livre Istanbul, Photographes et Sultans, 1840-1900, avec le titre Pompiers Turcs en action. (ill.no 10, 11)

Pour conclure, l'attente des lecteurs est celle de trouver à lire des documents intéressants et qui reportent des nouveaux événements. Cela est si important, qu'en période creuse où il ne se passe pas grand 'chose sur le front, la presse se limite à une simple mention ou un petit résumé dans le numéro. Mais, c'est assez souvent, finalement, que les journaux manquent de nouveautés, et les commentaires qu'ils font de cette réalité peuvent nous surprendre. Sous la colonne « La Guerre », « Peu de nouvelles; c'est là une phrase que nous sommes exposés à répéter souvent, car il ne faut pas croire que les opérations militaires, tant sur le Danube qu'en Asie, vont se précipiter (rush) »<sup>35</sup>. C'est comme s'ils étaient tristes de ne pas avoir des choses à dire, de nouvelles batailles ou de nouvelles victoires à raconter, de nouvelles péripéties. A leur niveau, l'important n'était pas la bataille en elle-même, ni même les soldats qui allaient mourir. Pour les journaux, le fait important était d'avoir des nouvelles du front, dans la mesure où cela leur procurait une forte publicité et leur faisait vendre davantage d'exemplaires. Comme l'écrit le rédacteur du *Figaro*, « Les journaux, on le comprend du reste, s'apprêtent à jouer de la Turquie et de la Russie comme d'un moyen de publicité »<sup>36</sup>. En somme, la presse voit la guerre comme moyen de publicité et utilise tous les moyens possibles pour attirer des lecteurs à travers la guerre et n'hésite pas à créer une guerre littéraire pour promouvoir son but.

---

<sup>35</sup> Le Figaro 04/05/1877, p. 1/4, « La Guerre ».

<sup>36</sup> Le Figaro, FIGARO EN ORIENT p.1/4, 16/4/1877.



Illustration no 8 L'illustration, 27/01/1877, p.52, Les plénipotentiaires européens à Constantinople.

Illustration no 9, Conférence de la Corne d'Or, photographie des Abdullah Frères, 1876  
(dans le livre Istanbul, Photographes et sultans.)





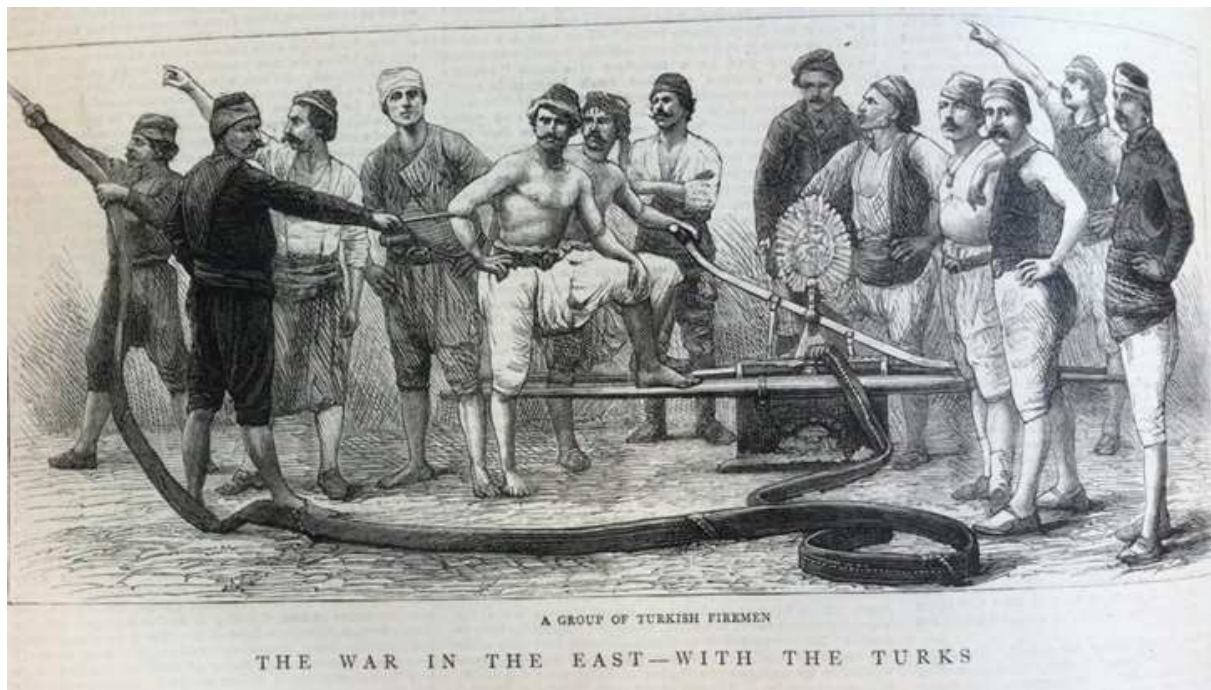


Illustration no 10, A group of Turkish firemen. The Graphic, May 5, 1877, p.416

Illustration no 11, Pompiers Turcs en action, photographie des Abdullah Frères, 1870  
(dans le livre Istanbul, Photographes et sultans.)



## **Chapitre 2- Le correspondant: Entre fonction et représentation**

Deux mois avant le début de la guerre et pendant la Conférence de Constantinople en 1876, *l'Illustration*<sup>37</sup> publie une image d'après une photographie des Frères Abdullah qui dépeint « les correspondants des principaux journaux d'Europe à Constantinople » (ill. no.1). Quelques pages plus loin, on trouve une courte biographie professionnelle pour chacun de ces neuf reporters :

*Les correspondants de journaux à Constantinople.*

(Tous les noms des correspondants sont en majuscules)

M. Gallenga, correspondant spécial du *Times*. Italien attaché au *Times* depuis de longues années. Il a pris part aux événements d'Italie en 1848. Depuis le commencement de la crise orientale, il assure la correspondance spéciale du *Times* à Constantinople.

M. G.-Aug.Sala, rédacteur et correspondant spécial du *Daily Telegraph*, écrivain vif et coloré. C'est un des cinq ou six journalistes anglais dont la personnalité marquée n'a pas besoin, pour percer le voile de l'anonymat, du secours de la signature.

M. Campbell Clarke, correspondant du *Daily Telegraph* à Paris, détaché en mission spéciale à Constantinople pour la durée de la conférence, est bien connu de l'élite du monde littéraire et artistique à Paris.

M. Lucien Le Chevalier, du *Journal des Débats*, s'est fixé à Constantinople, où il est venu rejoindre son frère, avocat et ancien préfet de la Sarthe sous le gouvernement de la Défense nationale. Fils de l'éditeur parisien bien connu, il a renoncé à la maison de librairie que dirigeait son père pour aller se fixer en Orient.

M. Camille Barbère, le plus jeune des correspondants, écrit en français et en anglais avec une égale facilité. Il assure la correspondance de la *Pall Mall Gazette*, du *Manchester Guardian* et celle de la *République française*.

M. le Dr Carl Schneider est le principal correspondant en Orient de la *Gazette de Cologne*.

M. Edwin Pears, légiste et correspondant du *Daily News* à Constantinople, est celui qui le premier a signalé à l'Europe les massacres de Bulgarie.

M. Mac Gahan, Américain, est le correspondant spécial du *Daily News* à Constantinople. Précédemment, il a suivi, comme collaborateur du *New York Herald*, l'armée russe à Khiva (Asie centrale).

M. Melton Prior, correspondant spécial du *Illustrated London News*, est un des principaux dessinateurs de ce journal.<sup>38</sup>

Les hommes qui se dissimulent derrière la plume sont donc présentés ici. Le moment est venu de faire pour la première fois connaissance avec ces reporters, dont les noms n'étaient pas toujours connus du public. Une nouvelle figure du journaliste est en train de se créer pendant la Crise d'Orient. Pourtant, certains journaux, comme *Le Temps*, par exemple, ne fournissent pas encore les noms de leurs reporters en dessous de leurs articles au moment de la guerre russo-turque, voulant

---

<sup>37</sup> L'Illustration, 24 Février 1877 p.122

<sup>38</sup> L' Illustration, 24 Février 1877 p.122, Nos Gravures, Les événements de l'Orient

conserver une politique strictement généraliste pour le journal. Bien sûr, il y a parmi les correspondants des années 1850-1870 des personnages connus, comme le célèbre Howard Russell ou George Augustus Sala (tous les deux Anglais), mais ils sont rares. Dans les travaux sur la presse et les débuts du grand reportage, les historiens mentionnent presque exclusivement le personnage de William Howard Russell (1820-1907), l'érigeant en héros parmi les autres correspondants en tant que reporter du *Times* pendant la guerre de Crimée. Il faut noter qu'il était le seul reporter de la guerre à bénéficier d'une telle reconnaissance à cette époque et on le retrouvera dans le *Times* pendant la guerre russo-turque ; à ce moment-là, son nom sera désormais assez connu pour être utilisé comme publicité par le journal. George Augustus Sala (1828-1895), était journaliste pour le *Daily Telegraph* et *The Illustrated London News*, mais on ne peut pas le considérer clairement comme un correspondant de guerre, car il était correspondant du *Daily Telegraph* en Russie et en Turquie pendant la crise de 1876, juste avant le début de la guerre. A part ces quelques noms, il y avait très peu d'autres reporters connus, à l'époque où le « grand reportage » faisait ses premiers pas. Il vaut la peine de s'intéresser à leur vie et de connaître tout le chemin qu'il leur a fallu parcourir pour arriver jusqu'à cette profession du « grand reportage », ainsi que ce qu'ils sont devenus par la suite, après avoir exercé un tel métier. Quelques exemples pourraient nous aider à comprendre le statut social du correspondant, une profession qui, à cette époque, en était encore à ses balbutiements. En réalité, un grand nombre d'autres correspondants restent encore aujourd'hui pratiquement inconnus des historiens, puisqu'ils ne font l'objet que d'une simple mention dans les livres les plus généraux sur la presse.

Dans les courtes biographies de chaque correspondant on précise ses réussites dans le métier. Les journaux mettent l'accent sur leurs expériences précédentes pour gagner la confiance du public. De plus, l'importance d'être le premier à annoncer, ou mieux encore, à révéler un événement fait le grand bonheur des journaux, comme on l'a déjà mentionné.

Mais l'expérience sur le terrain n'est pas le seul critère important. Avoir une certaine réputation dans « le monde littéraire et artistique » est une plus-value recherchée par les journalistes. Par exemple, dans un dictionnaire biographique de 1900, on apprend que Campbell Clarke était connu à l'époque comme écrivain de pièces de théâtre et comme critique dramatique et musical pour la presse.<sup>39</sup> Avoir des compétences littéraires était un grand avantage pour écrire des correspondances de guerre, d'où l'intérêt d'observer les débuts littéraires de Campbell et son parcours ultérieur comme correspondant de guerre. En même temps, beaucoup de correspondants rêvaient d'une carrière littéraire et utilisaient la presse comme un échelon qui leur ouvrirait par la suite les portes du monde de la littérature. Ce n'est pas un hasard si, après la fin de la guerre, on voit paraître des publications de correspondances de guerre ou des souvenirs de correspondants sous forme de livres. En 1878, le *Daily News*, dont le correspondant fut le premier à révéler « les massacres de Bulgarie », publie les lettres de tous ses correspondants<sup>40</sup>. Une décennie après, en 1888, Dick de Lonlay, correspondant du *Monde Illustré* et du *Moniteur Universel* pendant la guerre, publie son livre

---

<sup>39</sup> Dictionnaire Biographique Internationale des Ecrivains, Henry Carnoy, p.150, 1902, vol.1-4, Paris, Imprimerie de l'Armorial Français, by Henry Carnoy; Joseph E'mile Maton, Paris 1902

<sup>40</sup> « Daily News » publie chez McMillan and Co, « The war correspondence of the "Daily news," 1877 with a connecting narrative forming a continuous history of the war between Russia and Turkey 1878

« A travers la Bulgarie. Souvenirs de guerre et de voyage, par un volontaire au 26<sup>e</sup> régiment de Cosaques du Don ». <sup>41</sup>

Donc, le reportage en plusieurs épisodes n'est pas le but ultime poursuivi par ces auteurs, et cela parce que le reportage est déprécié, dans la mesure où, comme le constate Christian Delporte : « le reporter se confond pendant quelque temps avec l'auteur de faits divers. Méprisé, considéré comme un journaliste de seconde zone, confiné à la rubrique « des chiens écrasés » (sic), il ne semble pas, aux yeux de ses contemporains, porteur d'une pratique suffisamment digne pour qu'on la nomme » <sup>42</sup>. Même par rapport à d'autres genres journalistiques, le reportage n'a pas la même valeur. D'ailleurs, pour donner un certain poids à ses écrits, on mentionne les réussites du correspondant dans d'autres domaines. L'extrait suivant est issu de *l'Illustration* au moment où elle envoie deux correspondants sur le terrain pour reporter l'insurrection de Bosnie-Herzégovine en 1876 :

La réputation, comme écrivain politique, de M. Rigonaud, est établie depuis longtemps par une collaboration des plus laborieuses à la plupart des feuilles quotidiennes de Paris, où il traite avec une grande compétence les questions de la haute politique extérieure. Quant à Mr. Kauffmann, il est suffisamment connu des abonnés de *l'Illustration* pour que nous soyons dispensés de faire ici son éloge. <sup>43</sup>

Ce passage donne à comprendre que cette profession - encore naissante - n'est pas reconnue par la société, et elle n'offre pas de bonnes conditions de rémunération ni une stabilité d'emploi. Peut-être est-ce la raison pour laquelle *l'Illustration* mentionne pour M. Lucien le Chevalier, correspondant du *Journal des Débats* : « Fils de l'éditeur parisien bien connu, il a renoncé à la maison de librairie que dirigeait son père pour aller se fixer en Orient ». Il paraît étonnant qu'il ait décidé de quitter un travail sûr et reconnu pour se lancer dans le reportage. On se rend compte par ailleurs que les correspondants travaillaient simultanément pour deux ou trois journaux différents, peut-être pour des raisons économiques... Seuls ceux qui étaient bien connus pouvaient, semble-t-il, se permettre de n'être rattaché qu'à un seul journal : « À la différence de ces correspondants qui émergent parmi cette première génération d'envoyés spéciaux sur les champs de bataille, Russell travaille presque exclusivement pour un seul titre : le *Times* de Londres. » <sup>44</sup>

On peut dire que nombre d'entre eux avaient déjà fait carrière dans un autre domaine, avant de s'engager comme correspondants de la guerre. Un certain nombre étaient des anciens militaires, comme Henry Félix de Lamothe, correspondant du *Temps*, ou Dick de Lonlay ; d'autres considéraient la presse comme un échelon qui leur ouvrirait par la suite les portes du monde de la littérature. Tous ces détails nous en disent long sur cette profession naissante. On en déduit qu'à l'époque, être reporter de la guerre n'était pas un « vrai » métier. D'ailleurs, les premières écoles journalistiques étaient encore en gestation, et les reporters de cette époque n'avaient donc pas une formation

<sup>41</sup> Voir, par exemple, le livre de LONLAY, Dick de. *A travers la Bulgarie-1888,. Les Balkans. Etropol. Tchelopetz. Plevna. Araba-Konak. Sofia. Tatar-Bazardjick. Philippopolis. Le Rhodope. Hermanli. Andrinople. San-Stefano. Stamboul*, Paris, Garnier frères, 1888.

<sup>42</sup> DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France. Les journalistes en France 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999, p.61

<sup>43</sup> *l'Illustration*, 24 juin, 1876, p.410, Nos Gravures, Voyage à travers les pays de l'insurrection orientale

<sup>44</sup> PALMER, Michael. « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent », 1850-1880 ». *Le Temps des médias*, Vol. 1, n° 4, 2005, p. 34-49, p.36

spécialisée pour ce genre de reportage. Dans leurs lettres, on peut observer le processus de création d'un nouveau type de récits sur la guerre, qui n'est pas encore basé sur une structure spécifique.

La figure du journaliste n'est pas le seul élément nouveau dans l'univers professionnel de la presse. Leur travail et leur rôle ne sont pas très clairs pour les journalistes eux-mêmes, ni même pour les pays qui les accueillent pendant la crise d'Orient. Les réseaux qui pourraient apporter un appui ou une aide au bon déroulement de leur travail ne sont pas encore prêts et celui-ci, par contre, est fréquemment compliqué par les acteurs de la guerre. Les reporters sont souvent considérés par les Russes et les Turcs comme des transmetteurs potentiels d'informations confidentielles, ce qui représente un risque pour eux. C'est ainsi que les Turcs, par exemple, sous prétexte de publication d'informations confidentielles, n'hésitent pas à expulser un correspondant anglais, qui, selon Henri de Lamothe, écrivait en fait des articles qui ne leur étaient pas du tout favorables.<sup>45</sup> Les deux correspondants de *l'Illustration* ont vécu des expériences similaires pendant l'Insurrection Bulgare de 1876:

Dès le matin nous sommes sur pied, album et crayons à la main. Mais bientôt nous sommes interrompus dans cette intéressante occupation ; et peu après, vu l'effervescence de la population qui nous prend pour des ingénieurs russes venant en espions inspecteur les travaux de défense, le gouverneur, dont nous avons reçu en arrivant le meilleur accueil, nous fait dire de quitter Nisch, ne répondant plus de nos personnes. Il nous envoie en même temps une escorte pour nous conduire jusqu'aux avant-postes, à la frontière serbe.<sup>46</sup>

Dans ce deuxième extrait il est intéressant d'observer le changement d'attitude de Pacha, après qu'il ait appris qu'ils étaient de nationalité française. Peut-être faut-il voir là un signe de la part des Etats-majeurs, qui commencent à comprendre la signification de la presse et de l'image qu'elle véhicule ; raison pour laquelle ils veulent conserver des relations positives avec les correspondants. Voici l'extrait :

Nous débarquons à Widin à deux heures de l'après-midi. A peine avons-nous touché terre qu'une troupe de zaptiés nous environne et nous bouscule en poussant des cris. En vertu d'ordres supérieurs, ils sont tenus de s'emparer de tout étranger à son débarquement et de ne le quitter que lorsque le gouverneur de la ville veut bien lui permettre de circuler librement...on nous prend nos revolvers, nos couteaux de poche, nos papiers et jusqu'un guide en Orient, lequel semble à ces messieurs une machine de guerre des plus redoutables...Je suis dans une rage indescriptible, et au risque de ce qui peut arriver de fâcheux, je me propose de m'expliquer catégoriquement avec son Excellence Rifaat-Pacha, mutesarif de Widin...(quand le pacha a vu leurs passeports français il est devenu très amical) Il ne demanderait pas mieux que de nous être agréable, car, dit-il, il aime beaucoup la France, cette vieille alliée de la Turquie, mais nous venons de Belgrade et cela lui est un peu suspect...Quant à permettre à Kauffmann de faire des croquis, c'est une chose assez délicate dans les circonstances actuelles ; il ne veut pas formellement s'y opposer, mais il nous engage à une grande prudence et ne répond de rien. Il croit de plus qu'il serait plus sage de notre part de renoncer à l'excursion projetée à l'intérieur du pays.

---

<sup>45</sup> *Le Temps*, 07/07/1877, p.2, Lettres du Théâtre de la Guerre, Lettres du Danube, d'un correspondant particulier, Rasgrad 21 Juin

<sup>46</sup> *L'Illustration*, 22 Juillet, 1876, p.54+55



De son côté, le correspondant du *Temps* nous informe que les Turcs veulent toujours contrôler le contenu des lettres des correspondants, avant que celles-ci ne soient envoyées en Europe. D'après lui, c'est parce que, comme ils sont :

...toujours défiants... les Turcs s'imaginent que ce sac européen est rempli de mystérieuses communications.<sup>47</sup>

Cet engagement politique des correspondants est à la fois imaginaire et pourtant aussi véridique, c'est indéniable. Car, à cause (ou grâce) à sa position à côté des armées, le reporter est impliqué dans la guerre. Bien qu'il n'ait aucune volonté de controverse, le correspondant n'est pas un simple voyageur ou un simple touriste. Bien évidemment, la manière dont on le représente à l'époque nous le montre fortement impliqué dans la guerre, et jusqu'à un certain point, c'est aussi une réalité. Par exemple, pour obtenir des informations, les correspondants essaient de suivre les troupes russes ou turques, et inévitablement, ils deviennent une partie constituante du conflit. Ils sont impliqués psychologiquement et intellectuellement dans la guerre, car ils rencontrent les simples soldats des deux camps ainsi que leurs supérieurs hiérarchiques. Ce n'est pas rare qu'ils en viennent à exprimer de l'admiration pour l'un ou l'autre camp et pour la bravoure des soldats, parce qu'ils vivent avec eux au jour le jour. Dick de Lonlay par exemple, dédie ainsi son livre sur ses souvenirs de la guerre : « A S.E. le Général Orloff, Grand Maréchal de la Noblesse du Don. Souvenir de son ami fidèle « Stanichnik ».<sup>48</sup> Il faut reconnaître aussi que, dans la mesure où il se place aux côtés d'une armée, la vie d'un correspondant pourrait, au cours des opérations militaires, être menacée par le camp opposé.

Les descriptions que nous livrent les reporters sont souvent fortement chargées d'émotions négatives ou positives en fonction de leurs expériences et sympathies personnelles. Il faut toujours garder en tête que le correspondant n'est pas un voyageur qui observe et qui note sur un carnet, dans une parfaite impassibilité, des événements qui se passent physiquement loin de lui. Dès le commencement des batailles, il fait partie d'une armée, et cela suffit pour affirmer que ses récits ne peuvent donc pas être de la même nature que ceux d'un voyageur.

Je me rendrai d'une manière quelconque à l'armée russe du Caucase, devant Kars ou ailleurs, pour voir de près à l'œuvre le démon de la guerre, si toutefois les bons génies, qui ne sont jamais bien loin des mauvais, favorisent la mission que le *Temps* m'a confiée. Puisque les dés sont jetés, puisque les amis de la paix ont perdu, il ne reste qu'à suivre d'un œil attentif la partie commencée et à marquer les coups... Un mot d'abord à vous, amis lecteurs. Plus la route est longue, plus fort doit être la provision de **bonne humeur** qu'on emporte avec soi. Nous possédons ce précieux viatique et comptons le dépenser en chemin. Comme Français, nous pouvons avoir parfois des sujets de tristesse ou d'inquiétude, mais rien ne nous empêchera de rester allègres comme voyageur. Vous ne me demanderez ni la transcendance du diplomate pessimiste, ni la mélancolie du philanthrope affligé, seulement l'entrain du touriste avide d'apprendre. On ne va pas si loin pour dissenter, mais pour voir, et pour raconter ce que l'on a vu. Au reste, laissez-moi vous le dire afin que nous soyons tout à fait présentés... nous emportons aussi avec nous deux sentiments rassurants : l'espoir que le bien pouvant résulter de cette guerre compensera le mal qu'elle va causer ; la confiance que le repos de notre chère patrie ne sera pas troublé, quoi qu'il advienne. Dans ces dispositions, l'**impartialité** nous sera d'autant plus facile que nous n'aurons même pas à la chercher. Je dois encore vous dire que c'est

<sup>47</sup> Le Temps-7 Juillet, 1877, Le Théâtre de la Guerre, Lettres du Danube (d'un correspondant particulier)

<sup>48</sup> 1<sup>er</sup> e page, LONLAYD, Dick de. *A travers la Bulgarie. Souvenirs de guerre et de voyage, par un volontaire au 26<sup>e</sup> régiment de Cosaques du Don. Les Balkans. Etropol. Tchelopetz. Plevna. Araba-Konak. Sofia. Tatar-Bazardjick. Philippopol. Le Rhodope. Hermanli. Andrinople. San-Stefano. Stamboul*, Paris, Garnier frères (1888)

ma première visite en Russie...avec mes six mois de russe...il n'y a pas de steppe à travers laquelle je ne sois **prêt de me lancer** hardiment, un Cosaque au bras droit et un dictionnaire sous l'autre.<sup>49</sup>

Dans cette première lettre d'Henri de Lamothe dans *Le Temps* on détecte les éléments fondamentaux de la présentation du correspondant par lui-même. Les mots et les phrases: « bonne humeur », « touriste », « voir », « impartialité » et « prêt de me lancer hardiment », en donnent les principales caractéristiques.

En premier lieu, il se définit comme un touriste, pas un diplomate, ni un philanthrope. Pour lui, chaque personne a des sentiments différents à exprimer selon son propre rôle. Pour le touriste, le seul nécessaire est la bonne humeur. « Ni la transcendance, ... ni la mélancolie ». En fait, cette explication sert d'abord à prouver son impartialité, qui apparaît comme étant son but final. A noter que l'implication excessive est parfois un argument des correspondants français contre les anglais, les Français voulant montrer leur objectivité et leur respect vis-à-vis des Etats-majeurs, contrairement aux Anglais, mais aussi aux autres envoyés européens. Les Français soutiennent l'avis de maintenir une certaine distance par rapport aux faits et insistent sur le respect des armées opposées. Selon eux, les Anglais s'impliquent trop dans la guerre et ils le disent avec une certaine ironie :

Dans les faits, il y a eu de la part de certains correspondants des grosses indiscretions de commises ; ainsi, un Anglais a pu se procurer à Routschouk une quantité de renseignements fort intéressants sur les diverses fortifications de la ville. Ces renseignements, publiés dans une correspondance, ont vivement émus les Turcs...Ces gens, il faut le dire, sont parfois des plus gênants ; vous ne vous faites aucune idée de l'indiscrétion de ces reporters de campagne. Ils voudraient entrer partout, absolument comme si cette guerre était leur guerre.<sup>50</sup>

Tous, je parle des Anglais présents ici, des Autrichiens et des Hongrois, apportent dans ces discussions des arguments plus passionnés que sérieux. On s'en aperçoit toujours à Pesth, où l'agitation est des plus vive.<sup>51</sup>

Il est vrai que les correspondants anglais sont très présents dans leurs propres récits et ils se représentent très souvent dans les illustrations. Pour montrer leur implication dans la guerre, *The Illustrated London News* et *The Graphic* les représentent face à un grand danger avec des titres comme *Arrosage des chevaux sous difficultés* (ill. no 12), *Notre artiste et le correspondant du Times à Roustchouk s'évadent de justesse*, (ill. no 13) *Essuyant le feu : Envoyés spéciaux du côté russe sous le feu d'un poste turc sur le Danube*. Quand l'un d'entre eux décroche une audience personnelle avec un membre des Etats-Majors, les journaux y consacrent une annonce spéciale et présentent cela comme une victoire :

Notre artiste a finalement réussi, en faisant preuve de beaucoup de persévérance, à obtenir une audience personnelle du commandant en chef turc, le Pasha Abdul Kerim. L'interview s'est déroulée à Shumla et a donné lieu à la scène sous une tente qui constitue le sujet de l'un des plus petits croquis

---

<sup>49</sup> *Le Temps*, 08/05/1877, p.1/4, Lettres du Théâtre de la Guerre, (De nos correspondants spéciaux) Odessa 1<sup>er</sup> Mai

<sup>50</sup> *Le Temps*, 07/07/1877, p.2, Lettres du Théâtre de la Guerre, Lettres du Danube, d'un correspondant particulier, Rasgrad 21 Juin

<sup>51</sup> *Le Temps*, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 1/4

de notre dessinateur. Nous remercions son Excellence le commandant en chef d'avoir bien voulu accorder à notre représentant l'autorisation habituelle.<sup>52</sup>

Ils sont montrés aussi avec les généraux turcs et russes et les soldats pour bien donner à voir qu'ils sont présents à côté des acteurs de la guerre, et parfois même avec les acteurs principaux de la guerre. Même s'ils ne se représentent pas comme le personnage centrale de l'image, ils sont toujours présents. Ils manifestent ainsi qu'ils font aussi partie de cette guerre et que les informations qu'ils fournissent proviennent directement de la source :

L'un des croquis de M. J. Bell, notre artiste spécialement détaché auprès de l'armée turque en Asie, gravé pour la parution de cette semaine, représente une scène à laquelle il a assisté le 7 dernier. Il se trouve sur le Tchakmak Tabia en compagnie de plusieurs gentlemen : le capitaine Trotter, R.E., le capitaine M'Calmont de la 7e Hussars et le Baron Schluga de la *Neue Freie Presse* de Vienne, et regarde le bombardement russe de Kars. Le capitaine Trotters, debout et des jumelles à la main, écoute l'officier turc, le colonel Hussein Bey, commandant de l'artillerie, qui lui fait voir et lui explique la tactique russe. L'autre officier turc, qui est assis dans un fauteuil du côté droit de la gravure, est le colonel Achmet Bey, commandant du Tchakmak Tabka. Notre artiste s'est représenté lui-même étendu sur le sol et « se la coulant douce ». (Ill. no.)<sup>53</sup>

Pourtant, le correspondant français ne se présente pas non plus comme un simple voyageur ou un simple touriste. Les reporters français aussi parlent d'eux-mêmes dans leurs récits, bien qu'on trouve rarement des illustrations de reporters dans les journaux français. D'après leurs lettres pendant la guerre et d'après les annonces de leurs journaux, le reporter doit être vu comme un participant de la guerre : toujours impartial, mais néanmoins actif. Un bon exemple en est l'annonce du *Monde Illustré* du 27/10/1877 traitant de la blessure de M. Pognon, correspondant de l'agence Havas, par un soldat Russe qui avait essayé « d'assassiner et de voler M.Pognon »<sup>54</sup>:

---

<sup>52</sup> The Illustrated London News, June 23 1877, p.582, The War

<sup>53</sup> The Illustrated London News, August 18, 1877, p.157, La guerre: Regardant le bombardement de Kars du Tchakmak Tabia, "One of the sketches by Mr. J. Bell, our Special Artist with the Turkish army in Asia, which is engraved for this week's publication, represents the scene he viewed on the 7th ult. From the Tchakmak Tabia, in company with several gentlemen, Captain Trotter, R.E., Captain M'Calmont, 7th Hussars, and Baron Schluga, of the New Freie Presse of Vienna, watching the Russian bombardment of Kars. Captain Trotter is standing, with a fieldglass in his hand, listening to the Turkish officer, Colonel Hussein Bey, Commandant of Artillery, who is pointing out to him and explaining the Russian way ways of attack. The other Turkish officer, seated on a chest, at the right hand of the Engraving, is Colonel Achmet Bey, Commandant of the Tchakmak Tabia. Our Artist represents himself lying on the ground, and "taking it easy."

<sup>54</sup> Le Monde Illustré, 27/10/1877, p.10

III. no.12 Watering Horses under difficulties. Arrosage des chevaux sous difficultés. From a sketch by one of our special artists.

The Illustrated London News, Saturday, June 2, 1877.



Illustration no.13 July 28 1877, The Illustrated London News, Couverture, The War: Narrow Escape of our artist and the « Times » correspondent at Rustchuk. From a sketch by one of our special artists. Évasion étroite de notre artiste et du correspondant «The Times» à Roustchouk

Aucune affaire ne pouvait avoir plus de retentissement que celle du soldat russe Lasnak, condamné à la peine de mort pour avoir tenté d'assassiner et de voler M. Pognon, correspondant de l'Agence Havas en Bulgarie. M. Pognon, parti pour suivre les opérations de l'armée russe, avait quitté le camp pour porter ses dépêches à Simnitsa, première station du télégraphe. Il revenait vers le camp et avait quelque peine à s'orienter pour retourner aux ponts du Danube. La nuit était venue, et, son cheval s'étant cabré, il avait été forcé de descendre et de le conduire par la bride ; c'est alors qu'il rencontra Lasnak à qui il put faire comprendre qu'il s'était égaré. Le soldat russe s'offrit pour guide, mais, peu d'instant après qu'on se fût mis en chemin, M. Pognon, frappé de deux coups d'un lourd bâton, tombait sans connaissance. Il ne tardait pas à reprendre ses sens, et il essaya de se défendre à coups de cravache contre Lasnak, qui le renversait et s'efforçait de lui emplir la bouche de sable pour étouffer ses cris. Un officier de marine, suivi des plusieurs hommes, arrivait bientôt au secours de M. Pognon, et Lasnak, qui avait pris la fuite, était arrêté par un des marins au moment où il jetait à ses pieds la sacoche de sa victime.<sup>55</sup>

Comme Sylvain Venayre l'écrit: « Les blessures corporelles des reporters prouvaient la vérité de leurs observations. »<sup>56</sup>. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que c'est dans *Michel Strogoff*, l'année précédente, que Jules Verne place les deux braves correspondants à côté du protagoniste. Ils le suivent dans ses aventures, se trouvent eux aussi en danger jusqu'à la fin du roman, mais arrivent à mener à bonne fin leurs missions. Ils deviennent alors comme des héros secondaires du roman.

Une expérience personnelle de la guerre ou d'un lieu est jugée indispensable pour donner de la validité aux témoignages. Dick de Lonlay par exemple, signe comme « *Volontaire du 26<sup>e</sup> régiment de la Ligne du Don.* »<sup>57</sup> dans son livre sur ses souvenirs de guerre, publié en 1888. Montrer que l'on participe aux événements, si possible aussi politiquement, par le biais des journalistes, était aussi important. C'est ce qu'illustre ce commentaire du *Monde Illustré* :

D'ailleurs, notre correspondant s'est trouvé mêlé à la politique dans ces événements, en signant avec ses confrères une note diplomatique qu'on verra plus loin.<sup>58</sup>

Quelques pages plus loin, on trouve effectivement la lettre en entier et en dessous les signatures des correspondants :

Kazanlyk, le 21 juillet 1877 : Etrangers admis à suivre les opérations de l'armée russe comme représentants de quelques-uns des principaux organes de la presse européenne, nous croyons de notre devoir de constater publiquement les actes de barbarie commis par les troupes régulières ottomanes chargées de la défense du défilé de Schipka.<sup>59</sup>

A part de constater les atrocités et de les faire connaître au monde européen, les correspondants semblent manifester une certaine fierté de faire partie d'un groupe qui est « mêlé à la politique dans ces événements ».

---

<sup>55</sup> Le Monde Illustré, Courrier du Palais, 27/10/1877, p.11

<sup>56</sup> VENAYRE, Sylvain. *Panorama du voyage. 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012. p.298

<sup>57</sup> 1<sup>er</sup> e page, LONLAY, Dick de. *A travers la Bulgarie. Souvenirs de guerre et de voyage, par un volontaire au 26<sup>e</sup> régiment de Cosaques du Don. Les Balkans. Etropol. Tchelopetz. Plevna. Araba-Konak. Sofia. Tatar-Bazardjick. Philippopol. Le Rhodope. Hermanli. Andrinople. San-Stefano. Stamboul.* Paris, Garnier frères, 1888

<sup>58</sup> Le Monde illustré, 25/08/1877, Avis, p.115

<sup>59</sup> Le Monde illustré, 25/08/1877, Nos Gravures, p.118



Cette participation inclut aussi la dimension du témoignage. L'accent est mis sur la vue et sur l'ouïe, les correspondants attestant qu'ils vont rapporter exclusivement des faits qu'ils ont vus ou qu'ils ont entendus eux-mêmes. Ce n'est bien sûr pas toujours le cas, car ils se trouvent souvent trop loin du front pour pouvoir dire exactement ce qui s'y est passé. On voit aussi que les informations sont recyclées entre correspondants européens, car ils se rencontrent souvent entre eux. De plus, leurs sources ne sont pas toujours fiables :

J'ai su par un marin qui venait de remonter le fleuve que les autorités russes...<sup>60</sup>

L'opinion générale sur les rives du Danube, de Pesth à Turn Severin et de cette ville à Kalafat, est que les Turcs auront le dessus.<sup>61</sup>

En tous les cas, en introduisant dans leurs colonnes une lettre de la guerre, les journaux ne s'attendent pas seulement à ce que leurs correspondants aient une participation active dans la guerre, mais ils souhaitent également qu'ils soient des témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Le Figaro clarifie ça dans les deux premiers extraits ci-dessous, tirés de son annonce sur l'envoi de ses correspondants au front. Dans le troisième extrait, c'est *Le Monde Illustré* qui annonce la présence de son correspondant lors d'un épisode important :

On démarque impudemment les nouvelles qui arrivent bourgeoisement par l'agence Havas, puis on les met sur le compte de « notre correspondant particulier » ou pour varier les formules d' « une personne en mesure d'être bien informée ». <sup>62</sup>

Le compte-rendu du procès d'Arnim nous a offert un précieux modèle du genre : chaque journal variait ses télégrammes comme s'il avait eu à Berlin un régiment de correspondants. Or, un seul journaliste parisien était présent dans la salle d'audience, c'était notre collaborateur, M. Périvier. <sup>63</sup>

Quatre correspondants seulement, ceux du Temps, du Times, de l'Illustration espagnole et du Monde illustré, ont été témoins du téméraire et brillant passage des Balkans ; leurs notes et croquis ont donc un puissant intérêt historique. <sup>64</sup>

Une preuve supplémentaire qu'il s'agit de témoignages authentiques est la narration à la première personne du singulier, caractéristique déjà signalée par les historiens. C'est comme si les correspondants éprouvaient le besoin de donner leur parole d'honneur : « Avec l'avènement du reportage, l'exigence de vérité du récit s'accompagna d'une montée en puissance de l'écriture à la première personne, la subjectivité du récit devenant paradoxalement garante de la réalité des faits rapportés » <sup>65</sup> indique Marie-Eve Thérenty.

S'y ajoutent également des confidences personnelles, comme celles faites ici par George Augustus Sala, qui espère ainsi se rendre plus crédible :

---

<sup>60</sup> Le Temps, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 1/4

<sup>61</sup> Le Temps, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 1/4

<sup>62</sup> FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

<sup>63</sup> FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

<sup>64</sup> Le Monde illustré, 25/08/1877, Avis, p.115

<sup>65</sup> VENAYRE, Sylvain (dir.), *Le Siècle du Voyage*, p.19

Il se trouve que je connais bien la ville qui s'étend sur les rives de la Neva. J'ai vécu plusieurs mois à Saint Pétersbourg il y a vingt ans de cela. Je suis tombé éperdument amoureux pendant mon séjour là-bas et un homme n'oublie jamais (me semble-t-il) les moindres détails d'un lieu où, pour la première fois, il a fait l'expérience de la « tendre passion.<sup>66</sup>

Une dernière caractéristique de la représentation du correspondant qui apparaît dans la lettre citée plus haut est un fort sens de l'aventure et en même temps du mystère. Le correspondant dit qu'« il n'y a pas de steppe à travers laquelle je ne sois prêt de me lancer hardiment, un Cosaque au bras droit et un dictionnaire sous l'autre. » Ce sera une aventure pour lui, à cause de l'exotisme inspiré par la steppe et le Cosaque et parce qu'il ne connaît pas très bien la langue. Il va donc vivre des expériences uniques sur sa route. En fait, cette narration est très proche des mots littéraires de Jules Verne:

Il va sans dire que ces deux hommes étaient passionnés pour leur mission en ce monde, qu'ils aimaient à se lancer comme des furets sur la piste des nouvelles les plus inattendues, que rien ne les effrayait ni ne les rebutait pour réussir, qu'ils possédaient l'imperturbable sang-froid et la réelle bravoure des gens du métier. Vrais jockeys de ce steeple-chase, de cette chasse à l'information, ils enjambaient les haies, ils franchissaient les rivières, ils sautaient les banquettes avec l'ardeur incomparable de ces coureurs pur-sang, qui veulent arriver «bons premiers» ou mourir !<sup>67</sup>

Ce n'est pas par hasard qu'on appelle le XIXe siècle, « Le siècle du voyage ». La guerre aussi est souvent représentée comme une aventure. Les correspondants de la guerre serbo-turque en 1876 et de la guerre russo-turque parlent abondamment de l'enthousiasme des jeunes volontaires ou des soldats qui partent pour le front. En la personne du correspondant de guerre, c'est un nouveau type d'aventurier que l'on voit apparaître. Dans les illustrations qu'ils envoient aux journaux, les correspondants se représentent exposés à de grands dangers, devant affronter force difficultés et toutes sortes de choses qui peuvent construire l'image d'un héros. Sylvain Venayre, dans son livre *Panorama du Voyage* présente les différentes figures de l'aventurier<sup>68</sup>. On peut dire que le reporter combine presque tous ces différents visages. Il est un peu un géographe, car il parle de la géologie et il décrit en détails le paysage et le climat. Il est aussi un peu archéologue, car il présente les ruines et l'histoire ancienne, mais il est aussi artiste dans le sens où il compose un poème de tout qu'il voit au cours de son voyage.

Les journaux et les reporters semblent vouloir rester aussi discrets que possible sur leurs noms et leurs actes ou leurs biographies précises, comme s'ils voulaient laisser un voile de mystère planer autour d'eux et susciter la curiosité des lecteurs. Ou bien, peut-être avaient-ils peur de laisser s'échapper certaines de leurs informations : ils devaient être prudents sur ce qu'ils communiqueraient au public. Ils devaient veiller surtout sur les correspondants des autres journaux concurrents. La pratique de quelques-uns d'entre eux, était de faire semblant qu'ils se référaient à leurs propres employés, alors qu'en réalité, ils n'avaient envoyé personne sur le front. A ce sujet, pendant l'été de 1876, et sur les atrocités bulgares, L. Rignonbaud et M. Kauffmann (le dessinateur), correspondants de *l'Illustration*, écrivent :

---

<sup>66</sup> *The Illustrated London News*, April 28, 1877. P.402, St Petersburg as it is

<sup>67</sup> VERNES JULES, *Michel Strogoff*, Chapitre I, *Une fête au Palais-Neuf*, p. 10-15

<sup>68</sup> VENAYRE, Sylvain. *Panorama du voyage*. p.166

Nous avons visité Belgrade et ses environs. Il est temps maintenant de quitter la capitale de la Serbie pour faire connaissance avec l'intérieur du pays. Mais avant de nous mettre en route, peut-être nous sera-t-il permis de vous présenter les voyageurs. Une idée de Kauffmann, que j'ai vainement combattue, je le déclare. A chacun sa responsabilité... Mais si je crois devoir garder le silence sur nos personnes, la même réserve ne m'est pas imposée à l'endroit de notre domestique, ni de notre équipage.<sup>69</sup>

Par ailleurs, on lit dans le premier article du *Figaro* expliquant « la façon dont nous entendons les tenir (les lecteurs) au courant des graves événements qui vont se dérouler en Orient »<sup>70</sup>:

Un autre des nos collaborateurs dont le nom doit encore rester un secret et qui a dans la société russe les plus hautes et les plus sûres relations nous enverra de Saint-Petersbourg des informations importantes sur le mouvement des esprits et sur les faits politiques parallèles aux faits de guerre.<sup>71</sup>

L'appellation « gentlemen aventuriers »<sup>72</sup> qu'on trouve dans les journaux, souligne les deux principaux éléments de cette représentation que nous venons d'examiner. D'abord le titre de gentlemen, qui permet de montrer l'honnêteté et la civilité des envoyés. Ensuite, le qualificatif d'aventuriers, attestant leur présence à la guerre et leur participation active. Mais pour conclure, il faut nous demander pourquoi l'on trouve toutes ces caractéristiques dans ces représentations ?

D'une part, pendant ces premiers pas du reportage de guerre, il fallait montrer que les informations publiées sur la guerre étaient véridiques et d'autre part, il importait d'établir une confiance de la part des lecteurs et leur estime pour la personne du reporteur qui voyage en pays lointains en vue d'informer les Européens. Il est érigé en fidèle « serviteur » de la presse et de ses lecteurs. Il faut rassurer ceux-ci et montrer que les correspondants des journaux n'étaient pas des vagabonds, car à l'époque, comme on l'a déjà vu, l'opinion publique n'était pas très favorable. En lisant les sources, on a l'impression que les journaux essaient vraiment de convaincre leurs lecteurs de la compétence hors pair de leurs correspondants :

« Il était accompagné de deux envoyés spéciaux rattachés à des journaux différents et tous trois marchaient sur la rive roumaine du Danube entre deux postes de garde russes. Au moment où ils franchissaient un espace à découvert, ils furent attaqués par un feu nourri de tirs émanant d'un poste turc situé sur la rive opposée, situé à une distance de moins de 1500 pas. Cette délicate situation est bien rendue dans son croquis, que nous avons jugé bon d'offrir à la vue de nos lecteurs, pour qu'ils puissent prendre toute la mesure des risques et de périls que les pacifiques serviteurs de la presse, qui n'ont recours à d'autres armes que la plume et le stylo, ne craignent pas d'affronter pour procurer une source de distraction aux gentes dames et gentilshommes qui sont restés bien à l'abri dans leurs demeures et nous avons bon espoir qu'ils se joindront à nous pour rendre grâce de ce que notre fidèle « Envoyé spécial » ait échappé à un si grand danger. »<sup>73</sup>

---

<sup>69</sup> L'Illustration, 8 Juillet 1876, "Voyage à travers l'Insurrection Orientale" p.36

<sup>70</sup> Le Figaro, FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

<sup>71</sup> Le Figaro, FIGARO EN ORIENT p.1/4, numéro 106, 16/4/1877

<sup>72</sup> The Illustrated London News June 30, 1877 p.618

<sup>73</sup> The Illustrated London News June 28, 1877 p.582, "He was accompanied by two other Special Correspondents of different newspapers, walking about on the Roumanian banks of the Danube between one Russian guardhouse and another, when they were assailed, in crossing a piece of open ground, by a sharp fire of breech loading rifles from a Turkish post on the opposite side at a distance of not more than 1500 paces. The awkward situation of the party is frankly portrayed in his sketch, which has been thought worthy of



Les journaux essaient de véhiculer l'image d'un correspondant qui est prêt à tout affronter (dangers dus aux voyages et aux batailles), à faire beaucoup de sacrifices et même à être en danger de mort pour obtenir les bonnes informations pour leurs lecteurs. C'est ainsi qu'ils vont susciter une opinion favorable de leurs lecteurs.

Ceci nous montre la nécessité de mettre en valeur les correspondants pour gagner la bonne opinion du public. Pour la même raison, les journaux traitent leurs envoyés spéciaux dans les articles avec beaucoup de respect et d'admiration. Les titres : « notre Envoyé » ou « Correspondant Particulier » ou « Spéciale » qu'on voit au début de chaque lettre dans la presse, sont presque toujours cités en majuscules. Les adjectifs tels que « connu, intelligent, intéressant, riche, vivant, populaire, vif et coloré » sont habituellement employés dans la présentation d'un article qui se réfère à un correspondant et son travail.

Si quelques éléments de cette représentation peuvent se justifier en raison de la récente apparition du métier, il y en a d'autres qui exigent une autre explication. Comme il me semble y avoir plus de similarités que de différences dans la façon qu'ont les correspondants anglais et français de se présenter, je me permets de leur appliquer à tous la phrase « comme si cette guerre était leur guerre ». Elle nous permet en effet de mieux comprendre pourquoi le correspondant doit se présenter comme étant si actif dans la guerre. Faire partie du conflit lui donne le statut d'un participant qui connaît très bien la guerre, et ne le réduit pas à être un simple observateur qui se trouve en dehors du champ de bataille.

Cette intention d'intervenir toujours dans les affaires des autres pour se montrer puissant et influant, est caractéristique d'une Europe, et plus particulièrement d'une Angleterre et d'une France colonisatrice à cette période-là. Cette idée m'est venue en lisant le commentaire de Sylvain Venayre sur le débat qui existait dans la décennie de 1860, qui disait que « les voyages d'exploration, par lesquelles adviennent les connaissances géographiques, préparent la colonisation. »<sup>74</sup> Comme la figure du correspondant de presse fait son apparition au moment où l'Europe poursuit une très forte colonisation dans le reste du monde et comme le correspondant fait également figure d'explorateur en parcourant des terres lointaines et inconnues, il me semblait que cette présence dans les Balkans, constituait aussi une sorte de déclaration politique, bien que inconsciente. Je ne souhaite pas avancer l'hypothèse que les Balkans étaient une région que les Français pensaient coloniser, mais plutôt qu'ils voulaient s'accorder le droit d'exercer leur puissance, même s'ils n'avaient pas de vraie influence sur cette région : ils voulaient cependant participer activement et jouer un rôle important sur les événements et le résultat de la guerre. On n'est pas présent en tant qu'un acteur véritable, mais pas non plus en touriste. Et le fait d'envoyer des correspondants sur place en est la preuve.

Il est probable que ce soit l'une de raisons pour lesquelles les journaux envoient leurs correspondants, car en vérité comme le *Figaro* nous le dit :

---

putting before our readers, that they may see what risks and perils the unwarlike servants of the press, using no more deadly weapons than pen and pencil, do not shrink from incurring to provide for the entertainment of the ladies and gentlemen still living at home in ease; and they will be disposed, we hope, to join with us in thankfulness for the escape of our faithful 'Special' from such obvious danger of his life."<sup>73</sup>

<sup>74</sup> Panorama du Voyage, chapitre 3, p.113

Quand au courant quotidien des événements qui, on le devine sans peine, n'attendra pas les lettres de nos correspondants, nous le résumerons chaque jour avec un soin extrême, de façon à donner au lecteur des informations dispersées dans cinquante télégrammes qui se répètent ou se contredisent.<sup>75</sup>

Il est à constater qu' à partir de ce point, le télégraphe qui est une façon assez rapide pour communiquer les nouvelles sur la guerre chaque jour, entre en jeu, et l'agence Havas qui est spécialisée sur ces types d'affaires et beaucoup d'autres journaux étrangers qui parlent de la guerre y ont recours. La plupart du temps, les informations militaires, politiques ou sur l'évolution de la guerre sont connues et publiées avant que les lettres des correspondants soient arrivées.

Pour conclure, on peut dire que la nouvelle figure du correspondant est bien établie pendant la Crise Orientale et particulièrement lors de la Guerre russo-turque de 1877-78. Le reporter de guerre développe de nouvelles pratiques pour mener à bonne fin sa mission et un nouveau type de narration pour rendre compte de son voyage. Sa manière de se représenter combine dès lors des éléments anciens et nouveaux.

---

<sup>75</sup> Le Figaro, FIGARO EN ORIENT p.1/4, 16/4/1877

## Partie 2:

### Représentations de la guerre.

« Un de nos correspondants, M. Meylan, à son retour de Kischeneff, a bien voulu nous communiquer son album de voyage, dont nous publions une première série dans le présent numéro. Ces croquis...rendent bien l'idée d'un voyage rapide à travers des pays différents où l'on a saisi au vol, tantôt de la portière d'un wagon, tantôt juché sur la banguette d'una raba, un type, un paysage, un monument. Les annotations accompagnant ces rapides fac-simile montrent combien ces documents sont fidèles. A côté de types de Hongrois de Pesth et de paysans du pays de Scègles, les antiques descendants des Tartares, voici un village de la basse Hongrie avec ses toits formés de troncs, d'arbres et un khan (auberge) au pied des Karpathes, muni de sept puits où viennent se désaltérer de nombreux troupeaux de buffles. »<sup>76</sup>

---

<sup>76</sup> Le Monde Illustré, Avril 7, 1877, p.215, En Orient

### Chapitre 3- Les Soldats

#### Le Cosaque

En France, la représentation des Cosaques a une longue histoire qui commence au moins dès le début du XIXe siècle, après la campagne de Napoléon en Russie en 1812 et la période 1813-1819 quand les alliés avaient envahi la France et durant laquelle les Cosaques y étaient présents. Ces deux événements ont laissé des traces dans la littérature française qui renvoie l'image d'un Cosaque barbare, brutal, sévère et ignorant, bref tout sauf civilisé. En fait l'imaginaire français dresse d'eux un portrait si terrible qu'ils n'auraient, à l'en croire, que de « la chandelle » pour nourriture de base et ne cesseraient de commettre des actes brutaux. Pendant la première moitié du siècle, le Cosaque apparaît en fait comme l'ennemi russe prêt à menacer la population française.<sup>77</sup> Puis, en 1853-1856, la guerre de Crimée trouve à nouveau les Français et les Russes dans des camps opposés, ce qui fait perdurer cette image très négative jusqu'à la fin des années 1860. Avec la guerre franco-prussienne de 1870-1871, la situation change du tout au tout. Les Russes commencent à regarder la France comme « le contrepoids naturel à l'Allemagne et qu'il convient de renforcer »<sup>78</sup>. De leur côté, les Français, qui viennent de subir une défaite militaire, cherchent à renforcer leur armée et font appel à l'aide des Russes pour la réorganiser. La Russie peut donc devenir aussi pour la France l'allié qui lui manque. C'est à partir de ce moment-là que l'image des Cosaques commence à changer.

En parcourant les journaux français, on peut voir se dessiner une image assez positive des Cosaques, parfois empreinte d'émotion ou pleine d'admiration pour la richesse de leur équipement. Pendant les premiers mois de la guerre, tous les correspondants proposent des descriptions détaillées sur l'aspect physique des Cosaques, leurs équipements, leurs uniformes, leurs chevaux et leurs comportements (ill. no.14). Par la suite, ils développent une analyse de chacune de ces caractéristiques et étudient leurs comportements en différentes circonstances pour finir par évaluer leurs aptitudes. Leurs uniformes sont parfois qualifiés par les correspondants européens de « sales tuniques bleues » et leurs bottes sont décrites comme étant très peu élégantes<sup>79</sup>. Leur équipement est souvent comparé avec les équipements d'autrefois des armées anglaise ou française, voire considéré comme un peu primitif, mais ils concluent en considérant que, mises à part ces questions d'apparences, ils sont de bons soldats.

Les correspondants Français de la guerre de 1877-78 vont s'attacher à développer cette image et à la rendre plus positive, ce qui la rétablira dans l'imaginaire français pour les décennies à venir. Ainsi, on lit dans *Le Temps*:

C'est l'armée la plus propre à donner l'idée d'une troupe régulière et d'un corps d'élite. Je n'ai jamais vu figures mieux lavées ni mentons mieux rasés que ceux de ces cosaques. Ils sont du reste, les enfants gâtés du grand-duc Nicolas et de l'opinion publique... abjurez donc, je vous prie, toutes vos idées sur les cosaques : dites-vous bien qu'ils ne ressemblent pas à ceux du cirque dans Mazeppa, hetman du Don ; reléguez au grenier, avec mille autres friperies littéraires, des expressions telles que

---

<sup>77</sup> KRAUSS, Charlotte. *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX siècle (1812-1917)*, p.225, 226

<sup>78</sup> KOROBOV, Youri. « Les relations militaires franco-russes de 1870 au lendemain de la guerre russo-japonaise », *Revue historique des armées* [Online], No. 245, 2006, En ligne depuis le 05 Septembre 2008, connexion le 29 Mai 2014.

<sup>79</sup> The Illustrated London News, June 2 1877, The War p.510, 'dirty blue tunic' et leurs bottes 'very clumsy'



III. no 14 La Guerre: Type de Cosaque de la garde impériale, son équipementCosaque, Le Monde Illustré, 12/5/1877, p.8





III. no.15, A Cossack Bath, The Graphic, 30/06/1877, couverture

III no.16, L'Illustration, p.277, Les Circassiens





III. no 17, Le Monde Illustré. 28/4/1877, p.8. La Guerre-La prière du soir dans un cantonnement de soldats russes. (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Kauffmann.)





ill.No 18, Bashi-Bouzuks in Ambush, The Graphic 16/6/1877

ill. no. 19, The Illustrated London News, 14/07/1877, p.36, The War: A flight from Nicopolis





ill. no 21 The Illustrated London News, 4/08/1877, p.161, Sketches in the Turkish camp, Rustchuk. Venus and Mars.

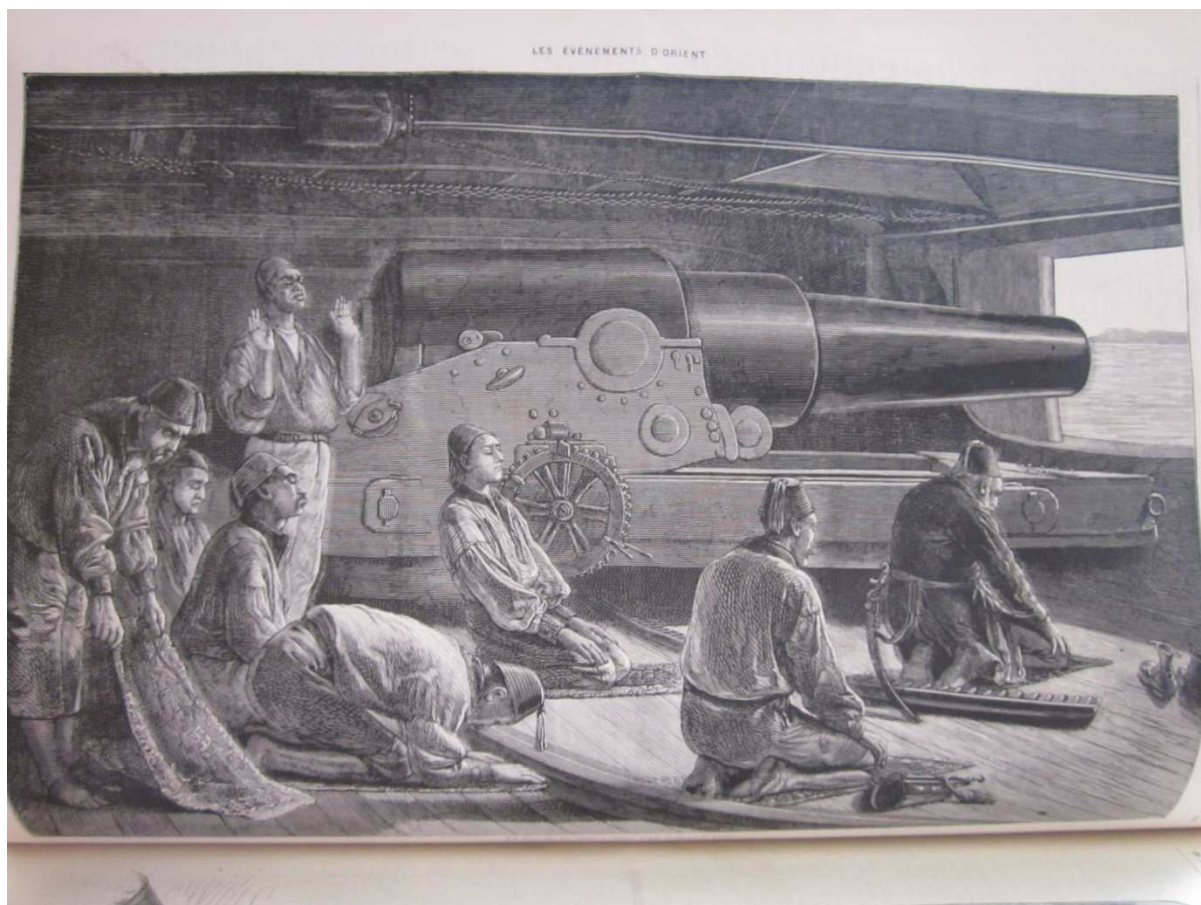


ill. no 20, The Illustrated London News, The War in the East, 5/05/1877, p.412, Turkish soldiers, passing through a village, Soldats Turcs, en passant par un village





III. no. 22. *L'illustration*. 5/08/1877. p.120. Prière à bord d'un cuirassé turc.



III. no.23, The War:  
Concecration of the Banners of  
the Bulgarian Legion in the  
presence of the Grand duke  
Nicholas and his suite. The  
Illustrated London News,  
9/06/1877, p.536







III. no 24, Le Monde Illustré, 9/06/1877 p.361 AU CAMP DE BANIASA-DIVERTISSEMENT DES SOLDATS RUSSES-la trépaka, danse nationale, (dessin de M.Lix après le croquis de M.Dick, notre envoyé spécial)



III. no 25, 18/08/1877, L'illustration, p.105, Une représentation au camp russe, près de Plevna

« les fils sauvages de la steppe », « les hordes indisciplinées de l'Ukraine », « l'essaim tourbillonnant des cavaliers poilus talonnant de maigres bêtes échevelées. »<sup>80</sup>

Bien que le Cosaque représente le soldat typique de l'armée russe mentionné par les correspondants, celle-ci est également constituée d'autres entités. Quand celles-ci sont évoquées, leurs soldats sont toujours cités en comparaison avec les Cosaques. C'est ainsi que l'on peut lire dans *l'Illustration* ce passage sur les Circassiens, cavaliers de l'armée impériale (ill.no 16):

Le dessin qui porte cette légende ne demande pas d'explication. Il parle par lui-même. Les Circassiens sont avec les Cosaques, les meilleurs cavaliers de l'empire russe. Nous avons eu l'occasion dernièrement, à propos de la guerre, de parler des exercices de ces derniers. Ceux des premiers ne leur sont en rien inférieurs. Force, adresse, légèreté, le cavalier circassien a tout pour lui. Aussi ces exercices attirent-ils toujours des heureux d'applaudir à des tours de force que l'on ne voit exécuter d'ordinaire que dans les cirques par des écuyers et des écuyers de profession.<sup>81</sup>

Il est en tous les cas très intéressant d'observer que l'admiration de tous converge sur deux éléments de cette nouvelle image revalorisée à savoir l'obéissance des Cosaques à leurs officiers et leur allégeance au tsar. En voici pour preuve un dialogue intéressant et très vif rapporté par le correspondant de *l'Illustration* :

Après la prise, peut-être trop rapide des Balkans, les Russes ont tout à coup éprouvé des revers, les Russes se sont battus comme des lions. Tant il est vrai qu'une bataille ressemble le plus souvent à une partie de cartes ; le savoir....

Chez les Français, pour se battre, il faut prononcer les mots de gloire, de liberté, ou d'amour de la patrie. Chez les Russes, les soldats meurent parce que les chefs leur commandent de mourir. Le dialogue suivant a déjà eu lieu quatre ou cinq fois depuis l'ouverture de la campagne contre les Turcs.

-Soldats ! Peut-on prendre cette redoute ? demande un jeune officier.

-Non, Votre Noblesse, c'est impossible. L'attaquer, c'est mourir.

-Eh bien, voyons, il faut y aller.

-Fort bien, Votre Noblesse, on y va.

Ils y vont, en effet, de même qu'ils se feraient sauter la cervelle si leur commandant leur en donnait l'ordre.<sup>82</sup>

Les journaux tant anglais que français sont d'accord sur l'existence de cette attitude de l'armée, mais les journaux anglais donnent une image négative de cette obéissance ainsi que de la foi religieuse de l'armée. Ils la présentent comme « fanatique » ; elle serait, selon eux, le résultat de l'ignorance et des croyances superstitieuses de l'armée russe au même titre, d'ailleurs, que la foi musulmane pour l'armée turque. Pour eux, ni les uns, ni les autres, ne sont encore entrés dans l'ère du rationnel :

---

<sup>80</sup> Le Temps, 10/5/1877, Lettres du Théâtre de la Guerre, (De nos correspondants spéciaux), Odessa le 3 Mai. p.1/4

<sup>81</sup> 3 Novembre 1877 *L'Illustration*, p.277+278 Saint-Pétersbourg - Les exercices des Circassiens de la garde impériale.

<sup>82</sup> *L'Illustration*, p.154 8 sept. 1877, Petite monnaie de l'histoire

Le soldat russe, dont fort peu de gens disent du bien, est imprégné pour sa part d'une force d'âme similaire, émanant de croyances superstitieuses. A ses yeux, le Tsar Alexandre fait office de Mahomet. Saint Basile, saint Serge, saint Nicolas et saint Alexandre Nevski sont pour lui ce qu'Abu-Bekhr, Omar, Osman et Ali sont au musulman et le particulier moscovite, même s'il se soucie peu d'Istanbul, garde toujours quelque part en tête l'idée confuse que la sécurité de Jérusalem est menacée et qu'il est, pour sa part, une sorte de croisé. Cela empreint son courage de fanatisme ; et un fanatisme de cet acabit et l'une des principaux adjuvants aux qualités combatives de l'Osmanli.<sup>83</sup>

Par contre, pour les Français, leur foi et leur religiosité sont respectées et plutôt présentées comme un avantage, bien que ce soit étonnamment souvent mentionné.(ill.no.17) On en déduit que cette réalité représente pour les correspondants français un phénomène bizarre, bien loin de leur propre tradition. P. Kauffmann note dans *Le Monde Illustré*, pendant son séjour au camp de l'armée à Kischeneff :

L'armée russe est très pieuse, les militaires ne manquent aucun office, et la prière a lieu, chaque matin et chaque soir, dans une chambrée, en face du pope, qui bénit l'armée. Les soldats accompagnent d'une voix nasillarde les chants de l'église orthodoxe, puis écoutent avec religion la lecture des livres saints.<sup>84</sup>

L'enterrement d'un cosaque est une scène des plus touchantes et des plus lugubres. Le grave pope bénit le corps au moment où ses compagnons le déposent dans le sein de la terre boueuse et neigeuse, le piquet des soldats qui lui rend les derniers honneurs porte le capuchon sur le képi en signe de deuil, ce qui lui donne l'aspect monastique des frères de la dernière heure, qui, en Italie, assistent à toutes les funérailles.<sup>85</sup>

Les journaux anglais renvoient dans l'ensemble une image du Cosaque plus complexe, dans la mesure où certains correspondants en donnent une image uniquement négative alors que d'autres admettent que les Cosaques soient de valeureux soldats :

Souvent déjà, nous avons décrit et commenté les caractéristiques du Cosaque russe qui a rendu de si grands services dans des campagnes moscovites antérieures et qui promet d'être tout aussi utile au cours de la présente guerre. A l'annonce de son arrivée en Roumanie, les habitants, dont la curiosité était à son comble, se sont grandement réjouis, et maintenant qu'il est là, il semble être un personnage tout à fait convenable, civilisé, de bon tempérament, et prêt à payer pour tout ce dont il a besoin – insistant toutefois pour que les billets de banque russes soient pris à leur valeur nominale. Le Cosaque n'est pas du tout aussi laid qu'on le décrit habituellement et dans les croquis en couleurs de notre artiste, dont sont tirées nos gravures, il est représenté avec des cheveux blonds bouclés et une moustache dont tous les Uhlas prussiens pourraient être fiers.<sup>86</sup>

« Notre correspondant dessinateur s'est amusé à représenter sa première rencontre avec un détachement de Cosaques qui lui ont fait voir leurs lances et leurs pistolets et se sont comportés avec beaucoup de civilité envers le voyageur anglais. »<sup>87</sup>

On peut déduire de ces textes que le Cosaque avait une très mauvaise image, il passait pour un sauvage, sans plus, et c'est pour cette raison que le correspondant laisse transparaître sa surprise

---

<sup>83</sup> The Illustrated London News, June 30 1877, The War. Leaves from our artist's sketch-books. p.618

<sup>84</sup> Le Monde Illustré, 28/4/1877, p.262

<sup>85</sup> Le Monde Illustré, 12/05/1877, p.294

<sup>86</sup> The Graphic, June 2 1877, p.511, Our Illustrations, The war in the East, With the Cossacks

<sup>87</sup> The Illustrated London News, May 12 1877, p.438, The War in the Danube

en étant amené à en donner une toute autre description. Le « voyageur anglais » a vu ces armes et ces soldats comme une bizarrerie, une curiosité si on peut dire.

D'autres descriptions voient le Cosaque comme un « petit homme nerveux », au contraire de toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici. Nous sommes donc en présence d'une multitude d'avis. Il est également intéressant d'observer la corrélation qui est parfois faite avec l'armée allemande. Le soldat russe n'est donc pas si loin des autres soldats européens :

Les hommes sont assez bien entraînés et disciplinés, mais bien qu'ils soient bons tireurs, leurs armes ne sont pas toutes du meilleur modèle... Tout comme l'Uhla chez les Allemands, le Cosaque est une particularité distinctive de l'armée russe. C'est un petit homme nerveux, enveloppé d'une capote grise sous laquelle il porte une parfaite panoplie d'armes. Il monte un poney trop grand pour lui, qui semble tout juste bon pour l'abattoir, mais qui, en fait, est capable de formidables prouesses d'endurance. Du point de vue physique, les troupes russes, dans l'ensemble, ne supportent pas la comparaison avec leurs homologues turcs. En règle générale, les soldats sont mal habillés, mal nourris, intempérants à l'excès et leurs tenues sont tout sauf propres.<sup>88</sup>

Les correspondants anglais et français sont en règle générale unanimes quant à l'amour des Cosaques pour la boisson. Ils disent qu'« ils boivent pour que l'heure passe »<sup>89</sup>, qu'ils boiraient goulûment toute liqueur qu'ils croiseraient sur leur route, ou qu'ils boivent combattre leur solitude. En tout cas leur penchant pour la boisson est bien connu comme le montre cet extrait caractéristique des petites histoires du sort écrites par Alexandre Dumas, dans le Supplément Littéraire du Figaro:

Le Caucase produit sur les officiers russes ce que l'Atlas produit sur nos officiers d'Afrique : l'isolement amène l'oisiveté ; l'oisiveté, l'ennui ; l'ennui, l'ivresse. Que voulez-vous que fasse un malheureux officier, sans société, sans femme, sans livres, dans un poste avec cinq hommes ? Il boit. Seulement, ceux qui ont de l'imagination accompagnent cette action, toujours la même, qui consiste à faire passer le vin ou la vodka de la bouteille dans le verre et du verre dans le gosier, de détails plus ou moins pittoresques.<sup>90</sup>

Ces caractéristiques du cosaque sont aussi dépeintes dans les illustrations. Il est présenté comme un personnage sympathique, avec des habitudes un peu sauvages. L'image des Cosaques qui se baignent nus dans la rivière est amusante et donne bien à voir cette attitude envers eux. (ill.no.15)

### **L'Armée Turque et l'armée Egyptien**

Tout comme l'armée russe, l'armée turque se compose d'éléments divers, mais en ce qui concerne les Turcs, ces différents éléments sont bien illustrés dans la presse, chacun ayant sa propre place dans les représentations. Ce sont d'abord les infâmes bachi-bouzouks et les Circassiens, connus pour les « atrocités » commises en Bulgarie en 1876 et qui constituent la partie irrégulière de l'armée turque. La distinction est bien faite entre eux et les soldats turcs de l'armée régulière qui, eux, sont en général présentés positivement. Citons également les troupes égyptiens qui, pour la guerre qui nous préoccupe, sont intégrés à l'armée turque ; ils sont à peu près traités à égalité avec les soldats turcs réguliers dans les descriptions qui nous en sont faites.

---

<sup>88</sup> The Graphic, May 12 1877, Our Illustrations, Russian Military Types, p.439

<sup>89</sup> The Graphic, May 12 1877, Our Illustrations, Russian Military Types, p.439

<sup>90</sup> Le Figaro, Supplément Littéraire du Dimanche, 06/05/1877, Au Caucase, La vie militaire, couverture

La presse européenne garde bien en mémoire l'image très négative, voire barbare, conférée aux bachi-bouzouks l'année précédente. Cette image ne s'améliore pas beaucoup pendant la guerre russo-turque ; en effet leurs noms toujours associés à des faits violents ou cruels. Voici, à titre d'exemple, un récit « animé et pittoresque » paru dans le Figaro sur la bataille de Plewna par le correspondant du *Daily-News*:

Les Turcs, profitant de leur avantage, poussaient les Russes l'épée dans les reins. Ils réoccupèrent leurs premières positions et s'emparèrent de trois canons russes, les batteries ayant à peine eu le temps de quitter la place. Alors les obus turcs recommencèrent à pleuvoir sur le village d'où les Russes étaient partis et qui était plein de blessés. Dans l'obscurité, les bachi-bouzouks commirent des atrocités et n'épargnèrent personne. Posté sur les hauteurs, l'état-major put entendre dans la nuit, les cris de douleur montant du fond de la vallée, les supplications des malheureux blessés demandant grâce et les hurlements de triomphe des bourreaux altérés de sang. Ce fut une heure déchirante.<sup>91</sup>

Et selon J. Cornely, du *Figaro* :

Ces troupes sont de qualité inférieure, et surtout la cavalerie, composée de ces bandes de bachi-bouzouks que la Porte avait appelées d'Asie et qui ont ravagé la Bulgarie.

Les illustrations des journaux corroborent parfaitement ces descriptions. Elles les montrent sauvages, souvent avec des expressions faciales d'une agressivité impressionnante et des regards effrayants. Ils brandissent leurs armes avec violence, comme s'ils étaient prêts à exécuter quelqu'un (ill.no. 18) et leurs uniformes sont bizarres, ne rassemblant en rien à ceux des Européens.

Les soldats turcs de l'armée régulière sont par contre représentés avec quelques éléments communs aux Russes. Leur foi est souvent illustrée et les correspondants rapportent qu'ils font leur prières à l'heure précise indiquée par le Coran, peu importe l'endroit où ils se trouvent. (ill.no 22) Une autre caractéristique commune avec l'armée russe est qu'ils sont souvent tentés de piller les villages qu'ils traversent et de voler des animaux pour manger, car ils ne sont pas bien nourris. (ill.no 20).

D'autres, par contre, essaient de créer une image plus positive de l'ensemble de l'armée ottomane, incluant même, parfois, les bachi-bouzouks. Cet effort est principalement le fait des Anglais. Les descriptions de l'armée turque qu'ils donnent parlent de soldats disciplinés et braves. Ainsi, le correspondant spécial du *Daily News* rapporte à propos d'un engagement proche du Batoum à la mer Noire :

Je fus moi-même un témoin oculaire de cet important engagement du début à la fin et je peux témoigner que les soldats ottomans se sont comportés avec une galanterie qui était des plus admirable.<sup>92</sup>

La description suivante est encore plus riche en images et en excuses pour le comportement des bachi-bouzouks :

Ces troupes, dont l'Europe a tant entendu parler au cours des dix-huit derniers mois, sont les soldats irréguliers – les Cosaques – de l'armée turque. Ce sont des bénévoles de toutes les régions de l'empire, et en règle générale, ils sont peu soucieux de la discipline, et possèdent un niveau quelque

<sup>91</sup> Le Figaro, 6/8/1877, La Guerre, p.1,2/4

<sup>92</sup> The Illustrated London News, The War, May 10 1877 , p.462

peu douteux de la moralité ... Les malheureux qui ont dévasté la Bulgarie étaient la partie circassienne des troupes irrégulières, qui au moment de la soumission finale de leur pays par la Russie, a émigré en Turquie. Ils ne doivent pas être confondus avec la majorité des troupes, qui, bien que sans loi, ne sont pas ces barbares proférés comme les héros des massacres bulgares. Bien que la bravoure des Bachi-bouzouks a malheureusement été mis en accusation au cours de la récente campagne avec la Serbie, ils ont rendu un fier service quand ils ont été utilisés par les Anglais pendant la guerre de Crimée ".<sup>93</sup>

La comparaison avec les Cosaques est étonnante, mais permet de montrer ce que les Anglais pensaient de l'armée russe. En plus, la représentation des bachi-bouzouks comme de nobles alliés d'autrefois est intéressante. Mais pour dire vrai, cette coopération n'avait pas été si heureuse que cela. Selon l'historien Patrick Louvier : « Quelques voix proposent encore, certes, durant la guerre russo-turque de 1877-1878, une collaboration anglo-ottomane en s'appuyant sur l'exemple de Beatson (corps de cavalerie irrégulier anglo-ottoman constitué pendant la guerre de Crimée) et de ses homologues de l'armée des Indes. Des tels propos, très rares, ne rencontrent alors guère d'écho dans l'opinion éclairée où seule l'armée régulière turque semble réformable entre les mains des officiers anglais. La guerre de Crimée a brisé les rêveries palmerstoniennes de grandes unités étrangères constituées hâtivement à prix d'or. Les bachi-bouzouks sont définitivement associés à la plus indéracinable sauvagerie. »<sup>94</sup> Alors, cette représentation est clairement un essai d'améliorer leur image envers le public anglais.

Bien que les soldats turcs se soient présentés comme de bons soldats, les Egyptiens ne font pas l'objet d'une telle description. Ils ne sont pas considérés comme de vrais soldats, car ils ne portent pas de vrais uniformes et ne sont pas équipés de vraies armes. Dans les illustrations, on peut les distinguer des soldats turcs à leur peau plus brune, voire noire. (ill. no, 21) Les descriptions trouvées proviennent surtout de sources anglaises et insistent particulièrement sur la force de travail dont les Egyptiens sont capables. Cependant, cette capacité est considérée comme étant propre à des esclaves, et leur image n'est donc pas égale à celle des autres soldats. En voici deux exemples :

« Le soldat égyptien n'est rien d'autre qu'un fellah sous un fez... Il n'a pas grand-chose d'un combattant, mais sa capacité à fournir un gros travail est énorme. Avant d'être recruté dans l'armée du Khedive, il avait trimé depuis l'enfance comme un esclave : creuser et piocher n'ont rien de nouveau pour lui. »

La soldatesque noire : donnez-lui une bonne provision de cigarettes et de temps en temps une rasade de sharrab... elle trimera comme un bœuf tout au long des heures les plus chaudes de la journée... pas très douée sur le front, mais bonne pour le travail !<sup>95</sup>

---

<sup>93</sup> The Graphic, Our Illustrations, The War in the East, Bachi-Bouzouks, p.559, June 16 1877

<sup>94</sup> ABZAC-EPEZY, Claude (dir.). « Histoire Socioculturelle des Armées III, Guerre et Société dans l'empire Ottoman et les Balkans ; Les problèmes de personnel dans l'armée française ». *Cahiers du CEHD*, No 30, 2007.p.26

<sup>95</sup> The Illustrated London News, Sketches of the War, June 9 1877, p.546



## La vie sur la route et dans les camps

Pour compléter cette image des troupes, il convient de dire qu'une partie des représentations discutées ici proviennent d'illustrations qui montrent les soldats dans leur vie quotidienne, sur la route avant le commencement de la guerre ou pendant les petits moments quotidiens de la vie des camps. Leurs marches sont illustrées par des images panoramiques pour donner à voir la taille considérable des troupes et donner la sensation d'un mouvement intense et rapide.

Les descriptions sur la vie dans les camps constituent aussi une partie considérable des illustrations et des récits des correspondants. C'est une manière de faire qui apparaît pendant la Guerre de Crimée ; c'est en effet la première fois que des correspondants sont présents 24h/24 avec les soldats sur le front. Hélène Puisseux indique à juste titre : « Une autre idée se met également en place, que seuls les croquis, genre mineur, suggéraient...en effet, les reportages illustrés transforment la notion de la guerre : avant eux, elle n'était que la bataille; avec eux, elle est autant vie quotidienne que bataille. La forme particulière de la guerre de Crimée, immobilisée dans les sièges et la présence de correspondants qui doivent raconter des choses, s'allient, pour dire que la guerre n'est pas seulement l'engagement et le moment de la victoire, qu'elle n'est pas l'affaire d'une journée, elle est aussi vie maintenue, espérée, une vie nécessairement réduite dans ses projets d'avenir, une vie, en somme, cadrée court, centrée sur le corps, qu'il faut momentanément nourrir, réchauffer, soigner, avant de l'engager dans le combat. »<sup>96</sup>

Il faut donc montrer également la vie en dehors des batailles, parce que les batailles ne sont qu'une partie de la guerre. Ces récits comprennent des scènes de la vie quotidienne, la description de l'heure du repas, des exercices militaires ou des visites des généraux et du tsar (ill.no 23) entrecoupées par d'intéressants commentaires des reporters. Pour apporter plus d'intérêt à ces images d'une vie somme toute assez monotone, les correspondants citent les petits incidents joyeux qui émaillent la vie des soldats ou les animations qu'ils ont préparées. Les divertissements sont surtout pris dans le camp russe. (ill.no 24, 25) Une lettre d'un lecteur adressée au Figaro et la légende d'une illustration, toutes deux citées ci-dessous, sont des exemples de ces petites anecdotes d'une nature détendue et optimiste qui caractérisent ces descriptions :

Jassy, le 12/24 avril 1877, minuit.

Monsieur, nous nous étions endormi bien tranquilles hier soir, nous nous sommes réveillés ce matin au milieu de Russes... Ce sont, en général, de beaux hommes, ils sont bien équipés et pas tristes du tout. En attendant le départ, ils ont été établis autour de la gare. Ils se sont mis ensuite à faire la soupe, les officiers sont venus la goûter. Les soldats ont entonné le *benedicite* en cœur avant le repas, et après se sont mis à danser. J'ai vu des flûtes et des tambours du basque; dans d'autres endroits ils chantaient. A deux reprises j'ai entendu le mot *Calafat*. Etait-ce une chanson de circonstance ? Je ne sais. Les soldats sont fort tranquilles, les officiers très comme il faut. Ils se découvrent tous devant les prêtres moldaves qui se trouvent dans la foule des curieux.<sup>97</sup>

Il s'agit d'une scène de camp. Chaque compagnie russe a ses chanteurs, parmi lesquels se trouvent aussi des comédiens. Le comon fait-il un moment silence, vite ces derniers prennent la parole. C'est un de ces spectacles

---

<sup>96</sup> PUISEUX, Hélène. *Les Figures de la guerre* p.69, 70

<sup>97</sup> Le Figaro, 03/05/1877, p.1/4

que retrace notre dessin. Le sujet ? Un aveugle qui mystifie, aux grands éclats de rire de l'assistance, un mauvais plaisant qui c'est chargé de le conduire.<sup>98</sup>

## **Chapitre 4- Les Peuples**

### **Les peuples balkaniques et le Caucase**

La guerre amène dans les Balkans des soldats de différentes origines nationales, et les habitants des Balkans eux-mêmes appartiennent à un grand nombre d'ethnies. Dans les colonnes des journaux, une multitude de nationalités sont mentionnées : Bulgares, Roumains, Serbes, Bosniaques et Turcs pour les Balkans ; Arméniens, Géorgiens et Tatares pour le Caucase – voilà quelques-uns peuples qui y figurent. Les correspondants les rencontrent en traversant les villages avec les armées et en suivant les troupes. Si les troupes bivouaquent dans les villages, ou si les correspondants ont besoin de faire un arrêt pour leur voyage, ils saisissent l'opportunité de décrire les habitants. En d'autres circonstances, ils découvrent les représentants de ces différents peuples aux cérémonies officielles avec des princes et racontent leurs réactions. C'est ce type de descriptions qui prédomine au cours de l'été, durant les premiers mois de la guerre, quand les correspondants en sont encore à faire connaissance avec les Balkans. Par la suite, quand les combats commencent, les descriptions deviennent plus dramatiques, ce sont les réfugiés qui deviennent le principal sujet traité. Les illustrations, très riches, montrent les malheureux réfugiés obligés d'abandonner leurs maisons et leurs biens et se lançant dans un pénible exode. Les habitants, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, partagent la même identité « balkanique », et c'est le même destin qui les attend, une fois la guerre commencée.

Pour les Anglais et les Français, les peuples balkaniques et les peuples du Caucase ont des caractéristiques particulières, qui les différencient les uns des autres, mais ils présentent aussi une grande caractéristique commune. Comme Maria Todorova l'écrit : « Il n'est pas nécessaire de démontrer que les Balkans sont généralement présentés comme « l'Autre » de l'Europe, leurs habitants n'ayant pas jugé bon de conformer leurs comportements aux normes conçues par et pour le monde civilisé »<sup>99</sup>. Voilà ce qu'ils ont en commun : ils ne sont pas « civilisés », alors que les correspondants le sont, bien sûr. Cette opinion apparaît clairement lorsqu'on lit leurs descriptions qui regorgent de qualificatifs tels que le mot « pittoresque », qui donne au lecteur l'impression que l'auteur de l'article est un être supérieur qui s'arroge la liberté et le droit de parler pour son frère et de jeter sur lui un regard hautain. On y trouve entre autres la description de leurs comportements, de leur apparence, avec les costumes traditionnels de chaque pays, une analyse de leurs coutumes et de leurs religions – toujours décrites comme étant truffées de superstitions – et de leurs travaux.

Cependant les descriptions de leurs caractères et de leurs comportements varient selon la situation. En ce qui concerne les Serbes et les Bulgares, les correspondants ne sont pas le moins du monde négatifs ; ils seraient même plutôt sympathiques, particulièrement pendant l'été de 1876, durant

---

<sup>98</sup> L'Illustration 18 Août 1877 p.105.

<sup>99</sup> TODOROVA, Maria. *Imaginaire des Balkans*/ Trad. de l'anglais par Rachel Bouyssou. Paris, Éditions EHESS, 2011. (Temps & lieux ; n° 24), p.19



lequel ces deux peuples sont présentés comme victimes des « atrocités » commises par les troupes irrégulières turques. Dans ce contexte s'élabore l'image de « bons Bulgares » décimés par des

III. no 26 The Graphic-Bulgaria: A marriage procession, 24 March 1877



III. No. 27 The War: A Bulgarian Peasant Family Crossing the Danube. From a sketch by one of our special artists. La guerre: Une famille des paysans Bulgare traversant le Danube. D'un croquis par un de nos artistes spéciaux. Extra

Supplement to the Illustrated London News, 26/04/1877,

« Turcs monstrueux ». En fait, comme le note Platov, à cette période, les correspondants russes, mais aussi anglais (p.ex. McGahan) essaient d'une part de prouver la civilité des Bulgares et plus généralement des peuples balkaniques et de les rapprocher de l'Europe, alors que ces peuples n'avaient pas très bonne presse jusque-là, et d'autre part de prouver les origines communes de tous les Slaves sur base d'un examen ethnographique.<sup>100</sup> On peut constater la même tendance dans les lettres des correspondants français. L'image véhiculée par les Anglais (dans l'exemple correspondant du *Daily News*) et les Français fait état d'un peuple au comportement agréable et bien éduqué. Pour l'Europe, c'est manifestement une découverte qu'elle ne soupçonnait pas :

Le correspondant donne ensuite quelques détails sur les Bulgares qu'on a tort de considérer en Europe comme des sauvages. Presque chaque village a une école, qui, là où les bachi-bouzouks ne sont pas passés, est florissante et très fréquentée... presque tous les Bulgares savent lire et écrire ; la proportion de ceux qui savent lire et écrire est égale à celle d'Angleterre et de France.<sup>101</sup>

Il suffit de voir un Bulgare pour dire : voilà un être créé pour travailler, tant la vigueur est évidente dans ses membres robustes... Le Bulgare est très sobre. Il cultive avec amour la terre qui le nourrit... A ces qualités, ajoutez un profond amour de la famille, et vous reconnaîtrez dans le Bulgare l'idéal du laboureur... Par l'ensemble de ses qualités sérieuses, le peuple bulgare constitue, non pas l'élément brillant, mais l'élément granitique de la race slave... essentiellement pacifiques, vraiment les frères qui disaient jadis aux guerriers allemands: il n'y a pas d'armes chez nous.<sup>102</sup>

Mais cette image si positive ne fait pas long feu. L'année suivant le commencement de la guerre, les nouvelles expériences des correspondants ne leur font plus présenter les habitants locaux sous un jour aussi favorable. Dans le premier extrait ci-dessous, les Bulgares rencontrés dans un village sont décrits comme n'étant pas très amicaux et ne comprennent pas le rôle des correspondants. En plus, ils ne se montrent pas dignes de confiance. Dans le deuxième extrait, il est question des peuples du Caucase qui, pour le dire en un mot, sont présentés comme des sauvages :

L'absence des musulmans nous enlevant un intéressant sujet d'observation, nous avons dû nous rabattre exclusivement sur la population bulgare. Je regrette d'avoir à constater que le résultat de notre expérience personnelle ne lui a pas été très favorable, du moins jusqu'à ce jour... je voulais engager un jeune homme pour aider mon vieux domestique. Au moment du départ, scène de cris et de larmes : la mère vient nous supplier de ne pas emmener son fils... J'ai beau répéter que nous ne sommes pas des soldats... rien n'y fait. Pourtant le jeune homme, qui a d'ailleurs fort bonne mine, se décide à nous suivre ; mais sur la route d'Ivanovtza, nous entendons un bruit lointain de canon...c'en était trop pour notre Bulgare ; le lendemain matin il nous lâchait.<sup>103</sup>

La révolte des tribus Tcherkess dans le Caucase, favorisées par les Circassiens au service de la Turquie, a peut-être davantage attiré l'attention du public sur la guerre entre la mer Noire et la mer Caspienne que sur celle du Danube... Après avoir vécu deux ans dans le Caucase, je dois reconnaître que les

---

<sup>100</sup> PLATOV, Ilya. « Barbare et infidèle ». *Cahiers balkaniques* [En ligne], n° 36-37, 2008, p.293-320. (mis en ligne le 17 mai 2012, consulté le 15 octobre 2013, p.5

<sup>101</sup> *Le Figaro*, 25/8/1876, Les massacres de Bulgarie, p.1/4

<sup>102</sup> *Le Figaro* p. ¼ 02/07/1876, Les Bulgares

<sup>103</sup> *Le Temps*- 31juin 1877 p. 2, Lettres du Danube

indigènes, s'ils ne sont ni cultivés, ni rendus meilleurs par la religion, forment un ensemble particulièrement sale, paresseux et voleur.<sup>104</sup>

Ces descriptions ne sont pas très positives et les correspondants soulignent en général une grande divergence avec l'Europe. Les femmes, qui sont voilées quand elles sont musulmanes, deviennent un sujet de discussion particulièrement fréquent des reporters. Ceux-ci les voient comme un élément caractéristique de ces contrées orientales, si différentes de l'Europe progressiste, et qui, en même temps, ajoute une touche de mystère à cette image orientale. Mais on trouve aussi des descriptions de femmes chrétiennes, souvent présentées par les correspondants dans leurs petites anecdotes et dans leurs histoires comme l'« autre sexe ». Ici aussi, c'est un regard de supériorité qui est de rigueur. Voici, par exemple, un extrait du *Temps* sur les femmes Bulgares de Kucina :

Toute la portion féminine de la population est rangée en habits de fête d'un côté de la route, la portion masculine de l'autre, le pope en tête, attendant l'arrivée des troupes. Je dis la portion féminine et pas le beau sexe, car, après mûr examen, il n'y a dans tout le groupe que deux ou trois minois auxquels le qualificatif de « beau » puisse s'appliquer sans apparaître d'être une ironie amère.<sup>105</sup>

L'excitation populaire est à son comble et les beautés voilées elles-mêmes ne peuvent réfréner leur curiosité et sortent se remplir les yeux (on ne voit d'ailleurs d'elles que leurs yeux) du spectacle de ces troupes syriennes - étranges visiteurs arrivant à Varna.<sup>106</sup>

Mises à part les femmes, les populations sont un riche sujet de discussion et le physique des gens offrent encore et toujours un bon matériel pour la presse. Voici, sous la plume d'Alexandre Dumas, un joli commentaire sur les nez géorgiens ! Comme on le voit, il ne faut pas nécessairement que les commentaires portent sur l'actualité de la guerre. Ils peuvent se référer à un voyage précédant - comme celui de Dumas - ce qui leur donne alors un caractère plus général et plus intemporel :

Les nez d'Occident sont, en général, des petits nez... Mais il n'y a pas que les nez d'Occident, que diable ! Il y a les nez d'Orient, qui sont des jolis nez... Ah ! vrai Dieu ! les bons nez que les nez de Géorgie, les robustes nez, les magnifiques nez ! ... Il y en a de toutes les formes : de ronds, de gros, de longs et de larges. Il y en a de toutes les couleurs : de blancs, de roses, de rouges et de violets.<sup>107</sup>

Des commentaires pleins d'humour comme celui-ci cessent toutefois dès lors que commencent les grandes batailles, qui poussent les populations sur la route de l'exil. A ce moment-là, l'œil européen jette sur les peuples réfugiés un regard plus sympathique. Les illustrations dépeignent leur tristesse, leurs difficultés et leur misère et consacrent à ce sujet des pages qui donnent à voir les déplacements de populations (ill.no 27). Ce sont des images montrant beaucoup des femmes et d'enfants, que l'on ne voit pas souvent, en dehors de ces circonstances. Parfois c'est le moment

---

<sup>104</sup> *The Graphic*, June 23 1877, The Tribes of the Caucasus, p.595, "The revolt of the Tcherkess tribes in the Caucasus, favoured by the Circassians in the service of Turkey, has drawn the attention of the public more, perhaps, to the war between the Black Sea and the Caspian than to that of the Danube...After a two years' residence at the Caucasus, I must say of the natives that, when uneducated and unimproved by religion, they are a most filthy, idle, thievish set."

<sup>105</sup> *Le Temps*-juillet 1877 31-juillet p. 2-Lettres du Danube

<sup>106</sup> *The Illustrated London News*, The War, June 2 1877, p.510, « The popular excitement is great; even the veiled fair ones cannot curb their curiosity, and come out to feast their eyes; (we only know them by their eyes) on these strange visitors-syrian troops arriving at Varna"

<sup>107</sup> *Figaro Supplément littéraire du Dimanche*, Dimanche 6 Mai 1877, première page



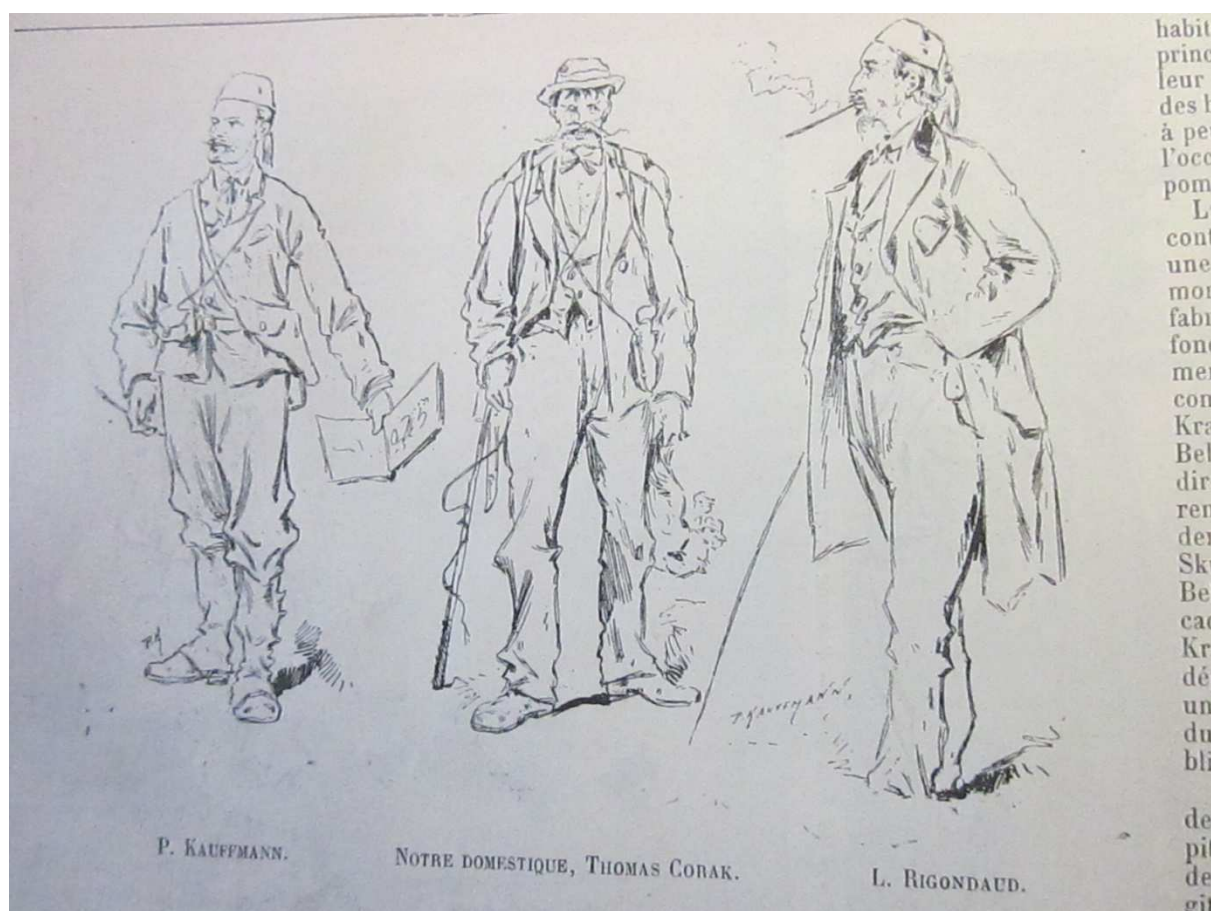
précis d'une explosion qui va constituer le sujet de l'image, donnant à voir les populations courant pour sauver leurs vies.

### Les domestiques et les guides des correspondants

Bien que les peuples soient souvent présentés comme un ensemble d'individus anonymes, un petit groupe de cette masse va se voir attribuer une place distinctive de par sa position aux côtés des correspondants. Il s'agit des guides et des domestiques des correspondants, choisis parmi la population locale, et qui vont les conduire tout au long de leur séjour, d'une ville à l'autre et d'un pays à un autre. Ils sont toujours décrits dans les premières lettres envoyées aux journaux sous un jour très positif. Ils sont en général présentés comme parlant plusieurs langues balkaniques, intelligentes, fidèles et prêtes à suivre partout les correspondants.

Pendant l'Insurrection Bulgare de 1876, MM. Rigonaud et Kauffmann nous présentent Thomas, leur domestique, (ill.no.) dans les termes suivants :

Thomas est un ancien Feldwebel (sergent) dans les troupes confinaires croates. En cette qualité il a fait la campagne d'Italie en 1859. Sous une apparence un peu endormie, il cache une vigueur peu commune. C'est un homme d'énergie, très fidèle, très sûr et parlant tous les idiomes ayant cours dans la presqu'île des Balkans ; il nous sera d'une grande utilité à tous les points de vue.<sup>108</sup>



Ill. no. 28, L'illustration Samedi 15 Juillet 1876 p.38

<sup>108</sup> Samedi 15 Juillet 1876 p.36 Nos Gravures, « Voyage à travers l'Insurrection Orientale » présentation du domestique de Kauffmann et de L.Rigonaud



En énumérant la liste des effets nécessaires à tout correspondant spécial, Henri de Lamothe donne en sixième position :

No 6 : un Ivan. Quelque nom qu'il porte d'ailleurs, il répondra toujours à celui-là. L'essentiel, c'est qu'il connaisse bien les langues du pays et qu'il soit honnête. Permettez-moi de vous présenter le mien. Il s'appelle Joanni... Il est Arménien, natif des environs d'Erivan, et j'ai calculé qu'à nous deux nous savons plus ou moins bien quatorze langues, plus ou moins utiles, à savoir : le russe, l'arménien, le géorgien, le turc, le tartare, le persan parsi, l'italien, le français, l'allemand, l'anglais, le latin, le béarnais, un peu d'espagnol et de grec ancien, sans compter le javanais et le langage des fleurs !

Ivan adore les voyages, mais ne lui parlez pas des chemins de fer ! S'emprisonner dans une boîte, se faire transporter comme un colis, quel ennui et quelle humiliation ! Ce qu'Ivan préfère à tout, c'est le bruit des grelots, l'allure cahotante mais rapide de la troïka, les aventures du chemin, les petits dîners inespérés après un jour de famine, la liberté enfin et le grand air ; il veut voir cependant Paris et l'Exposition universelle ; il y mangera l'argent de ses économies. Il a voyagé avec des touristes anglais et français, et possède une expérience consommée... du courage comme Panurge.<sup>109</sup>

## **Les Russes**

Dans sa thèse, Charlotte Krauss appelle la représentation des Russes dans la littérature française « une typologie d'extrêmes » et on peut appliquer cette phrase aussi à notre cas. L'expression « les Russes » peut signifier le tsar, l'aristocratie, en même temps que la paysannerie et les pauvres du pays. Ce sont toutes ces images si contradictoires qui font la Russie.

Si la Russie est considérée comme faisant partie de l'Europe, c'est en premier lieu grâce à l'existence d'une forte tradition impériale et aristocratique. Cette affirmation peut également s'étendre, en quelque sorte, à la réalité roumaine, puisque la Roumanie était régnée par un prince. L'héritage des tsars est très présent particulièrement dans le *Supplément Littéraire du Figaro*, où on publie durant la guerre des nouvelles sur les épisodes des règnes des différents tsars, ou encore des histoires qui concernent les tsars sous forme biographique. Ainsi, on trouve des histoires sur plusieurs tsars et princes, y compris Catherine la Grande, Alexandre Ier et Nicolas Ier. La présence du tsar et de la noblesse donne au pays un caractère européen, fortement admiré par les correspondants, qui sont subjugués par la splendeur de la Russie impériale.

Lors de la déclaration de guerre par l'empereur Russe, des correspondants se trouvent à la capitale russe pour transmettre les réactions des Russes. Ainsi, le 30 avril, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur, on a une description des festivités de l'aristocratie à la capitale en l'absence de l'empereur. Le reporter choisit de décrire la présentation de l'opéra *Une Vie pour le Tsar* de Glinka au Théâtre-Marie. C'est une brillante occasion où l'opéra devient un symbole du patriotisme russe constamment comparé à la situation contemporaine du pays, particulièrement parmi la noblesse russe qui était présente. Les costumes des dames et le comportement des spectateurs sont décrits avec enthousiasme par le correspondant. L'hymne national (Dieu protège le tsar) est chanté de

---

<sup>109</sup> 8 Juillet 1877 Le Temps, Le Théâtre de la Guerre, Lettres d'Asie, p.3 (De notre correspondant spécial) Délijane, le 13 Juin (route d'Alexandropol) –liste avec toutes les choses nécessaires qu'il faut aux correspondants spéciaux

nombreuses fois pendant l'opéra et la description par le reporter français est assez émotionnelle et très vivante, laissant sous-entendre que lui-même a chanté l'hymne:

Dès la veille, à sept heures du matin, les bureaux de location étaient littéralement assiégés... La fine fleur de l'aristocratie russe assistait à la représentation. Les dames avaient toutes des toilettes claires...et la comparaison, devenu banale, d'une salle de spectacle avec une corbeille des fleurs, n'avait jamais été plus vraie que pour cette salle éclairée à giorno de haut en bas...Quand avant le commencement de l'opéra, tous les choristes et les artistes, chantent « Dieu protège le tsar », « Les deux milles spectateurs, hommes et femmes, de la vaste salle du Théâtre-Marie, se sont levés, tous sans exception, selon la coutume russe, pour écouter dans un respectueux silence, puis ont accueilli l'accord final de l'hymne par un véritable ouragan de hourras et d'applaudissements... La représentation a été encore une fois interrompue, et l'hymne répété de nouveau à plusieurs reprises. On chantait même dans la salle. L'opéra terminé, il a fallu encore chanter l'hymne, et les hourras ont recommencé de plus belle. Le récit de ces témoignages d'enthousiasme est assez monotone; mais j'ai remporté de cette soirée une impression que je n'oublierai pas.<sup>110</sup>

On exprime ici l'idée d'une noblesse patriotique qui soutient le tsar avec enthousiasme. Dans les lettres des correspondants, c'est la noblesse éclairée qui va soutenir, en premier lieu, la sainte cause de la guerre pour libérer les frères slaves et la bourgeoisie qui va la suivre. Pourtant les richesses impériales russes avec leur cortège d'habits luxueux et de salles de spectacle ne pouvaient se trouver plus éloignées de l'image d'un peuple ignorant de la situation politique du moment. D'après l'auteur de l'article suivant, les paysans russes sont prêts, malgré tout, à lutter contre les musulmans, car ils sont les héritiers des Russes antiques qui ont battu les « hordes nomades de Tartares ». Ils portent encore dans leur esprit, les réalités et la cruauté subie à une autre époque. Ils sont mis en contradiction avec les classes supérieures du pays, n'ayant pas de souvenirs communs :

Le paysan russe ignore tous les détails de la question orientale. Des comptes rendus sur les griefs habituels contre la mauvaise administration turque ne lui feraient ni chaud ni froid. Par contre, des récits de combats à mort avec les musulmans... voilà qui a sur lui un tout autre effet. L'esprit antique de la nation russe, qui a conquis la steppe aux hordes nomades de Tartares, n'est pas tout à fait mort... si bien qu'aujourd'hui encore, le Russe est tout disposé à prêter main forte à ses frères orthodoxes d'au-delà du Danube lorsque ceux-ci appellent à l'aide. Les classes sociales cultivées de Russie n'ont pas cette mémoire personnelle, traditionnelle des cruautés tartares ; elles ont, par contre, un fonds très riche de sentiments humanitaires qui, suite aux atrocités bulgares, a produit le même effet.<sup>111</sup>

La religion du peuple russe est aussi un point de discussion. Parfois, la religion orthodoxe des Russes semble beaucoup différer de la tradition et des usages du Catholicisme : la grande foi des Russes transparaît à tous les niveaux de leur quotidienneté et, entre autres, cela gêne ou surprend

---

<sup>110</sup> *Le Temps*-07/05/1877, « Lettres de Russie »-Saint Pétersbourg, 18/30 Avril

<sup>111</sup> *The Illustrated London News*, The War, June 2 1877, p.510, "The Russian peasant is profoundly ignorant of the details of the Eastern Question. He would not appreciate reports of the ordinary grievances suffered under Turkish misrule. But tales of a death-struggle with the Moslem...these upon him have different effects. The old spirit of the Russian nation, which won the steppe...from the nomadic Tartar hordes, is not quite extinct...so the Russian of our own day is ready to lend a hand when the cry comes from his Orthodox brethren beyond the Danube. The educated classes in Russian have not this personal, traditional recollection of Tartar barbarities; but they have a very large fund of humanitarian sentiment, which produced, after the Bulgarian atrocities, the same effect."<sup>111</sup>

l'observateur occidental. (Ill. no.30) La religion chrétienne reste, certes, un dénominateur commun avec l'Occident, dans un effort de prendre le contrepied des Turcs musulmans. Les différences ressortent, cependant avec poids, surtout pendant les atrocités commises par les Turcs en 1876 et en 1877. Pour compléter cette image d'un peuple primitif, on trouve la représentation du Russe qui est très pieux jusqu'à un point excessif, avec une religion primitive, qu'on n'appelle même pas religion mais « culte ». La même image du soldat Russe croyant a été beaucoup débattue. Voilà un bref commentaire pris dans la description de la fête du Pâque en Russie:

Le peuple russe est profondément attaché à son culte. Le sentiment religieux qui est inné chez lui le prédispose à la prière et le conduit en foule, sous les voûtes de l'église, au service divin.<sup>112</sup>

La vie dans les rues des villes présente un intérêt pour les correspondants, parce qu'elle est pleine de types et d'épisodes « pittoresques » qui prennent quelquefois un caractère métaphorique (comme l'hiver à St Pétersbourg) lié à la guerre. L'ours sauvage russe très connu, symbole de la puissance impériale, s'incarne en chair et en os dans les illustrations satyriques de l'époque. Le fait qu'un tel ours existe également à Constantinople donne l'occasion de comparer les coutumes du peuple turc avec celles des Russes et de conclure que peut-être les habitudes des deux peuples ne sont pas si éloignées les unes des autres ? :

Les lecteurs de l'ouvrage très intéressant de M. D. Mackenzie Wallace sur la Russie, ou des agréables essais littéraires de M. W.S. Ralston sur les légendes, ballades et anecdotes proverbiales de la paysannerie russe, apprécieront cet amusant événement de la vie villageoise dans ce pays, où les habitudes et les idées des gens de la campagne ont conservé leur simplicité originelle... Ce moment de la fête foraine est représenté dans notre illustration et nous sommes en droit de souhaiter en toute sincérité que l'Ours russe – ou plus exactement la gigantesque puissance militaire qu'il symbolise dans beaucoup de caricatures récentes – ne fasse jamais plus de mal que cela en Europe ou en Asie. Il est assez particulier de noter que, parmi les séries d'illustrations que nous avons publiées récemment sur les manières de vivre et les coutumes à Constantinople, il y en avait également une qui représentait un montreur d'ours accompagné de sa bête enchaînée et muselée. Ce genre de spectacle semble bien avoir le même succès auprès de la population turque.<sup>113</sup>

---

<sup>112</sup> Le Monde Illustré, 07/04/1877, p.6, Les fêtes de Paque, en Russie

<sup>113</sup> The Illustrated London News p.470 - 19 mai 1877, A Russian Performing Bear "The readers of Mr. D. Mackenzie Wallace's very interesting book on "Russia", or of Mr. W. S. Ralston's agreeable literary essays upon the popular legends,, ballads, and proverbial anecdotes of the Russian peasantry, will appreciate this amusing incident of village life in that country, where the habits and ideas of rustic folk are still left in primitive simplicity...This part of the fun of the fair is shown in our Illustration; and we could wish, in all sincerity that the Russian Bear, or the huge military power thereby symbolised in many recent caricatures, would never do any worse harm in Europe or Asia. It is rather singular that, among the series of Illustrations we lately gave of popular manners and customs at Constantinople, there was likewise one of a bear-leader, with his chained, muzzled bear, that kind of exhibition finding equal favour, as it seems, with the Turkish people."

III. No. 29 The Illustrated London News, March 24 1877, The eclipse of the moon in Constantinople: Firing Guns to frigthen away the evil spirit.



III. No 30 The War in the East. Prayers for the army in the Kazan cathedral, st. Petersburg, p.457  
The Graphic



## Les Turcs

Les correspondants voient en Turquie un empire qui est loin du présent européen. La société européenne elle-même contribue à cet avis:

Au point de vue militaire, l'empire est encore imposant, mais c'est tout: comme société, comme Etat la Turquie n'existe pas en Europe que par la vie que lui donne l'élément non turc.<sup>114</sup>

L'« Istanbul » est pour eux la personnification de l'Orient comme ils l'imaginent. Ses habitants pleins des superstitions regardant l'éclipse de la lune (ill.no 29), croyant que quelque chose de magique se produit, fait étrange pour les Occidentaux, qui vivent dans une rationalité technologique, d'après *Illustrated London News*:

Notre artiste spécial a dessiné à Constantinople, une scène très étrange dont il était témoin, à l'occasion de la dernière éclipse de la lune. Cette dernière a suscité dans les esprits de la populace turque, un sentiment généralisé de phobie superstitieuse, phénomène souvent rencontré dans les pays barbares.<sup>115</sup>

La population multicolore de Constantinople se meut et s'active, rendant ses rues extrêmement attirantes et vivantes. Des fois, c'est un peu trop le chaos pour le goût des Européens. Les humbles travailleurs, qui font l'objet des descriptions des correspondants, ne sont pas des Turcs, mais plutôt des Bulgares ou bien des Arméniens :

Les derviches tourneurs sont, bien sûr, typiques d'une ville musulmane, même s'ils présentent une certaine ressemblance avec les dévots de la religion hindoue... En ce qui concerne d'autres groupes ou personnages individuels, leurs occupations ne sont pas totalement inconnues des citadins d'Europe occidentale. Les nombreux vendeurs de soupe, d'œufs et de sucreries, les marchands de ballets et les hamal – ou porteurs de rue – laborieux attirent l'attention des passants. La plupart de ces industriels travailleurs ne sont pas des Turcs, mais des Bulgares ou des Arméniens et ce sont eux qui, en fait, accomplissent la majeure partie du travail quotidien dans la ville.<sup>116</sup>

Par contre, les Turcs sont présentés comme ceux qui imposent les rythmes lents et lourds de l'Orient, mais qui, bousculés par la guerre, se trouvent dans l'obligation de sacrifier leur tranquillité pour aider, pour ne citer qu'un exemple, à la construction des fortifications de Varna:

---

<sup>114</sup> 7 Juillet 1877 Le Temps Le Théâtre de la Guerre Lettres de Danube, D'un correspondant particulier, p.2/4, Rasgrad, 21 Juin

<sup>115</sup> *The Illustrated London News*, The crisis in Turkey...March 24, 1877, p.275, "Our special artist at Constantinople has sketched a very curious scene that he witnessed in that city, upon the occasion of the late eclipse of the moon, which excited in the minds of the Turkish populace, as such phenomena have often done among barbarous nations, a general sentiment of superstitious terror"

<sup>116</sup> *The Illustrated London News* p. 395 - 28 avril 1877, Croquis de rue à Constantinople  
« The 'mad dervishes' are, of course, peculiar to a Mohammedan city, though bearing some resemblance to the Hindu religious devotees...For other groups and single figures....their occupations are not quite unknown to the townsfolk of Western Europe....The various dealers in soup, eggs, and sweetmeats, the seller of brooms, and the laborious 'hamal' or street porter...will attract passing observation. Most of these industrious people are not Turks, but either Bulgarians or Armenian, who do, in fact, perform the largest share of all daily work in the city."



Le grand et vieux Turc... qui pensait passer le reste de ses jours dans la dignité et la sérénité de l'Orient.<sup>117</sup>

Les Osmanlis, comme ils se nomment eux-mêmes d'ailleurs, étant fils du Prophète (Osman), gardant l'esprit hautain de l'empire ottoman qui était glorieux dans les temps passés, croient être « supérieurs » aux Européens et n'ont pas envie de s'intéresser à la civilisation européenne:

Sans doute les Osmanlis ont des amis en Europe, mais ils y comptent pas mal d'ennemis. Au nombre de ces derniers, il est juste de comprendre le Turc renforcé, l'incorrigible Ottoman pour lequel le mouvement de la civilisation n'est qu'un vent qui passe ou une méprisable nouveauté. Vous n'ôteriez pas de la tête de celui-là que les fils du Prophète sont tirés, d'une argile aristocratique cent fois supérieure à la pâte européenne d'où sont sortis des giaours.<sup>118</sup>

Une nouvelle qui s'appelle « *Les moustaches du vieux Rachid. Une réforme du Sultan Mahmoud* »<sup>119</sup> écrit par Armand du Barry et publié dans le *Supplément littéraire du Figaro*, raconte une histoire qui se passe à Constantinople au début du XIXe siècle et nous rappelle par son titre l'image typique aux yeux de l'Europe du Turc avec ses moustaches. L'adjectif « vieux » montre sa mentalité qui reste inchangée malgré le monde qui progresse. Il s'agit probablement, pour les Européens, du symbole d'un vieil empire en déclin.

---

<sup>117</sup> *The Illustrated London News* p.470 - 19 mai 1877, "the grand old Turk, who...thought his remaining days will be spent in Oriental dignity and repose."

<sup>118</sup> *L'Illustration* 15 Juillet 1876 p.35 Colonne: Courrier de Paris, Et la Guerre ?

<sup>119</sup> *Le Figaro*, Supplément Littéraire du Dimanche, 6 Mai 1877, p.1



## **Chapitre 5- Les lieux et le climat**

« Et, de plus, comme Harry Blount, assis à la gauche du train, n'avait vu qu'une partie de la contrée, qui était assez accidentée, sans se donner la peine de regarder la partie de droite, formée de longues plaines, il ne manqua pas d'ajouter avec l'aplomb britannique : 'Pays montagneux entre Moscou et Wladimir.' »<sup>120</sup>

Ici, Jules Verne décrit de manière très pertinente la relativité des observations que peuvent donner les reporters sur les lieux du reportage. Mais la relativité n'est pas le seul élément caractéristique de cette description, ni le plus important. Pour les reporters, le paysage devient comme un reflet des pays et laisse transparaître la gravité des événements qui s'y déroulent. Il est aussi une sorte de symbole de tout ce qui s'est passé dans ces contrées ou qui va s'y passer. Et enfin, le climat des pays décrits est souvent utilisé comme un augure, favorable ou menaçant, selon les phases de la guerre.

De janvier jusqu'en juin 1877 environ, pendant les préparatifs de la guerre, les correspondants font découvrir à leurs lecteurs une suite de paysages divers, depuis les Balkans ruraux et Istanbul jusqu'à Saint Pétersbourg ou Moscou. A la fin de l'été, quand les opérations commencent, les images se concentrent davantage sur les Balkans, car c'est là que se déroule l'action. Les dessins sont d'une grande richesse de par la variété des paysages caractéristiques des pays touchés par la guerre. Ces illustrations ou les articles qui les accompagnent, ne font pas toujours explicitement le lien entre la guerre et les paysages et, de ce point de vue, ils nous rappellent les récits de voyages, mais ils laissent quand même transparaître une relation intime entre le paysage et la notion de la guerre, car chaque endroit décrit peut acquérir plus tard une importance stratégique ou dramatique dans le conflit. Au cours de ces premiers mois de guerre, les articles des correspondants fournissent également quelques éléments militaires, comme des descriptions de fortifications, anciennes ou nouvelles, construites par l'un ou l'autre camp. La guerre devient très présente dans le paysage pendant et après les opérations militaires, quand on se trouve désormais devant une terre de bataille et de mort ; le paysage se transforme aussi en carte géographique permettant d'expliquer les développements de la guerre. Le paysage est alors la scène du drame, qui évolue selon les situations.

### **Les Balkans et le Caucase**

Pour les correspondants français et anglais, la région des Balkans est le cœur de la guerre et elle apparaît comme un lieu hors du temps présent. Ils décrivent parfois les Balkans comme si cette région appartenait encore au siècle précédent, et non à l'Europe progressiste ; les villes et les villages balkaniques sont en effet tellement différents de ce qu'ils ont pu voir dans le reste de l'Europe. Entre l'est et l'ouest, les Balkans sont le voisin pauvre de l'Europe : les logements très humbles et les paysages délabrés offrent un spectacle étrange, à la fois primitif et romantique. Citons pour exemple cet extrait datant de la crise de 1876 :

La ville de Bafnaluka en Serbie...A l'aide d'un seul coup d'œil ; il raconte cette civilisation abrupte en toute primitive, moitié musulmane, moitié chrétienne.<sup>121</sup>

Au début de la guerre, un autre correspondant donne la description suivante :

Singulière musique pour une oreille européenne ! Les clairons turcs sonnent en ce moment l'extinction des feux dans les camps, et leurs accords criards traversent le Danube et

---

<sup>120</sup> Michel Strogoff, Jules Verne, Chapitre IV *De Moscou à Nijni-Novgorod* p. 49-50, Le livre de Poche

<sup>121</sup> L'illustration, 28 octobre 1876, p.285 La Bosnie et l'Herzégovine, par Mr Charles Yriante

viennent jusqu'à mes oreilles. On aperçoit d'ici les lumières du port et les feux des vapeurs sous pression.<sup>122</sup>

Ici, l'on voit se mêler à la fois les peuples, les soldats et en même temps l'ensemble des hommes, le paysage, les sons et le spectacle visuel, le tout devenant les Balkans romantiques du deuxième extrait. La présence et la coexistence des musulmans et des chrétiens dans une même région, comme l'indique notre texte, ou la chaleur insupportable pour les correspondants (ill.no 31), contribuent elles aussi à créer une image commune entre les Balkans et la Turquie asiatique ou les villages apparaissent comme « pittoresques » (ill. no.32 ) et semblent perdus dans les forêts, loin de la réalité. La description qui suit parle de la forteresse de Kars, située dans la partie asiatique de la Turquie (proche de l'Arménie et de la Géorgie), mais elle nous rappelle cette référence aux Balkans :

Notre supplément extraordinaire de cette semaine offre une vue de cette célèbre forteresse de Turquie asiatique, non loin de la frontière russe, qui est de nouveau sur le point d'être attaquée par les forces de son puissant voisin et qui, lors des deux dernières guerres, est effectivement tombée entre les mains des Russes... La forteresse de Kars, déclare le Dr. Sandwith, est un exemple particulièrement pittoresque de bastion féodal. Edifié sur un rocher à pic qui s'élève abruptement à l'entrée d'un profond ravin, il commande toute la cité et ses vieux murs gris semblent se fondre avec les rochers escarpés et les précipices sur lesquels il est construit. Au pied de ses fondations ancrées dans le rocher, la Kars Chai, une impétueuse rivière de montagne traversée par un vieux pont de pierres, dévale précipitamment son lit pierreux. Une curieuse tour circulaire, à moins que cela ne soit une tombe, se dresse près du château et de beaux restes d'architecture persane s'élèvent au milieu des huttes de terre de la ville. Les maisons des classes inférieures, ce qui représente les neuf dixièmes de la population, sont faites de terre, avec une natte pour plancher et de simples chevrons de bois en guise de toit. Ici, durant les longs hivers, une famille pauvre blottie les uns contre les autres, s'entassera autour d'un brasero à charbon ou d'un trou plein de 'tezek' – ou de bouse de vache – brûlant.<sup>123</sup>

Cet article s'intitule « *La Forteresse de Kars* » mais, outre l'analyse des fortifications, il inclut également une description géomorphologique et topographique de la région – les journalistes perçoivent en effet l'importance stratégique de tels lieux. En plus, comme le montre notre exemple, chaque endroit décrit est en général présenté en lien avec sa population locale et ses habitations, fournissant ainsi des informations ethnologiques, et l'auteur poursuit en faisant référence aux reliques persanes. Toutes ces dimensions sont presque toujours mélangées dans les articles pour donner aux lecteurs une vue d'ensemble des lieux.

Le paysage et la forteresse rustique se dressent dans un environnement sauvage et les maisons sont présentées dans un cadre qui rappelle la saleté d'un monde également sauvage. Comme Neval Berber l'explique très bien : « L'incertitude des premiers cartographes des Lumières vis-à-vis de l'emplacement des frontières entre l'Orient et l'Europe a contribué à la perception de l'Europe de l'Est comme un paradoxe de l'inclusion et de l'exclusion simultanée. L'Europe de l'Est ne s'est pas limitée à définir l'Occident par le biais de contrastes, mais a aussi joué un rôle de médiation entre l'Europe et l'Orient de part cette situation d' "entre-deux". En fin de compte, c'est cette position

---

<sup>122</sup> Le Temps, 4/5/1877, Lettres du théâtre de la Guerre (de nos correspondants spéciaux), écrit en Kalafat (Roumanie), 27 Avril 2/4

<sup>123</sup> The Illustrated London News, May 12 1877, p.438-439, The Fortress of Kars.

III. No.31 The Illustrated London News, June 23 1877, p.588.. The Sea of Aral at sunset. La mer d'Aral au coucher du soleil.



III. No. 32, Détail. The Illustrated London News. March 10, 1877,p237. The Russian Frontier in the Caucasus. Valley of the Ingour, in the Commune of Kala.



VALLEY OF THE INGOUR, IN THE COMMUNE OF KALA.

géographique ambiguë qui a conduit à une perception culturelle de l'Europe de l'Est comme un territoire de médiation entre les pôles de la civilisation et de la barbarie ".<sup>124</sup>

Les descriptions vont se focaliser sur plusieurs lieux qui vont se voir accorder une importance historique, soit que des personnages historiques s'y soient rendus ou que des événements historiques y aient eu lieu, dans un passé récent ou lointain. En Bulgarie, le correspondant du *Monde Illustré* observe :

Depuis un quart de siècle, Varna n'a pas changé. La ville où, en 1854, débarquaient les troupes alliées, est restée la même ; aucune modification n'a été apportée à cette triste cité, dont le ciel est sombre et dont la mer est noire. Le vent de Crimée souffle avec violence, la neige est chassée jusque dans les maisons et les soldats d'Égypte et d'Asie, qui débarquent sans cesse, grelottent en ces contrées désolées...Au coin d'une maison on voit, à moitié du rocher, un tableau en bois portant un nom de rue écrit en français...C'est, hélas ! un des derniers vestiges du passage des alliés.<sup>125</sup>

On comprend, à la lecture de ce passage, que le correspondant a déjà visité la ville pendant la guerre de Crimée. Le triste présent de cette cité devient pour lui un point de comparaison avec son glorieux passé. Les qualificatifs « triste, sombre et noire » décrivent presque une ville fantôme. Cette image d'une ville froide et sans couleur fait contraste avec la représentation de la gloire française d'autrefois, quand le « passage des alliés » avait donné à la ville un cachet particulier, mais cette gloire a cessé d'exister. Ce n'est pas par hasard qu'il est fait allusion à la Guerre de Crimée, car ce fut une guerre victorieuse pour la France, contrairement à la décennie de 1870, quand après la défaite importante contre les Prussiens en 1870-1871, le pays essaie de se redéfinir.

Le paysage n'est pas utilisé seulement pour mettre en valeur l'histoire contemporaine et militaire d'un territoire, il montre aussi l'importance politique de chaque région et son intérêt pour les développements qui vont suivre. Voici un extrait sur la Bulgarie datant d'après l'insurrection de 1876:

Une dépêche de Belgrade annonce que la Bulgarie s'est déclarée indépendante. Qu'est-ce donc que la Bulgarie ? Est-ce une région jetée hors de l'Europe ou hors du siècle ? Est-ce un Mexique ou une Cochinchine ? Est-ce un désert dont la possession n'apporte aucun surcroît de force à celui qui l'aura ? Loin de là : c'est le vaste promontoire qui donne à son possesseur l'empire de la Méditerranée orientale. C'est l'aile droite massive et puissante de cette Slavie dont la Russie ambitionne l'entière possession ; c'est le terrain d'un peuple qui, slave et orthodoxe, élève seul aujourd'hui une opposition au tsarisme sur le terrain même du slavisme et de l'orthodoxie.<sup>126</sup>

---

<sup>124</sup> BERBER, Neval. *Unveiling Bosnia-Herzegovina in British Travel Literature (1844-1912)*, p.47. "Thus, the uncertainty of the first Enlightenment cartographers as to the location of the borders between the Orient and Europe contributed to the perception of the European East as a paradox of simultaneous inclusion and exclusion. Eastern Europe did not merely define the West by way of contrast, but also mediated between Europe and the Orient due to such "in-betweenness". Eventually it was this ambiguous geographical position that led to a cultural perception of Eastern Europe as an area of mediation between the poles of civilization and barbarism."

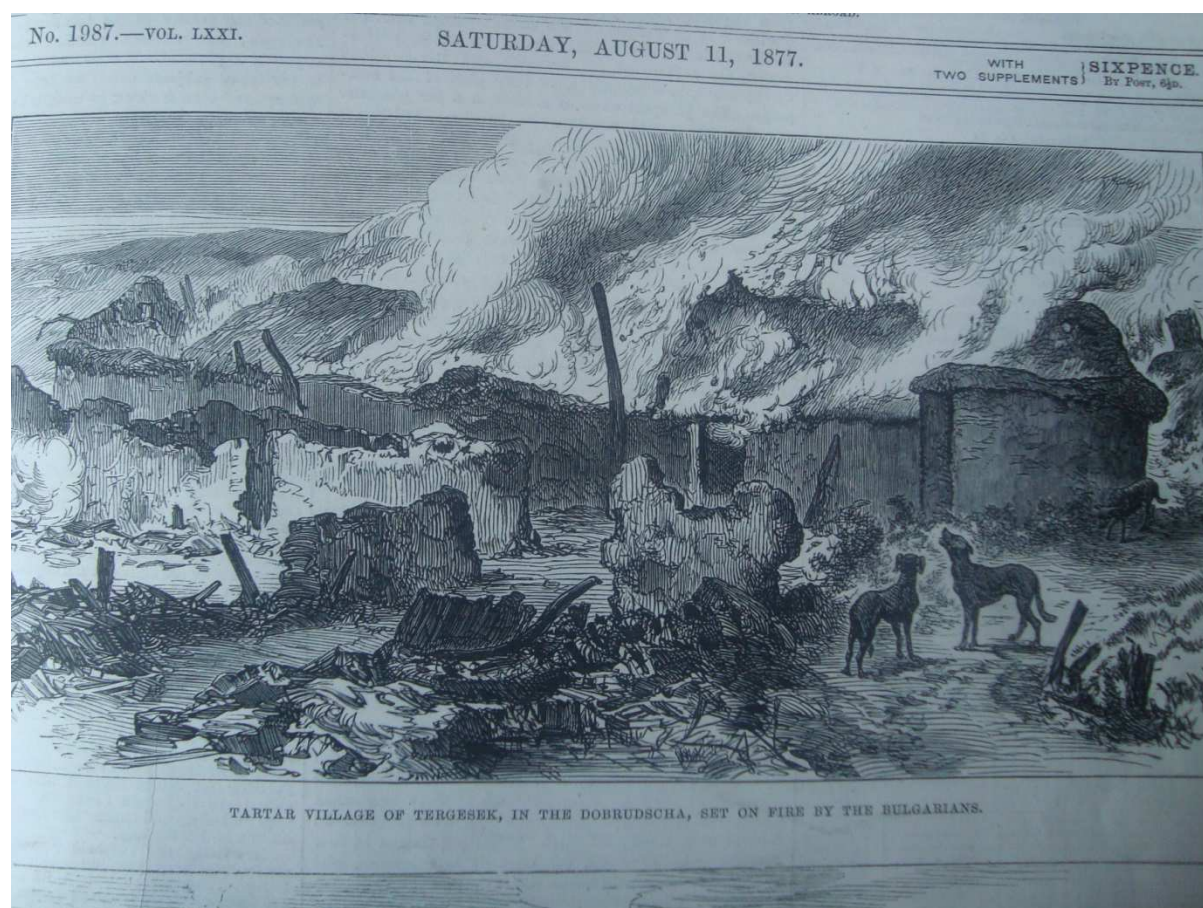
<sup>125</sup> Le Monde Illustré, Avril 7, 1877, p.215, « En Orient »

<sup>126</sup> Le Figaro p. ½ 02/07/1876, «Les Bulgares», signature XXX



Dans les articles, on trouve le plus souvent les noms de lieux traduits ou transcrits dans la langue locale des pays ou d'après les usages des peuples balkaniques, or ces noms ont, me semble-t-il, une sonorité étrange et bizarre pour les lecteurs, ils sont difficiles à prononcer, voire à comprendre. Pour les voyageurs d'un autre temps et d'un autre espace, que sont les lecteurs des journaux, ces sites balkaniques sont des lieux perdus. La mention de tous ces noms de villages, de villes ou de fortifications aide à créer un imaginaire romantique sur les Balkans, mais ils font également apparaître un imaginaire sauvage ou triste, conséquence des atrocités récentes qui se sont déroulées sur ces mêmes lieux où la guerre bat son plein. Ils donnent, en fait, la couleur locale.

Pendant la guerre, les villages des Balkans perdent leur quiétude et leur immobilité perpétuelle pour devenir des foyers d'incendies, d'explosions et de pillages... ils se transforment en cimetières et en ruines. L'emplacement ou le toponyme exact d'un coin de terre perd alors de son importance. La terre et les bâtiments qui s'y dressent ne sont plus que les hôtes de la souffrance de la guerre. (ill.no.33)



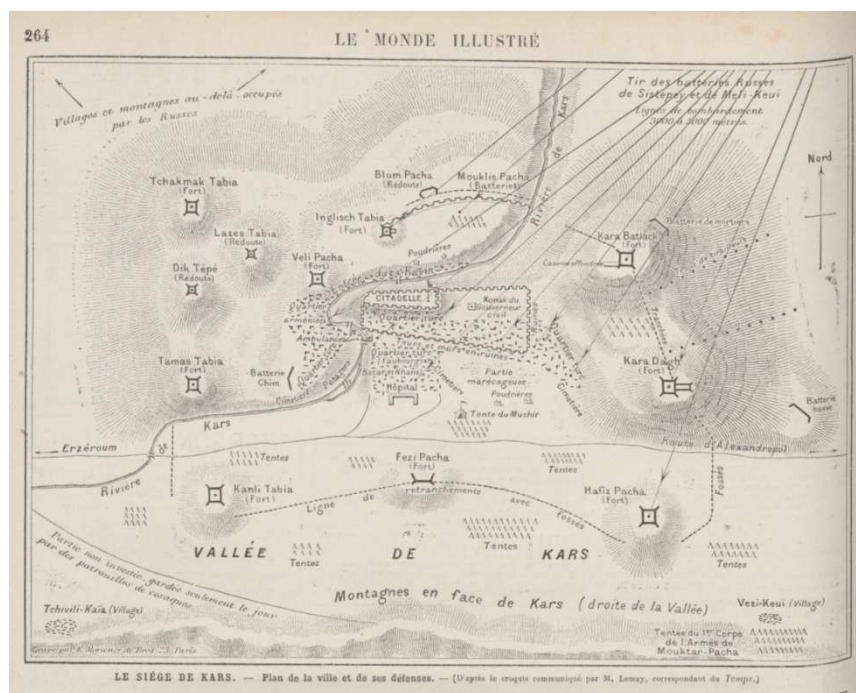
III. No 33, The Illustrated London News, 11/08/1877, Tartar Village of Tergesek, in the Dobrudsha, set on fire by the Bulgarians.  
Tartare Village de Tergesek, dans le Dobrudsha, incendié par les Bulgares



L'emplacement géographique où se déroule la guerre est d'une telle importance pour les journaux qu'ils publient également plusieurs cartes expliquant la situation. Ils donnent les renseignements les plus exacts possibles sur les positions des troupes et le développement des opérations. Ce grand intérêt pour les cartes pourrait être lié aux réformes militaires que connaît la France à cette époque, réformes qui s'efforcent de prendre en compte la stratégie et l'organisation des autres armées et particulièrement de la Russie. Les journaux quotidiens et illustrés commencent à publier des cartes avant les grandes batailles pour familiariser le public avec l'espace politique de la crise. C'est ainsi que l'on voit apparaître des cartes de l'Empire Ottoman (ill.no.35) et de l'Empire Russe. Les éditeurs de l'*Illustrated London News* affirment même, en plaisantant, que le public va apprendre la géographie grâce à la guerre ! Les mouvements de troupes et les engagements des armées fournissent des informations encore plus intéressantes à ajouter sur les cartes et on continue donc à publier des cartes ! Grandes ou petites, intégrées dans un numéro du journal ou sous forme de supplément, les cartes sont indispensables dans la présentation de la guerre. On pointe les lieux stratégiques des Balkans ou on explique un siège, comme le fait la carte du *Monde Illustré*, intitulée « *Le siège de Kars - Plan de ville et de ses défenses* ». A noter que cette carte provient, d'après sa légende, d'un croquis du correspondant du *Temps*. (ill.no.34) Une carte peut être plus ou moins luxueuse, avec des couleurs et une géomorphologie détaillée de la région. (ill.no 36). Elle peut aussi parfois être bidimensionnelle, avec le panorama d'un lieu, des notes et des énumérations sur les emplacements exacts où se déroulent les batailles. Voici l'annonce que fait le *Figaro* en mai 1877 sur la publication des cartes :

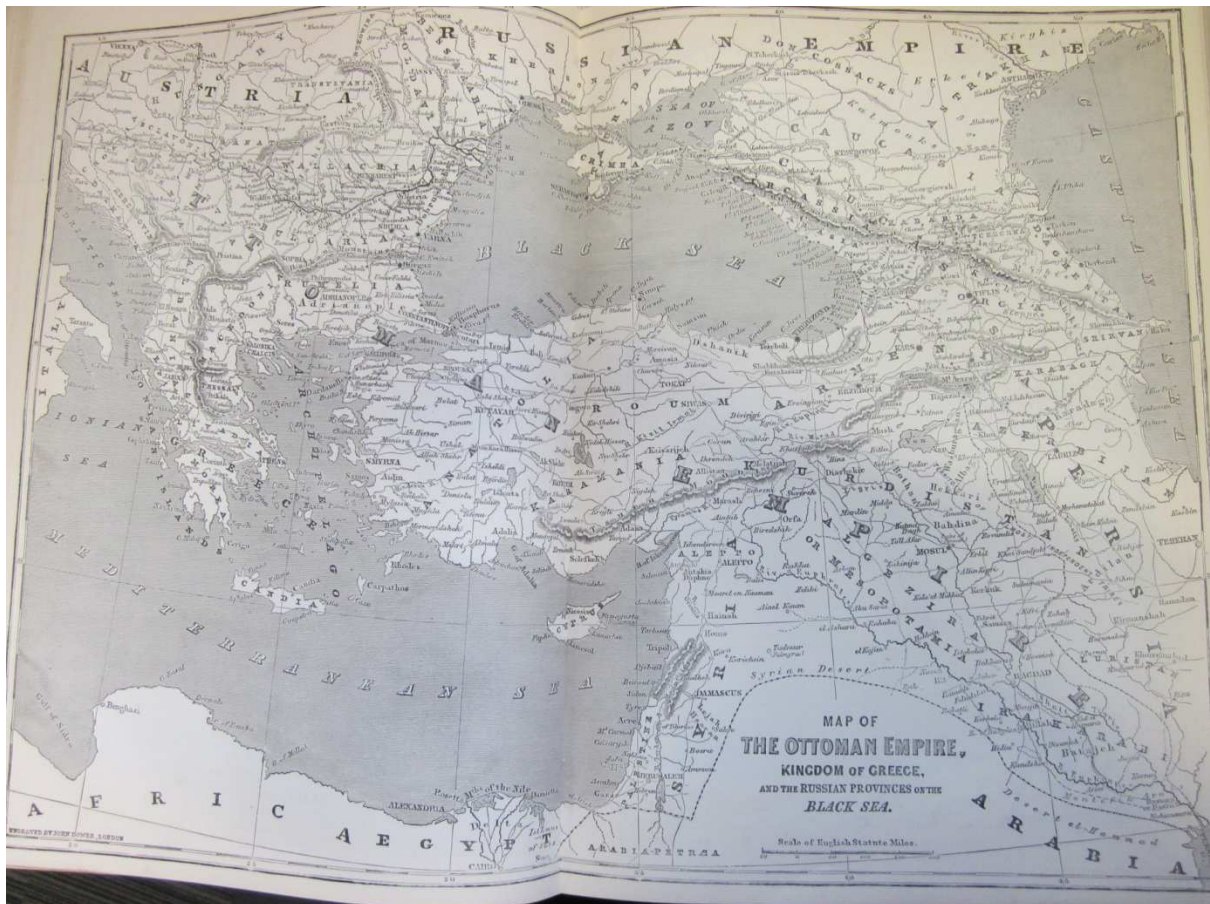
Nous inaugurons aujourd'hui un système de cartes que les journaux anglais pratiquent depuis longtemps et qui nous paraît offrir de nombreux avantages tant par rapport aux cartes de grande dimension qui font difficilement l'objet d'un grand tirage, que par rapport aux cartes données à titre de supplément ou d'annonce qu'on déchire ou qu'on perd beaucoup plus facilement qu'on ne les manie. A partir d'aujourd'hui nous en donnerons deux fois par semaine.<sup>127</sup>

Le Monde Illustré, 27/10/1877, p.16 Le siège de Kars.- Plan de ville et de ses défenses. – (D'après le croquis communiqué par M. Lemay, correspondant du *Temps*)



<sup>127</sup> Le Figaro 02/05/1877, p.2/4, « Nos Cartes »

III. No. 35, Extra Supplement to *The Illustrated London News*, 21 April 1877, Map of the Ottoman Empire, Kingdom of Greece, and the Russian Provinces on the Black Sea.



III. no. 36, 15/07/1877, *Le Figaro*, Supplément littéraire du Dimanche, Les Ponts sur le Danube à Simnitza



## La Russie

Il est intéressant de remarquer que la presse ne fait pas le rapprochement entre les images des Balkans et les descriptions de la Russie, alors que c'est une guerre menée, en fin de compte, pour montrer que les peuples balkaniques appartiennent à la race slave. Dans les représentations de la presse, contrairement aux Balkans (qui sont sous la direction ottomane), la Russie est bien décrite comme faisant partie de l'Europe. St Pétersbourg et Moscou, avec leurs palais, leurs églises et leur aristocratie, sont des villes majestueuses, qui ne sont pas très éloignées du paysage urbain européen.<sup>128</sup> Bien évidemment, la Russie appartient à l'Europe du Nord, et ce qui fait sa spécificité, c'est la différence de climat. C'est la raison pour laquelle les villes russes sont souvent illustrées dans le froid et sous la neige (ill. no 37). Comme Charlotte Krauss l'observe à propos de la géographie de la Russie dans la fiction française de l'époque : « l'action...se passe...dans un lieu peu spécifié de la Russie, quelque part dans la neige, dans une ville sans nom et sans visages ou sur une grande plaine. »<sup>129</sup>

Le climat et le paysage ne restent pas à l'écart des événements politiques. La neige, par exemple, peut devenir un symbole, comme le montre cette illustration de la couverture du *Graphic* (ill. no 38) qui s'intitule : « *'Impossible de s'arrêter' - sur les collines de glace de Saint-Pétersbourg, Un dessin suggestif de la situation politique actuelle* ». Sa légende est la suivante :

L'un des plaisirs de l'hiver les plus populaires à Saint Pétersbourg et dans tout le pays bloqué par le gel : les petits traîneaux des « collines de glace » - La déclaration de guerre a donné la poussée de départ au traîneau national qui doit maintenant dévaler la piste qui lui a été tracée, croyant en sa bonne fortune et se fiant au talent et au courage de son pilote pour mener à bonne fin la formidable « glissade » dans laquelle il s'est lancé.<sup>130</sup>

Les métaphores liées au climat ne s'arrêtent pas à cet extrait. Si le climat est joyeux ou triste, ou froid, ce n'est pas sans raison. La relation entre le climat et la guerre devient classique dans les lettres des correspondants et ils n'hésitent pas à proposer leurs propres conclusions sur ce qui va se passer :

Le beau-temps est arrivé tout à coup... le thermomètre marque aujourd'hui à Kalafat 25 degrés à l'ombre. Au soleil, la chaleur est intenable... Les Turcs prétendent que le soleil est leur allié et que les marais de la Dobrutscha engendrent les fièvres à heure fixe...et les Russes assurent que les rayons du soleil de mai sécheront les routes à leur profit et provoqueront une baisse des eaux de Danube... On veut entraîner Phoebus dans l'alliance des empereurs, alliance bien éphémère aujourd'hui ; mais je crois que les Turcs sont dans le vrai.<sup>131</sup>

---

<sup>128</sup> KRAUSS, Charlotte. *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX siècle (1812-1917)*, p.88

<sup>129</sup> Op.cit.

<sup>130</sup> The Graphic, May 12 1877, 439, Our Illustrations, "Can't Stop"-A suggestive sketch«...One of the most popular winter amusements in St Petersburg, but throughout the whole of their frost-bidden country. The "ice-hills" descendre avec tiny sledges "The declaration of war was the pushing off of the national sledge, which must now hurry on its fated course, trusting to good fortune and to the skill and courage of its helmsman for a satisfactory conclusion of the tremendous "slide" it has undertaken."»<sup>130</sup>

<sup>131</sup> Le Temps, 04/05/1877, Lettres du théâtre de la Guerre.

Kalafat (Roumanie) 27 Avril 2/4, de nos correspondants spéciaux



III. no. 37, Le Monde Illustré,  
24/3/1877, p.181. Russie du Sud-  
Bessarabie-Déblayement de la voie  
fermée, entre Kischeneff et Binder,  
au passage du train du général  
commandant à Kischeneff. (Dessin  
de M. Vierge, d'après le croquis de  
M. Kauffmann, notre  
correspondant.)



III.no.39



III.no.38



Hier a eu lieu dans toutes les églises de Russie la lecture du manifeste impérial. J'ai parcouru la ville pour voir sous quelle forme se traduisent les impressions du public. Le soleil déjà brillait sur les « quarante fois quarante » clochers de Moscou... le ciel était presque sans nuages... les dômes et les croix d'or qui donnent à l'ensemble de la ville l'aspect d'un bijou artistement ciselé... c'était une fête de lumière et de printemps ; on aurait pu y voir les chevaleresques aspirations dont la nation russe est animée.

Mais en même temps la neige qui jonchait encore les rues offrait aussi le symbole contraire, parce qu'on a beau avoir des aspirations généreuses « on est obligé de regarder en face les réalités de la vie. »<sup>132</sup>

En outre, ce qui compte pour les correspondants, c'est de donner une image stéréotypée de la Russie impériale : cette grande puissance dont le territoire couvre pour partie l'Europe et l'Asie. L'élément le plus fréquent de cette présentation est la steppe russe du Caucase, avec son célèbre moujik. La steppe est décrite comme une partie du paysage sauvage et inhospitalière et les correspondants la voient comme un défi. Comme Krauss l'écrit très bien : « Ce sentiment de l'espace sans fin est considérablement renforcé par l'aspect même des grandes plaines russes qui s'étendent à perte de vue et paraissent inhabitées. »<sup>133</sup>

### **Istanbul**

Quant à la Turquie, elle est représentée dans la guerre par Constantinople, que les correspondants vont parfois appeler Istanbul, utilisant le nom turc de la ville pour montrer qu'ils sont familiarisés avec la langue locale et le peuple du pays. La ville, avec son histoire si riche, offre à l'œil occidental un vaste matériel de symboles et d'images :

Je me suis efforcé jusqu'ici de vous donner un bref aperçu de l'aspect extérieur de la capitale turque, Constantinople, telle qu'elle se présente à nous. Il va de soi que si je devais tenter de faire ne serait-ce qu'une courte description des merveilles que recèle Istanbul, il me faudrait plus de colonnes pour mener à bien cette tâche que l'éditeur de ce journal n'est en mesure de m'en offrir pour le moment. Mais peut-être pourra-t-il sous peu m'accorder l'espace nécessaire et dans ce cas (si vous n'en avez pas déjà eu assez de mon verbiage sur ce sujet « en un autre endroit » - c'est-à-dire, dans les colonnes du *Daily Telegraph*, dont j'étais l'envoyé spécial en Russie et en Turquie de novembre jusqu'en février dernier), je pourrais avoir des choses intéressantes à vous raconter sur les palaces et les prisons, les mosquées et les marchés, les fontaines et les tombes, les chiens et les derviches d'Istanbul. Mais pour l'instant, je vous dis adieu!<sup>134</sup>

La vie de la ville est si diversifiée que le correspondant se propose de raconter des histoires sur les « palaces et les prisons », ou encore sur certains types de personnages caractéristiques de la ville. Sa description nous inonde d'images et cette inflation visuelle est représentative d'une certaine manière de montrer la ville. Dans la majorité des illustrations, Constantinople est présentée comme une ville dont les rues débordent de vie, fourmillent de monde et que les tours des mosquées ornent en fond de paysage.

---

<sup>132</sup> Le Temps, 04/05/1877, Lettres du théâtre de la Guerre, Moscou, 14/26 Avril 2/4, de nos correspondants spéciaux

<sup>133</sup> KRAUSS, Charlotte. *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX siècle (1812-1917)*, p.89

<sup>134</sup> The Illustrated London News, April 21, 1877. P.383, Constantinople as it is



Mais l'actualité de la ville et de ses alentours se mêle avec l'histoire ancienne ou la période byzantine, la mythologie et la géographie, pour créer une sorte de ville mythique. Les rédacteurs des journaux écrivent souvent eux-mêmes des commentaires sur les illustrations envoyées par leurs correspondants. Voici, par exemple, une description représentative de la mer Noire et des Portes de Constantinople :

Quittant la morne côte, laissant à sa gauche Papaz Bournou et le Fanar (ou phare) asiatique à sa droite, le voyageur s'engage dans la mer Noire. Pour les marins timorés et peu expérimentés de l'antiquité, cela a dû être une expérience effrayante ; même les contemporains d'Ulysse et d'Enée, dont nous pouvons lire les exploits de navigation dans les écrits d'Homère et de Virgile, auraient envisagé un voyage en mer Noire comme nous envisagerions de partir pour le pôle Nord.<sup>135</sup>

Les portes de Constantinople : « C'est par ces portes que l'empereur Justinien fit son entrée triomphale dans Constantinople. »<sup>136</sup> (ill. no 39)

En lisant ces textes, on se rend compte que cette visite en terres turques peut nous amener à faire un voyage dans le temps et nous emmener à une époque qui n'est pas nécessairement en relation immédiate avec la guerre. On peut cependant concevoir que le public de l'époque ait pu faire des connexions avec la guerre. Les portes de la ville pourraient, à la fin de la guerre, s'ouvrir pour accueillir le sultan vainqueur, tel un nouvel empereur ; les marins des armées russe et turque pourraient quant à eux naviguer en mer Noire et affronter ses dangers. Ici, un élément caractéristique de la narration est qu'il fait faire aux lecteurs un voyage dans le temps par le biais de personnages ou d'écrivains classiques de l'Antiquité qui étaient particulièrement connus à cette époque.

L'archéologie, présente ici dans l'architecture des portes, ou plus haut dans la description de la forteresse de Kars, et l'histoire ancienne situent le paysage dans le registre de l'aventure et de l'exotique. Il ne s'agit pas ici d'archéologie ou d'histoire scientifiques, ni d'une analyse exacte et fondée des monuments. On se trouve plutôt en présence d'une archéologie qui se sert des rubriques anciennes pour créer un paysage romantique. L'histoire, elle, est utilisée pour exciter l'imagination du public par la référence à des événements célèbres des temps antiques et médiévaux qui se sont déroulés sur les lieux de la guerre russo-turque.

Ces deux éléments, l'histoire et l'archéologie, contribuent ainsi à créer une poétique du paysage dotée d'un fort caractère symbolique qui, pour les reporters, peut parfois influencer sur les résultats des événements actuels de la guerre. Les symboles transparaissent parfois en filigrane de l'histoire et parfois, ils sont explicitement exprimés.

---

<sup>135</sup> The Illustrated London News, March 3 1877, p.210, The Bosphorus.

<sup>136</sup> The Illustrated London News, March 17 1877, p.243, The Gates of Constantinople

## Chapitre 6- Les Batailles et les Atrocités

### Les Batailles

Les récits des batailles se placent plutôt en août, septembre et octobre de 1877, autour des batailles principalement de Plevna et de Schipka. Les lettres et les illustrations essaient d'être aussi animées et détaillées que possible (donnant des comptes rendus heure par heure). Dans ces récits, l'accent est mis sur le courage des soldats des deux côtés. Dans les illustrations, les mouvements des corps sont intenses et les expressions faciales dramatiques. Après la bataille, on parle des blessés et leurs lieux de mort. Cet amour de décrire le combat est expliqué par Dominique Kalifa dans le cas de la guerre franco-prussienne : « Elle est pour l'essentiel l'œuvre des correspondants ou des envoyés spéciaux, encore à la recherche des formes d'écritures de la guerre, et qui sont « nombreux à succomber au plaisir personnel et parfois littéraire de la "nouvelle à sensation" ». Alfred d'Aunay par exemple, correspondant du *Figaro*, raconte la bataille comme il racontait quelques semaines plus tôt un accident de chemin de fer ou une exécution capitale. Les combats sont dépeints dans le plus pur style feuilletonesque, car il s'agit avant tout de présenter au lecteur des récits haletants et sonores. »<sup>137</sup>

Pour les Français et les Anglais, ces images sont représentatives d'une réflexion portée sur leurs propres batailles : alors, on observe leur façon similaire de présenter la guerre d'une part. Cependant l'élément oriental entrant en compte, il est à constater que les choses varient, et alors, de nouvelles façons de représentation sont introduites, d'autre part.

L'explication d'une illustration où on voit un Arménien tiré à terre par de chevaux, constitue une image différente de la guerre européenne, surtout pour ce qui concerne les Turcs :

Mais dans ces contrées orientales, la guerre est particulièrement dure et brutale ; peut-être peu d'hommes sont-ils vraiment miséricordieux, que ce soit envers d'autres hommes ou pour les animaux, et ce, même dans les périodes les plus pacifiques, bien que leur Coran leur enjoigne de pratiquer cette vertu.<sup>138</sup>

Comme je l'évoquais plus haut, les batailles et la façon de se battre constituent une continuelle comparaison avec la France et l'Angleterre. La récente guerre Franco-Prussienne et la Guerre de Crimée qui était la dernière rencontre militaire de tous les peuples qui font l'objet de notre étude ici, sont représentés dans la presse européenne avec beaucoup de similarités. Lisant les travaux des historiens qui travaillent sur les représentations de la guerre à cette époque, je trouvais que les caractéristiques correspondent aussi à la guerre russo-turque.

Dominique Kalifa se réfère aux images de la guerre franco-prussienne, dans les termes suivants : « Images à forte charge émotionnelle, dont l'objet est de frapper les imaginations en présentant toujours l'instant crucial, le moment précis où le drame est censé se nouer et l'action basculer dans l'irréversible. »<sup>139</sup> Elle s'applique aussi à notre cas. Deux illustrations du *Monde Illustré* sont représentatives, car elles sont pleines de personnages qui semblent déployer toutes leurs forces pour se battre avec tout ce qu'ils trouvent et qu'il est possible d'utiliser comme arme.

---

<sup>137</sup> KALIFA, Dominique. « Fait divers en guerre (1870-1914) ». *Romantisme*, n° 97, 1997, p. 89-102, p.93

<sup>138</sup> The Ill. p.582 June 28 1877, The War

<sup>139</sup> KALIFA, Dominique. « Fait divers en guerre (1870-1914) ».p.94

Ainsi, dans la première illustration ils détiennent des grosses pierres et des troncs (ill. no.40). Stéphane Rouzeau exprime leur relation intime avec le corps: « On le sait: les objets qui nous entourent prolongent notre corps. Au combat, c'est du côté de l'accentuation des possibilités corporelles qu'ils s'inscrivent: leur importance est d'autant plus grande que, très peu nombreux en comparaison de ceux qui peuplent la vie quotidienne, ils *touchent* le corps combattant tout en permettant sa survie. A son tour, notre contact physique avec eux-l'objet tenu à la main, porté sur le corps-produit un effet de réel.»<sup>140</sup>

Il est également intéressant de constater que le ton dramatique de cette image s'applique à la peinture historique de cette époque. Ainsi, nous pouvons voir la ressemblance entre ce dessin de presse et une peinture russe ayant le même objet de 1893. Dans les illustrations, le mouvement est dessiné dans les corps et dans les expressions des soldats. Une théâtralité forte se manifeste à travers les corps et le regard des combattants. Le corps prend une autre dimension dans ces situations extrêmes. Il montre la douleur, le chaos et la tragédie de la guerre. Par exemple, les images de l'*Illustrated London News* (ill. no, 41) dépeignent souvent des cadavres piétinés d'autres soldats dans la confusion de la bataille.

Même leurs longues légendes semblent essayer de capturer le mouvement et la vivacité:

La Guerre-Bataille de Schipka-3<sup>e</sup> journée (23 août).-Les soldats du régiment de Briansky et de la légion bulgare, qui détenaient la lunette turque, ayant épuisé leurs munitions, repoussent les Turcs à coups de pierre et de troncs d'arbres.-(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)<sup>141</sup>

LA Guerre-Les épisodes-Prise par les régiments russes, du prince d'Orange et d'Arkangel, de la redoute de Grivitcha. Le major Kvitka, à cheval sur un canon, sabre un sous-officier d'artillerie turc qui allait y mettre le feu. Le 11 sept.-(dessin de M.Vierge, d'après le croq. de M.Dick)<sup>142</sup>

Les corps des blessés sont aussi un sujet important. C'est vrai que « couvrir la guerre, c'est alors faire campagne pour que l'on s'occupe des blessés, agisse même avec des moyens bien modestes avant qu'il ne soit trop tard. « Le correspondant de guerre » souligne entre autres, mais surtout la dimension humaine des conflits. »<sup>143</sup> Leurs mouvements cessent d'avoir la force et la vivacité des soldats combattants. Ils ne sont pas représentés debout. Leurs corps se trouvent sur la terre. Seule leurs mains s'étendent à demander, « à prier » pour être sauvé. Leurs vêtements sont déchirés et ils sont désespérés. (ill.no.44)C'est l'humiliation de l'être humain. Dans les illustrations du *Monde Illustré* (ill. no 40, 42) on peut observer le regard distinctif des soldats. Ceux qui attaquent semblent déterminés et prêts à tout. Par contre, les défenseurs et les blessés ont un regard déchirant et craintif.

Les corps humains sont associés, dans la guerre, avec les animaux. Dans la guerre russo-turque, c'est le cheval qui a une place particulière. Rouzeau analyse vraiment bien cette relation, car les chevaux constituent jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle une partie importante des armées. Les chevaux sont les

---

<sup>140</sup> AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008, p.253

<sup>141</sup> *Le Monde Illustré*, couverture 29/09/1877, légende de l'illustration

<sup>142</sup> *Le Monde illustré*-couverture, 27/10/1877, légende de l'illustration

<sup>143</sup> PALMER, Michael. « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent », 1850-1880 », p.41

camarades, les compagnons des cavaliers. Pour gagner, il leur faut une coopération de tous les deux. Je cite Rouzeau: « La souffrance des chevaux blessés se voit ainsi très souvent assimilée à celle des soldats agonisant sur le *no man's land*. »<sup>144</sup>. C'est ça qu'on voit sur les illustrations de *l'Illustrated London News*. (ill. no 41) Dans les deux cas, ce sont les chevaux sans cavalier, qui constituent un signe mauvais pour le cavalier et pour le cheval. Dans la première illustration, le cheval est le centre de l'image et dans la deuxième, le cheval est assis regardant le spectateur comme s'il savait que tout est fini pour lui. Ils participent avec les soldats à la bataille, aux blessures et finalement à la mort. *L'Illustration* consacre une image à cette fin. Les chiens arrivent pour manger tout ce qui reste d'un cheval, de son corps non encore décomposé, mais dont la tête a déjà la forme d'un crâne. (ill.no 43) Voici le commentaire:

Notre dernier dessin montre un des côtés les plus lugubres de la guerre : une campagne nue, désolée et semée de cadavres, non d'hommes, mais d'animaux, bœufs et buffles, surtout des chevaux. L'air en est empoisonné. Autour des morts rôdent les vivants qui s'en repaissent: les loups, les corbeaux, les chiens errants. Ça et là surgissent de petits monticules. Ce sont des tombes. Si c'est un soldat de ligne ou un cavalier ordinaire qui y est couché, sur le tumulus est planté un piquet de tente, ou un fusil brisé ou quelque autre arme. C'est une lance, s'il s'agit d'un cosaque, mais une lance dont on a eu soin d'enlever le fer. En effet, ce fer, ajusté au bout d'un autre bois, ne peut-il rendre encore quelques services ? Louable prévoyance.<sup>145</sup>

---

<sup>144</sup> Combattre, p.264

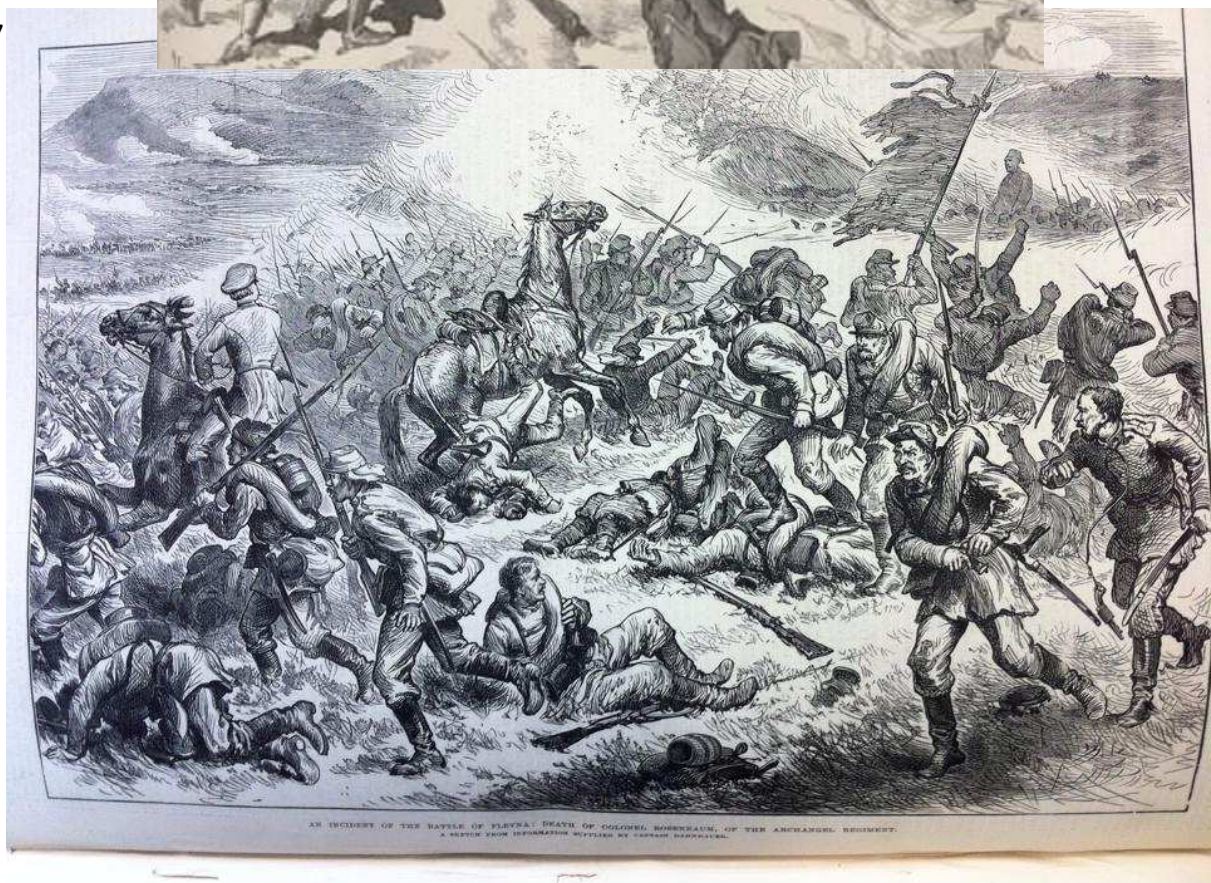
<sup>145</sup> *L'Illustration*, 08/09/1877, p.154

III. no. 40, Le Monde Illustré  
couverture 29/09/1877



III. No 41, The Illustrated  
London News, An incident:  
Battle of Plevna

August 27, 1877

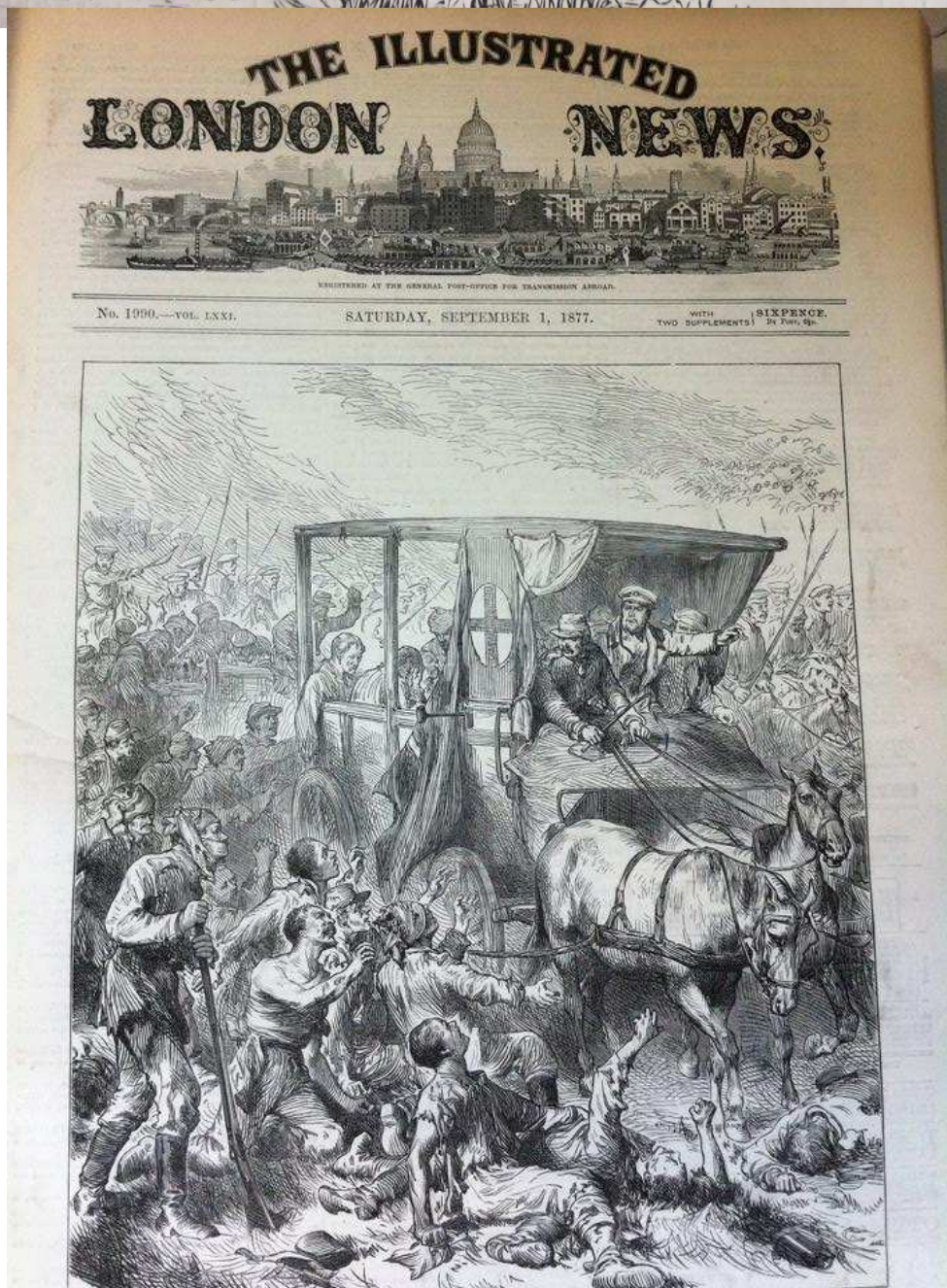






III.no.42 Le Monde illustré-couverture, 27/10/1877, LA GUERRE-LES EPISODES





Les lettres des correspondants qui couvrent des pages entières, dans certains cas, entrent en concurrence pour donner le récit le plus intéressant et inattendu d'une bataille. L'action doit être continue et la bataille ne doit jamais être immobile. Si l'on ajoute un peu de fumée des canons et des explosions dans la narration, le récit devient encore plus excitant parce que, pour quelques instants, la vision est empêchée. Du suspens s'installe par l'excitation de l'inconnu- qu'est-ce qui va suivre juste après ?- et l'effet de fascination est ainsi obtenue :

Le correspondant spécial du *Daily News* en Russie a fourni un récit très animé et de grand intérêt. Il fut télégraphié in extenso à cet audacieux quotidien et nous avons pris la liberté de le leur emprunter, reconnaissant pleinement sa valeur ainsi que son mérite littéraire :

#### ECHEC PRELIMINAIRE D'UNE ATTAQUE TURQUE :

Quand la bataille s'est déclenchée ce mardi, il était près d'onze heures et je me trouvais sur l'allée cavalière derrière Radisovo. Nous venions juste de déjeuner quand nous avons entendu éclater le feu soutenu d'une escarmouche sur notre gauche, en direction de la route de Lovcha, suivie d'une intense fusillade. Enfourchant mon cheval, je descendis la crête derrière Radisovo, là où le feu semblait le plus faire rage. Pendant un certain temps, il ne nous fut pas possible de savoir si l'attaque avait été déclenchée par les Turcs ou par les Russes : le brouillard et la fumée étaient si denses qu'on n'y voyait rien. Nous ne pouvions juger des progrès de la bataille qu'en nous fiant au bruit de la fusillade.<sup>146</sup>

Toutes les illustrations présentées jusqu'à ce point, sur la relation du corps et son animation, se combinent aux récits pour créer l'image du soldat héro. Cette image qui veut que les soldats soient des hommes braves et courageux, prêts à mourir pour leur patrie. L'héroïsation de la bataille ou du soldat, et par là, la transformation de la bataille en quelque chose de mythique, annule le fait cynique de la guerre et sa triste réalité. Il me semble nécessaire de citer quelques extraits :

Le télégraphe nous a apporté et nos lecteurs connaissent le résultat de la terrible série de combats qui a ensanglanté, pendant près d'une semaine, la défile de Schipka. Nous avons dit l'héroïsme des défenseurs et des assaillants de la passe qui sont restés cinq jours sur les armes, presque sans repos, sans sommeil et sans nourriture. La grandeur du but poursuivi de part et d'autre expliquait cet héroïsme et cet acharnement...On lira avec intérêt un récit détaillé de cette lutte gigantesque. Nous l'empruntons au *Daily News* et nous le faisons précéder de quelques détails géographiques tirés de la *National Zeitung*.<sup>147</sup>

Après cinq jours d'assauts et de combats incessants, les Turcs sont maîtres de la passe de Shipka. Quels prodiges de courage ont dû faire ces quelques milliers de héros combattant jour et nuit, sans trêve, sans sommeil, presque sans aliments, contre cette masse énorme de soldats turcs qui se renouvelait d'heure en heure ! Quelles terribles scènes de carnage et de désespoir ont dû s'accomplir dans ce petit coin perdu de la chaîne des Balkans. Les dépêches russes annoncent que le général Doriujinsky qui a dirigé la défense du défilé pendant ces journées de furieuses batailles, a été tué. Qui sait si la mort glorieuse de leur héroïque chef n'a pas jeté la démoralisation parmi les soldats russes et n'a pas été une des principales causes de l'évacuation de la passe et du succès final des Turcs.<sup>148</sup>

Les Turcs se montrent là ce qu'ils ont toujours été derrière les fortifications, vaillants et tenaces.<sup>149</sup>

L'admiration des correspondants et des journaux se porte sur la force physique et intellectuelle des soldats qui se montrent presque surhumaines. Ils ne flanchent ni ne craignent jamais rien. Ils restent à la pointe jusqu'à ce que l'ennemi gagne. Pour décrire cette admiration, les correspondants

<sup>146</sup> Supplement to the *Illustrated London News* Saturday, September 22, 1877

<sup>147</sup> *Le Figaro*, Supplément du mercredi, 5 Septembre 1877, 2/4

<sup>148</sup> La Guerre, Echec grave des Russes, *Le Figaro*, 27/08/1877, p.1

<sup>149</sup> *Le Figaro*, Niksich Théâtre de La Guerre lettres d'Albanie 13 Août, 23 Août, 1877



utilisent des adjectifs forts ou des substantifs des concepts abstraits qui sont chargés d'émotions. On trouve des expressions telles *grandeur, ensanglante, gigantesque, carnage, désespoir, démoralisation*. Parmi ces descriptifs, il y a des concepts positifs comme la gloire et des concepts négatifs pour souligner l'effort mis en œuvre par les soldats pour réussir leurs buts. Les mots *héros* et *héroïsme* sont aussi constamment utilisés.

Dans la source citée, l'héroïsation des soldats est accompagnée par une héroïsation de leur général. C'est une règle pour chaque combat mené dans les deux camps. Les généraux, et de manière générale, les personnes haut placées politiquement ou militairement sont ceux qui ont une responsabilité sur chaque action de l'armée, car ils dirigent l'armée. Si les journaux les considèrent dignes de tout point de vue, ils leur consacrent des colonnes entières sur leur personnage. Mais s'ils ne sont pas bien vus, la presse leur consacre des descriptions moins positives. Voici quelques exemples:

Poradim est désormais un nom acquis à l'histoire. Quand on racontera l'héroïsme défense d'Osman-Pacha dans les fortifications improvisées de Plewna, on ne pourra s'empêcher de mentionner l'endroit où se trouvait le quartier général du czar.

Notre seconde gravure représente l'empereur Alexandre II et le prince Charles de Roumanie entourés de leurs états-majors. Plewna est pris. Ses défenseurs sont prisonniers. La joie qui donne la victoire ne fait point oublier à l'empereur de Russie et à son allié ce qu'ils doivent à des hommes qui ont vaillamment combattu et poussé la résistance jusqu'aux limites les plus extrêmes. Les physionomies sont graves et sérieuses. La forfanterie ne sied pas à des vainqueurs qui se respectent.<sup>150</sup>

Rédif Pacha, ministre de la guerre, est le très fort esprit de la partie du Palais ... "Il est", écrit un correspondant du *Times* le samedi, "l'homme le plus cordialement détesté et abusé dans l'Empire ottoman. C'est un arriviste, n'était que colonel, il y a une douze mois, et est sévère, despotique et brutal".<sup>151</sup>

## **Les atrocités**

La présentation des massacres de 1876 dans les journaux européens a influencé considérablement non seulement les événements politiques qui ont conduit à la guerre, mais aussi l'imaginaire même de la guerre qui les a suivis. Je crois donc nécessaire de présenter ici quelques narrations et illustrations sur les massacres de 1876. Les extraits que je vais utiliser proviennent de *l'Illustration* et du *Figaro*. *L'Illustration* avait envoyé sur place deux correspondants, L. Ringonau pour écrire et M. Kauffmann pour dessiner et on les suit « à travers l'insurrection orientale », comme leurs récits sont appelés. *Le Figaro* était représenté par Ivan de Woestyne en Bulgarie, mais, comme si son correspondant n'était pas suffisant, il publie en même temps l'intégralité des lettres provenant du correspondant du *Daily News*, le premier journal à signaler les massacres, donnant ainsi plus d'autorité à sa narration. Je propose ci-dessous une analyse d'une des lettres sur le massacre de Batak, envoyée au *Daily News* par son correspondant, A. MacGahan, et utilisée par *Le Figaro*.

---

<sup>150</sup> *L'Illustration*, 22 Décembre 1877, p.399, Nos Gravures, Les événements d'Orient

<sup>151</sup> The Graphic, June 2, 1877, Our Illustrations, Some Turkish Generals, p.511, Redif Pasha, the Minister of War, is the really strong mind of the Palace party..."He is," writes a *Times* correspondent on Saturday, "the most cordially detested and abused man in the Ottoman Empire. He is an upstart, was only a colonel a twelvemonth ago, and is harsh, despotic, and brutal."

L'argument des journaux pour présenter de telles cruautés au public est toujours le même :

Nous croyons remplir un devoir de moralité publique et internationale en reproduisant le récit du *Daily News*, qui constitue le plus dramatique et le plus horrible des romans.<sup>152</sup>

Il s'agit là, bien sûr, d'un argument fort et difficile à contrer, car la révélation de tels actes est nécessaire pour que le monde entier sache et s'oppose à de semblables réalités. Mais dans l'extrait cité, on trouve aussi les mots « dramatique », « horrible » et « romans ». Cette narration est donc aussi considérée comme une littérature si émouvante et effrayante qu'elle est à même de choquer les lecteurs. Et ceci, parce que la fascination des lecteurs a bien la même importance que la « vérité » des faits. Les journalistes et les journaux dénoncent ces actes comme odieux et ils expriment souvent leur répulsion face à de tels agissements :

Nous n'avons véritablement pas de chance, il semblerait que les exécuteurs des hautes œuvres se soient donné le mot pour nous présenter au passage leur sanglant spectacle. Il s'agit cette fois d'une décollation, je ne veux pas en être témoin et je propose de hâter le pas ; Kauffmann, trouvant là prétexte à dessin, insiste et, quant à nous, nous nous éloignons de quelques pas, détournant les yeux avec dégoût.<sup>153</sup>

Ils ne cessent pourtant pas de dessiner ces horreurs, de les décrire avec une naturalité impressionnante et de les mettre en couverture des journaux. (L'illustration: 22/07/1876, 05/08/1876)

Mais sous quel point de vue, alors, les montrent-ils ? La plupart des images montre la situation après les massacres. Les récits sont très détaillés, comme si l'on avait peur d'omettre quelque chose. Chaque détail pouvant rendre le récit le plus dramatique ou le plus affreux possible, doit être inclus :

Il a vu le squelette d'une jeune fille de moins de quinze ans, encore revêtue d'une chemise ; les chevilles étaient entourées de bas sans pieds ; les petits pieds, qui n'avaient plus de souliers, s'étaient desséchés et ne manquaient pas de délicatesse. Une entaille profonde avait fendu la crâne, où s'attachait une riche chevelure brune, longue de près d'un yard... D'après les récits des survivantes, voici ce qui se passe : les Turcs s'emparent d'une femme, la dépouillent jusqu'à la chemise, s'emparent de tout ce qu'elle a de précieux; alors un certain nombre d'entre eux la violent, et le dernier qui en use la tue ou ne la tue pas, selon son humeur.<sup>154</sup>

Le corps devient le centre de la narration et sert à créer une image d'ensemble horrible. La « chemise », les « petits pieds » délicats, la « riche chevelure brune, longue », sont autant d'images de la vie mélangés ici à la mort pour créer une représentation macabre. Les différentes descriptions donnent au corps le statut nécessaire pour montrer l'atrocité commise. Dans le récit, l'observation sur le viol, combiné avec les autres éléments, donne à la jeune fille le statut de martyre. Plus odieuse est la description et la torture du corps, plus grande est la sympathie du public.

Mais pour atteindre cela, il faut montrer non seulement les résultats de cet acte, mais aussi la torture, la procédure et les instruments du crime. Ainsi *l'illustration* offre le spectacle d'une exécution (ill. no.47 ), les tortures des prisonniers bulgares par les Tcherkess(ill. no. 46), la pendaison

---

<sup>152</sup> Le Figaro, Les Massacres de Bulgarie, 25/8/1876, p.1/4

<sup>153</sup> L'illustration, 22 Juillet 1876, p.55 nos

<sup>154</sup> Les Massacres de Bulgarie, Figaro, 25/8/1876, p.1/4



d'un insurgé Bulgare et quelques prisonniers serbes brûlés par les Tcherkess(ill. no. 45). Une large variété des différentes façons de tuer mises en image au moment précis où l'acte est accomplie. Les illustrations sont combinées avec des explications données par les correspondants :

A la sortie de l'enceinte, nous tombons au beau milieu d'une exécution : la pendaison d'un malheureux qu'on nous dit être également un insurgé bulgare. L'instrument de supplice est une potence composée de deux montants d'une hauteur de 4 mètres environ reliés entre eux par une poutre transversale de même longueur. Une corde à nœud coulant d'à peu près 50 centimètres pend vers le milieu de la poutre transversale ; le patient monte par une échelle et se place sur la poutre suivi par l'exécuteur qui lui met la corde au cou et le jette dans le vide par une bourrade dans le dos. Nous n'en pouvons voir davantage et nous nous éloignons rapidement.<sup>155</sup>

Pour bien couper les têtes, il faut avoir des armes du plus pur acier. Les Turcs le savent, et ils ont grand soin de leurs sabres et de leurs poignards.<sup>156</sup>

Les différentes parties du corps n'ont pas toutes la même importance, c'est particulièrement évident pour la tête. Couper la tête est l'acte auquel il est le plus souvent fait mention dans les différents types d'exécution. La tête est la partie qui représente l'homme et son humanité : la décapitation est donc très souvent mentionnée dans les narrations, car après, le mort devient un trophée pour les Turcs (ill.no.52):

Nous pénétrons dans la ville turque (Widin) à la forteresse par l'entrée principale, Stambul-Kapu, et le spectacle qui s'offre à mes regards en premier lieu n'est guère fait pour me ramener au calme...En effet, sur les murs de la première enceinte se dressent de hideuses piques surmontées de têtes humaines ; d'autres têtes gisent par terre, ce sont, comme je l'ai appris, les têtes de quelques-uns des insurgés bulgares de l'affaire de Radetzky. Ces malheureux, cernés par les Circassiens, après quelques heures de marches, ont été presque tous massacrés.<sup>157</sup>

Pour les correspondants, les vivants font aussi partie de la scène, parce qu'ils sont les personnages tragiques d'une triste réalité. Quelques-uns racontent leurs expériences aux correspondants, d'autres sont simplement présents et chaque fois, les reporters sont pleins de sympathie pour eux :

Du milieu des ruines s'élevait une voix plaintive et traînante : c'était celle d'une femme assise sur un amas de décombres.<sup>158</sup>

Plus loin, un homme a montré au correspondant l'endroit où son petit frère, avait été brûlé vif et où il avait retrouvé ses os calcinés. Le pauvre homme sanglotait comme un enfant.<sup>159</sup>

Pour compléter ces images, il faut ajouter que la participation des différents sens est toujours essentielle dans les narrations, car elle permet de donner aux lecteurs une image vivante des réalités décrites. Tous les sens sont mis en service de l'imaginaire. Ainsi, on écoute la voix « plaintive et traînante » de la femme. On peut toucher la « chair putréfiée»<sup>160</sup>. On voit les cadavres, les crânes, les vêtements, les chevaux et le sang. Mais, le sang, les cadavres et la chair on peut aussi les sentir:

<sup>155</sup> L'Illustration, 22 Juillet 1876, p.54 nos gravures ?

<sup>156</sup> L'Illustration, 28 Octobre 1876, p.285, La Bosnie et l'Herzégovine

<sup>157</sup> L'Illustration, 22 Juillet 1876, p.54

<sup>158</sup> Les Massacres de Bulgarie, Le Figaro, 25/8/1876, p.1/4

<sup>159</sup> Les Massacres de Bulgarie, Le Figaro, 25/8/1876, p.1/4

<sup>160</sup> Les Massacres de Bulgarie, Le Figaro, 25/8/1876, p.1/4

L'odeur était tellement forte dans le cimetière, qu'il fut impossible aux voyageurs d'y entrer sans priser du tabac. Ils curent d'abord que le cimetière était rempli de décombres, s'élevant à la hauteur de cinq à six pieds.<sup>161</sup>

Jusqu'à présent, nous avons mentionné des références contemporaines et très synchroniques avec les événements. Cependant, des références au passé sont aussi mentionnées pour donner, d'une part, l'aspect romantique des lieux (eh oui, c'est possible !) comme dans le commentaire selon lequel :

L'aspect de la ville rappelait celui de Pompei et d'Herculanum<sup>162</sup>.

Et d'autre part, pour confirmer que cette cruauté est caractéristique de d'une qui continue d'être aussi inhumaine et barbare depuis les temps anciens.

On a crié à l'exagération quand les télégrammes de la Bulgarie nous ont appris que les Osmanlis, toujours barbares, en étaient encore de nos jours à la manière de massacrer du temps de Mahomet II. Rien de plus vrai, pourtant !<sup>163</sup>

Hideux monument, pyramide quadrangulaire tronquée ornée de crânes. Ce barbare trophée élevé par les Turcs en 1809 est une caractéristique de l'état social du pays ; voici l'origine de cette colonie triomphale de cannibales...C'est avec les crânes des Serbes morts à cette occasion (en 1809) que les Turcs ont construit la Kele Kalessi (Tour des crânes).<sup>164</sup>

Normalement, cette narration des atrocités aurait dû s'arrêter ici, car pendant la guerre je n'avais pas entendu parler des atrocités. Néanmoins, dans *Le Monde Illustré*, dans le courant du mois d'août 1877, soit un an après les atrocités en Bulgarie, on a des illustrations qui montrent les cruautés perpétrées sur des soldats russes par les troupes turques autour de Schipka et pendant la même période, nous trouvons également une petite référence sur ce sujet dans *The Illustrated London News*. Les illustrations sont de la même nature que celles couvrant les massacres de 1876, leur promotion est faite de la même façon et la structure du récit est très proche.

Notons d'abord deux couvertures de journal avec des images de ce type (18/08/1877, 25/08/1877) et leurs explications par Dick de Lonlay, qui sont particulièrement détaillées. Le journal demande d'abord à son public début de bien vouloir l'excuser :

Qu'on nous pardonne ces nouvelles scènes de barbarie, qui sont les tristes effets d'une lutte fanatique dont nous voudrions voir la fin. Puissions-nous y contribuer dans une certaine mesure en inspirant à tous l'horreur de pareilles atrocités.<sup>165</sup>

Vient ensuite la narration de de Lonlay et les illustrations correspondantes. Deux illustrations sont en particulier très frappantes. La première montre les têtes coupées des soldats russes et ses confrères regardant ces têtes et l'autre présente des corps mutilés de soldats russes et quelques généraux avec les armées autour d'eux. Les commentaires de Dick de Lonlay sur la première, et les petits

<sup>161</sup> Les Massacres de Bulgarie, Le Figaro, 25/8/1876, p.1/4

<sup>162</sup> Les Massacres de Bulgarie, Le Figaro, 25/8/1876, p.1/4

<sup>163</sup> L'Illustration, 28 Octobre 1876, p.285, La Bosnie et l'Herzégovine

<sup>164</sup> L'Illustration, 22 Juillet 1876, p.58 nos

<sup>165</sup> Le Monde illustré, 25/08/1877, Avis, p.115

détails qu'il raconte, donnent à cette image déjà dramatique une dimension encore plus refroidissante. On observe la même chose au sujet des têtes coupées (ill. no.51):

Rien de plus sinistre que ces têtes souillées de sang, éclairées par les derniers rayons du soleil couchant, et dont le vent soulevait les cheveux...Au pied d'un poteau de télégraphe je recule d'horreur en apercevant un monceau de vingt-trois têtes de soldats russes des 13<sup>e</sup> chasseurs, des postouni et du régiment d'Orel. Un officier et quelques soldats sont penchés sur cet affreux monceau et cherchent à reconnaître les victimes. Le premier me montre successivement les têtes du capitaine Bachtanick des postouni, de deux officiers du régiment d'Orel et de deux sergents de tirailleurs. En se retournant, mon interlocuteur heurte avec son éperon une tête un peu séparée des autres, et, comme nous sommes sur la pente d'une colline, cette horrible dépouille se met à rouler avec la vitesse d'une pierre, et, malgré nos efforts, disparaît dans le ravin à trois cents mètres au-dessous de nous. Ces têtes ont été déposées en cet endroit par les soldats russes qui les ont trouvées un peu partout dans le camp turc, sur le parapet des redoutes, sur les piquets des tentes. Dans une de celles-ci qui paraissait appartenir à un officier, on a découvert la tête du capitaine Bachtanick, et à un kilomètre au-dessous son cadavre nu et entièrement dépouillé, à une distance de mille mètres de l'endroit où on l'on avait vu tomber, ce qui fait croire que les Turcs l'ont traîné tout ce trajet avant de lui couper la tête qu'ils auront ensuite offerte à un officier supérieur.<sup>166</sup>

Après avoir vu cela, j'ai pensé que j'avais devant moi des images uniques, mais rien n'était plus loin de la réalité. L'historien Ilya Platov (qui a consacré sa thèse aux représentations de la guerre russo-turque et à leur influence sur la mobilisation patriotique des Russes en faveur des peuples Balkaniques) décrit dans un article ces mêmes illustrations qui paraissent dans les journaux illustrés français. Ainsi on lit : «En septembre 1876, Niva (journal illustré russe) montre les supplices subis par ceux, Serbes ou Russes, que l'adversaire a faits prisonniers. L'image intitulée *Prisonniers serbes, brûlés vifs par les Turcs* représente trois hommes attachés à des arbres, avec un feu disposé sous leurs pieds. Leurs jambes sont entièrement carbonisées. Les visages des victimes expriment à la fois l'angoisse et la douleur extrêmes. Le réalisme de l'image vise à susciter l'indignation et la colère, ainsi que la compassion envers les victimes.»<sup>167</sup> En fait, on a l'impression qu'on lit la description d'une illustration du 21 octobre 1876, dans *l'Illustration* (ill.no.45) qui s'intitule *Prisonniers serbes, brûlés vifs par les Tcherkess*. Il est intéressant de remarquer que l'illustration a d'abord été publiée en septembre en Russie, puis en octobre en France, dans l'hypothèse, bien sûr, que l'on parle de la même illustration.

Ce cas n'est pas exceptionnel. En 1877, pendant l'épisode que Dick de Lonlay analyse plus haut, l'illustration correspondante est très similaire à celles qui sont publiées par les journaux russes. Selon Platov « l'image des corps mutilés connaît de fait une diffusion très large : elle est publiée à la fois dans *Illustrirovannaja hronika vojny* dans Niva, et dans des lubki (estampes populaires) des éditeurs Šarapov et Abramov.»<sup>168</sup> « Sur le lubok, la scène montre des généraux russes à cheval qui rendent un hommage solennel aux cadavres horriblement mutilés. Le réalisme de ces images ne laisse aucun détail morbide de côté : des mains, des bras sont éparpillés à côté d'une montagne de têtes coupées. À gauche, un cadavre qui lève les bras, figés dans une expression de souffrance extrême, porte l'emblème de la Croix Rouge. À côté, des sacoches abandonnées, flanquées d'un

<sup>166</sup> Le Monde illustré, 18/08/1877, Nos Gravures, p.102

<sup>167</sup> PLATOV, Ilya. « Barbare et infidèle », p.4

<sup>168</sup> Op.cit. p.7

croissant, permettent d'identifier les auteurs du massacre »<sup>169</sup>. Les illustrations sont presque les mêmes (ill. no.48 +no. 49), à la seule différence que l'illustration française est pleine de soldats alors que l'illustration russe est plus sobre. On observe à nouveau une fois un recyclage d'informations entre les journaux européens.

C'est ce qui m'a beaucoup touché par rapport à cette illustration des cruautés : ce besoin constant et continu des journaux et des reporters de représenter ces scènes explicitement et avec des descriptions très précises, sans oublier d'ajouter des adjectifs ou des faits qui rendent les illustrations les plus dramatiques et littéraires possibles. On peut alors se demander si c'est bien seulement la nécessité de révéler ces « barbaries » qui poussent les journaux à publier de telles narrations. Dans le cas des journaux russes, le besoin est manifestement différent et répond à une nécessité immédiate. Selon Platov, la diffusion de l'épisode de Shipka de 1877 avait pour but de « remonter le moral des troupes »<sup>170</sup> en montrant la cruauté de l'ennemi. Mais le public français ou anglais, n'était pas, quant à lui, impliqué dans la guerre. D'autres raisons doivent donc exister.

L'ouvrage collectif intitulé « Le corps saccagé » s'est avéré très utile pour mieux comprendre cette tendance de l'Europe à représenter le corps en traitant d'autres sujets. Bien sûr, chaque sujet est lié à un contexte historique différent, mais la volonté de révéler ces actes brutaux reste la même. On lit dans l'introduction du livre, « le XIXe siècle, qui est le premier à se penser comme un temps ordinal et comme une époque en marche vers le progrès moral »<sup>171</sup>, ne cesse pas cependant de montrer au quotidien les images dont on a discuté. Il faut se rappeler que c'est à la même époque qu'on montre, dans les journaux illustrés, les colonies anglaises et françaises. Dans ce contexte aussi, on dépeint les coutumes « barbares » des locaux. On montre les cannibales et leurs actes ainsi que le sang et les corps torturés.<sup>172</sup> C'est aussi l'époque durant laquelle on montre les crimes qui font un grand tumulte dans les journaux. Le public est fasciné par la vue de telles illustrations. Il est facile de prendre distance par rapport à de telles images qui décrivent des réalités lointaines et de penser qu'on est loin de tels actes, car on est civilisé, au contraire de ceux qui les commettent, pourtant, l'imaginaire du public s'excite et réclame ces images. Sans nul doute, dans le cas qui nous préoccupe, l'opinion publique est très agitée, car ces actes horribles concernent des populations chrétiennes torturées par des musulmans. Mais en même temps, on peut dire que ces horreurs se passent suffisamment loin pour permettre aux lecteurs de regarder et de discuter ces images en compagnie d'autres personnes tout comme ils le feraient après la lecture d'un roman gothique ou d'horreur. Très bien observé par Solange Vernois sur le sujet des colonies, « Le lecteur du temps, surpris par ces scènes « brutales », en empathie parfois avec la victime, surtout lorsqu'elle est européenne, se sent malgré tout déculpabilisé lorsque cet « autre » est anonyme et lointain. »<sup>173</sup>

---

<sup>169</sup> Op.cit. p.7

<sup>170</sup> Op.cit. p.7

<sup>171</sup> CHAUVAUD , Frédéric (dir.), *Corps saccagés. Une histoire des violences corporelles du siècle des Lumières à nos jours*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p.20

<sup>172</sup> « Le corps martyrisé et la curiosité dévoyée dans le journal des Voyages (1877-1896) », Solange Vernois, p.245-262, dans: CHAUVAUD , Frédéric (dir.), *Corps saccagés*.

<sup>173</sup> « Le corps martyrisé et la curiosité dévoyée dans le journal des Voyages (1877-1896) », Solange Vernois, p.245-262, p.261, dans: CHAUVAUD , Frédéric (dir.), *Corps saccagés*.

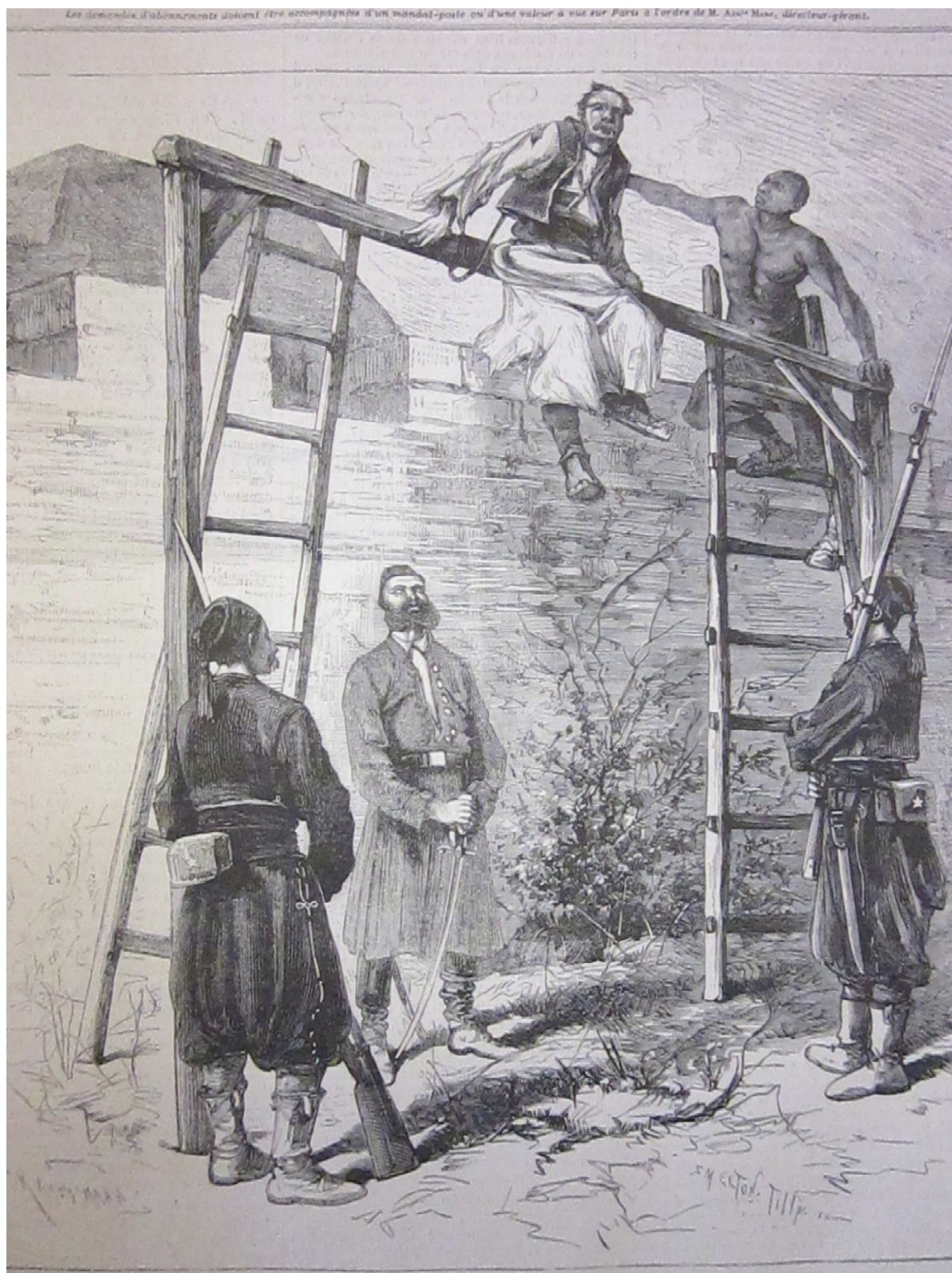




III. No 46, Bulgares amenés en corvée par les Tcherkess (Circassiens), 22 Juillet, p.60

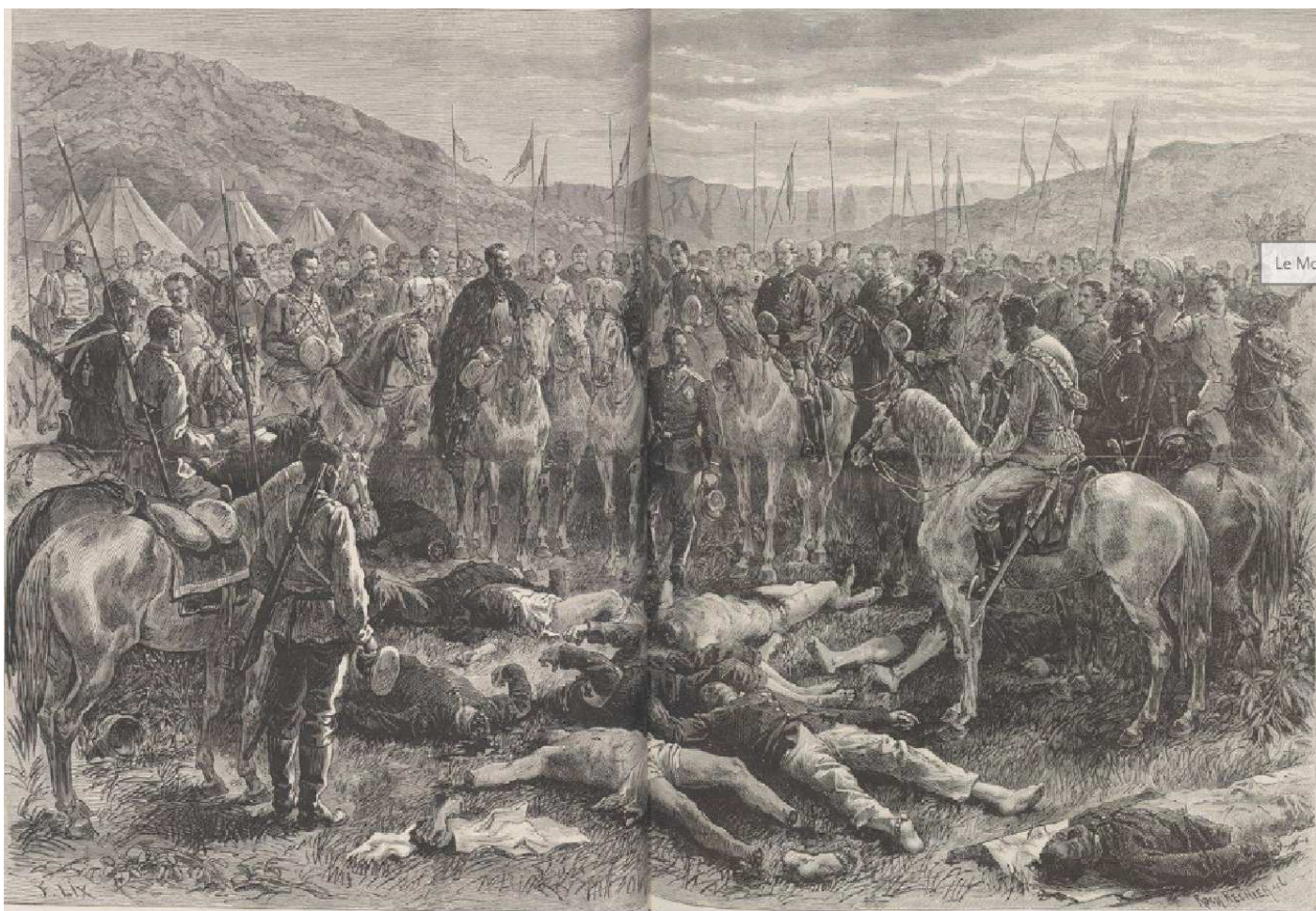






III. no. 47, Exécution d'un insurgé  
Bulgare à Nisch, L'Illustration, 22  
Juillet 1876, p.56

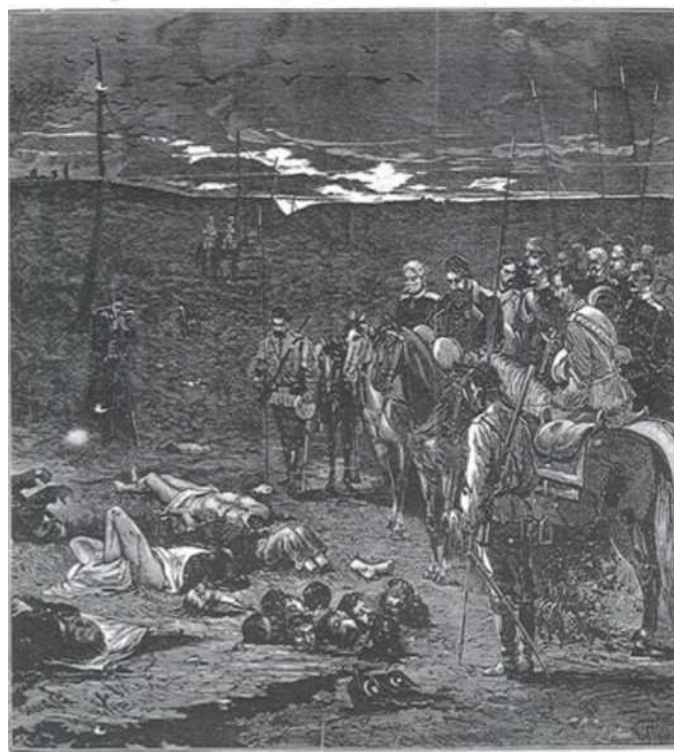




III. no 48, Le Monde Illustré, . 25/08/1877, p.120+121 Le Passage des Balkans, 19 JUILLET. Les généraux Gourko, Rauch, Skobelev, de Wittgenstein et leurs états-majors entourant dans le camp turque de Saint-Nicolas (passe Chipka) les restes mutilés des soldats russes tués ou blessés le 18 Juillet. (Dessin de M.Lix, d'après le croquis de M.Dick, notre envoyé spécial)



III. no 49 (artiste : F. Gaanen, Illustrirovannaja hronika vojny, no 39, 1877)., L'armée du Danube. Le détachement du général Gurko dans les Balkans découvre les corps mutilés des combattants russes, (dans Ilya Platov, Barbare et Infidèle)







ill. no. 50, Le Passage des Balkans, détail



ill. no. 51, Le Monde Illustré, couverture , 18/08/1877 LES BALKANS. Monceaux des têtes des soldats russes (21) coupés par les Turcs et trouvés près de la redoute du col de Chipka, le 19 Juillet. .-(dessin de M.Férat, d'après le croquis de M.Dick, notre envoyé spécial)



III. no 52, L'illustration, couverture, 22 Juillet 1876, Têtes mutilés d'insurgés Bulgares exposées devant la forteresse de Widin.



## Conclusions

Arrivant à la fin de cette expérience enrichissante qui est chaque étude, je voudrais d'abord signaler quelques conclusions sur mes sources qu'on ne peut connaître que quand on a vécu l'expérience de la recherche. L'utilisation des 6 journaux en même temps m'a montré que les informations sont infinies et j'en suis sûr qu'il y a des informations que je n'ai pouvais pas lire. En plus le fait de l'utilisation des différents types des journaux a fait la synthèse plus riche, mais il m'a privé d'une plus profonde étude des chaque type de journal. Par exemple, les journaux illustrés publient pas seulement des illustrations sur la guerre, mais on a leurs explications, parfois longues et encore les lettres des envoyés des journaux qui sont très souvent publiés entièrement.

En outre, la presse quotidienne est riche en correspondances, car il publie des lettres au moins 3 fois par semaine et si possible plus. Par habitude *Le Figaro* et *Le Temps* conserve des journalistes différents à chaque front (nommés de l'Europe et de l'Asie) et d'autres à Constantinople ou à St. Pétersbourg en certains périodes. Alors, on a un corpus immense, quand on publie dans chaque numéro 2 lettres des correspondants.

Cependant, le point le plus délicat de ce travail, était de combiner les sources françaises avec les sources anglaises. Bien que dans mon écriture j'utilise les deux sources comme complémentaires l'un à l'autre, je connais qu'on parle de très différents systèmes de presse, qui ont souvent des différents approches au sujet ou ils suivent des différents politiques. En fait la quantité des informations et tante qu'on peut dire que chaque presse (française et anglaise) mérite une étude consacré spécialement sur lui.

La période chronologique choisit pour ce mémoire était aussi un point de réflexion, car une année est assez pour un travail de master, mais le problème est que la guerre russo-turque historiquement comme mentionné dans l'introduction appartient dans une série des événements de qui commencent en 1875 et se terminent en 1878. Lisant les textes et les références des journaux on comprend que tous ces événements ont une continuité de représentations par la presse européenne. On présuppose une connaissance de la façon des représentations des événements importants dans ces trois années pour comprendre de choses qu'on dit en 1877-78.

A part de ces petits observations épistémologiques, à travers notre travail on est arrivé à certains propositions qui sont assez intéressants. Ce sont finalement les conclusions qui concernent les mentalités et les représentations des sociétés et particulièrement de la guerre.

On observe d'abord la représentation de la guerre comme aventure. On envoie notre reporter au front pour nous communiquer les informations « frais », bien qu'on connaisse les dangers du terrain. On considère en fait que la guerre elle-même est une aventure. C'est encore l'époque d'idéalisation de la guerre et de la présentation de l'enthousiasme des soldats qui partent à la défense de la patrie:

Pour contribuer à la conversation, je fus obligé de parler des victoires serbes, mais mon succès fut médiocre, surtout auprès des jeunes gens, craignant déjà, comme Alexandre-le-Grand, qu'il ne leur restât plus aucuns lauriers à conquérir.<sup>174</sup>

---

<sup>174</sup> Supplément littéraire du Figaro, 6/8/1877, p.3/4, Une nuit au milieu des volontaires Serbes, Théodore Weiss de Bydow



Dans ce cadre on héroïse les soldats morts dans la bataille donnant une grande importance à leur courage. C'est ici l'élément séduisant de telles guerres, qui semblent exotiques à l'Europe, avec les peuples et les paysages provenant d'une autre ère. Cependant, l'Europe veut voyageur en critiquant l'autre qui est différent, ayant comme exemple les Balkans.

Cette caractéristique est peut-être un résultat du nationalisme qui se développe à l'époque créant des caractéristiques spécifiques pour chaque peuple. En tout cas on peut discerner cet essai de la presse à créer des identités nationales, ou bien régionales. Les Balkans sont ainsi différenciés de l'Europe et l'Europe « civilisé » prend un caractère distinguant, par les réseaux communs des correspondants qui se trouvent à la guerre et de leurs journaux. Pourtant, l'Europe se constitue des différentes nations, fait qu'on détecte dans les sources par une forte comparaison de la guerre et du comportement des peuples combattants avec soi-même. La France et l'Angleterre ont les différentes façons de se penser à côté de chaque événement. Pour la France c'est une comparaison avec les Russes au sujet de la guerre juste contre l'ennemi, comme pour eux était la Prusse en 1870:

On aurait pu y voir le symbole des aspirations chevaleresques dont la nation russe est animée. (dans le printemps) Nous autres Français, nous avons passé par là: sans être bien vieux, chacun de nous peut remonter au temps où il lisait avec enthousiasme d'admirables tirades sur la nation française martyre et rédemptrice, sur nos révolutions qui étaient des épreuves envoyées par le ciel pour le bien de tous, sur nos guerres désintéressées, faites pour une idée, pour la revendication de la justice idéale, pour la délivrance des nations opprimées. Depuis ce temps-là, don Quichotte a reçu des horizons qui l'ont rendu plus sage.<sup>175</sup>

Par contre pour les Anglais c'est la Russie est l'autre empire du monde qui est un fort compétiteur. Comme très bien mis ici: "l'image miroir de l'Empire russe les a promus à adopter des opinions bizarres et à prendre des mesures encore plus inhabituel. Leur point de vue de la Russie, à la fois comme un empire rival et en même temps comme une région sous-développée qui avait besoin de l'expertise britannique de toutes sortes pour le nourrir, a eu des effets paradoxaux."<sup>176</sup> Il est à noter que l'Empire Ottoman n'est jamais comparée avec une puissance européenne, car c'est l'Orient elle-même.

Comme signalé dans sur la langue hébreu utilisé dans la presse « la représentation et l'illustration (à tous les sens du terme illustration) des « communautés imaginées ». La presse, d'ailleurs, met en représentation la communauté d'appartenance du lecteur mais au sein d'un ensemble plus vaste: par la presse va passer aussi la connaissance de cette donnée fondamentale de l'ère nationale, à savoir la coexistence de communautés nationales, à la fois distinctes, rivales et homologues.»<sup>177</sup>

De toute façon la même Europe qui se distingue de l'Orient primitive c'est celle qui publie les illustrations et les récits exactes et détaillés des atrocités séduisant le publique et donnant des sujets « hot » pour discuter. Alors, il faut bien que quand Norbert Elias a parlé sur le processus de civilisation, avait omis ce paramètre-là. On se montre civilisé, mais est qu'on est véritablement ?

---

<sup>175</sup> Le Temps, 04/05/1877, Lettres du théâtre de la Guerre, Moscou, 14/26 Avril , p.2/4

<sup>176</sup> PETHYBRIDGE, Roger William. « British Imperialists in the Russian Empire». *Russian Review*, Vol. 30, No. 4 (Oct.1971), p. 346-355, p.355

<sup>177</sup> THERENTY, Marie-Ève & VAILLANT, Alain (dir.), *Presse, nations et mondialisation au dix-neuvième siècle*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2010, p.133

Pour finir, je voudrais ajouter deux éléments plus généraux qui incluent des autres propositions déjà mentionnées. La guerre russo-turque est une guerre entre littérature et publicité, car les journaux la traitent comme un sujet d'actualité, mais avec les caractéristiques d'un roman et car ils l'utilisent comme moyen d'attirer les lecteurs. Les journaux mobilisent en fait des techniques divers pour prouver la réalité des leurs récits sur la guerre, mais en même temps ils croient à l'élément littéraire de la guerre. La presse essaie finalement de profiter de la guerre comme on a déjà vu avec toute façon possible imaginé. Alors, on est loin d'une réalité historique quand on lit la guerre russo-turque dans la presse française et anglaise de l'époque, mais c'était ça le but. Faire le lecteur croire qu'il se trouvait sur le front sans y être.<sup>178</sup>

Pour conclure, il faut dire que cette étude nous a amené dans un voyage à travers le temps et l'espace. Nous aussi, comme les correspondants on a éprouvés de nouvelles expériences et de nouvelles connaissances, lisant sur les régions et les peuples divers et lisant la presse des différents pays. Je vais croire que cette expérience était avant tout une aventure.

---

<sup>178</sup> PUISEUX, Hélène. *Les Figures de la guerre*, p.69

## **Bibliographie**

### **Histoire de la guerre russo-turque et Histoire des Balkans**

ABZAC-EPEZY, Claude (dir.). « Histoire Socioculturelle des Armées III, Guerre et Société dans l'empire Ottoman et les Balkans ; Les problèmes de personnel dans l'armée française ». *Cahiers du CEHD*, No 30, 2007.

CUNNINGHAM, Hugh. « Jingoism in 1877-78 ». *Victorian Studies*, Vol. 14, n° 4 (Jun. 1971), p.429-453.

DELORME, Olivier. *La Grèce et les Balkans: du Ve siècle à nos jours*. Volume II. Paris, Gallimard, 2013. (Folio histoire ; n° 221)

KOROBOV, Youri. « Les relations militaires franco-russes de 1870 au lendemain de la guerre russo-japonaise », *Revue historique des armées* [Online], No. 245, 2006, En ligne depuis le 05 Septembre 2008, connexion le 29 Mai 2014. URL : <http://rha.revues.org/5612>

MACKENZIE, Judie (dir.), *Letters of George Augustus Sala to Edmund Yates in the Edmund Yates*. University of Queensland, 1993

JELAVICH, Barbara. *History of the Balkans: eighteenth and nineteenth centuries*. Volume I. Cambridge; New York, Cambridge University Press, 1994.

PETHYBRIDGE, Roger William. « British Imperialists in the Russian Empire ». *Russian Review*, Vol. 30, No. 4 (Oct.1971), p. 346-355.

PLATOV, Ilya. « La croisade slave : guerre, culture et mémoire en Russie et dans les Balkans, 1876-1914 ». *Revue des études slaves*, Vol. 76, n°4, 2005, p. 545-549.

– « War and the Sacred: Russian-Ottoman Conflict, 1876-1878 ». In: GARDNER, Hall ; KOBETZEFF, Oleg (dir.). *The Ashgate research companion to war: origins and prevention*. Surrey, Ashgate, 2012. p.273-289.

TOLZ, Vera. « Orientalism, Nationalism, and Ethnic Diversity in Late Imperial Russia ». *The Historical Journal*, Vol. 48, n° 1 (Mar. 2005), p. 127-150.

WEIBEL, Ernest. *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*. Paris, Ellipses, 2002.

### **Histoire de la presse et du journalisme**

BACOT, Jean-Pierre. *La Presse illustrée au XIXe siècle: une histoire oubliée*. Limoges, Pulim, 2005.

BELLANGER, Claude ; GODECHOT, Jacques ; GUIRAL, Pierre (et al.). *Histoire générale de la presse française*. Tome III. De 1871 à 1940. Paris, Presses universitaires de France, 1972

CHARLE, Christophe. *Le siècle de la presse (1830-1939)*. Paris, Le Seuil, 2004. (L'Univers historique)

FRÉDÉRIX, Pierre. *Un siècle de chasse aux nouvelles. De l'Agence d'Information Havas à l'Agence France Presse 1835-1957*. Paris, Flammarion, 1959.

KALIFA, Dominique ; RÉGNIER, Philippe ; THÉRENTY, Marie-Ève (et al.). *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX siècle*. Paris, Nouveau Monde éditions, 2011. (Opus Magnum)

KNIGHTLEY, Philip. *The first casualty. From the Crimea to Vietnam: the War Correspondent as Hero, Propagandist and Myth Maker*. London, Quartet Books Limited, 1975.

MARTIN, Laurent. « Point de vue sur les images du monde. Voyage, photographie, médias de 1839 à nos jours ». *Le Temps des médias*, Vol. 1, n° 8, 2007, p. 142-158.

MARTIN, Marc. *Les grands reporters : les débuts du journalisme moderne*. Paris, Louis Audibert, 2005

– *Médias et journalistes de la République*. Paris, Odile Jacob, 1997.

PALMER, Michael. « Information et publicité : les « liaisons dangereuses » » Le cas des agences de presse ». *Le Temps des médias*, Vol. 1, n° 2, 2004, p. 41-48.

– « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent », 1850-1880 ». *Le Temps des médias*, Vol. 1, n° 4, 2005, p. 34-49.

« ROBIN, Christian. Jules Verne et la Presse ». In: PICOT, Jean-Pierre ; ROBIN, Christian (dir.). *Jules Verne Cent ans après : Actes du colloque de Cerisy*, [2-12 août 2004]. Rennes, Terre de Brume, 2005, p.87-108.

THÉRENTY, Marie-Ève & VAILLANT, Alain (dir.), *Presse, nations et mondialisation au dix-neuvième siècle*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2010.

GERVAIS , Thierry. *L'illustration photographique. Naissance du spectacle de l'information, 1843-1914*, EHESS, thèse soutenue en 2007, URL: <http://issuu.com/lhivic/docs/l-illustration-photographique>

## **Histoire des représentations**

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008.

BERBER, Neval. *Unveiling Bosnia-Herzegovina in British Travel Literature (1844-1912)*, Ediziono Plus-Piza University Press, CLIOHRES.net, Doctoral Dissertations VIII, 2010.

CHAUVAUD , Frédéric (dir.), *Corps saccagés. Une histoire des violences corporelles du siècle des Lumières à nos jours*, Presses Universitaires de Rennes, 2009

CORBET, Charles. *A l'ère des nationalismes: l'opinion française face à l'inconnu russe (1799-1894)*. Paris, M. Didier, 1967. (Etudes de littérature étrangère et comparée ; n° 56)

KALIFA, Dominique. « Fait divers en guerre (1870-1914) ». *Romantisme*, n° 97, 1997, p. 89-102.

KRAUSS, Charlotte. *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX siècle (1812-1917): d'une image à l'autre: un univers imaginaire*. Amsterdam ; New York : Rodopi, 2007. Thèse remanié de Dissertation: Philosophie. Mainz, Johannes Gutenberg-Universität, 2006.



PINGUET, Catherine (texte), collection Pierre de Gigord (photographies), *Istanbul, Photographes et sultans, 1840-1900*, Paris, CNRS éditions, 2011.

PLATOV, Ilya. « Barbare et infidèle ». *Cahiers balkaniques* [En ligne], n° 36-37, 2008, p.293-320. (mis en ligne le 17 mai 2012, consulté le 15 octobre 2013) <http://ceb.revues.org/1571> ; DOI : [10.4000/ceb.1571](https://doi.org/10.4000/ceb.1571)

PUISEUX, Hélène. *Les Figures de la guerre : Représentations et sensibilités, 1839-1996*. Paris, Gallimard, 1997.

THÉRENTY, Marie-Ève. « Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 ». *Sociétés & Représentations*, Vol.1, n° 21, 2006, p. 101-115.

TODOROVA, Maria. *Imaginaire des Balkans*/ Trad. de l'anglais par Rachel Bouyssou. Paris, Éditions EHESS, 2011. (Temps & lieux ; n° 24)

VENAYRE, Sylvain (dir.), *Le Siècle du Voyage. Paris*, ISOR/CREHESS, 2006. (*Sociétés et représentations*, n° 21).

VENAYRE, Sylvain. *Panorama du voyage. 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

## **Histoire de l'Électricité**

BELTRAN, Alain & CARRE, Patrice A. *La Fée et la servante, la société française face à l'électricité ; XIX-XXe siècles*, Paris, Belin, 1991.

## **Sources**

VERNE, Jules. *Michel Strogoff*, 1876, Paris, Le Livre de Poche.

### **Presse française**

Le Figaro

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

Le Temps

L'Illustration

Le Monde Illustré

### **Presse anglaise**

The Illustrated London News

The Graphic

## Table des matières

Épigraphe.....	p.4
Remerciements.....	p.5
Introduction.....	p.6
<b>PARTIE 1 - LES PRATIQUES JOURNALISTIQUES AUTOUR DE LA GUERRE. ....</b>	<b>P.10</b>
CHAPITRE 1 – CARACTERISTIQUES DE LA PRESSE .....	P.11
Les Textes .....	p.18
Les Illustrations .....	p.23
CHAPITRE 2 – LE CORRESPONDANT DE LA GUERRE: ENTRE FONCTION ET REPRESENTATION .....	P.28
<b>PARTIE 2 - LES REPRESENTATIONS DE LA GUERRE .....</b>	<b>P.42</b>
CHAPITRE 3 – LES SOLDATS.....	P.43
Le Cosaque .....	p.43
L'armée Turque et l'armée Egyptien. ....	p.53
La vie sur la route et dans les camps.....	p.56
CHAPITRE 4 – LES PEUPLES .....	P.57
Balkans et Caucase .....	p.57
Les Domestiques et les guides des correspondants.....	p.61
Les Russes .....	p.62
Les Turques .....	p.66
CHAPITRE 5 – LES LIEUX ET LE CLIMAT .....	P.68
Les Balkans et le Caucase .....	p.68
La Russie.....	p.75
Istanbul .....	p.77
CHAPITRE 6 – BATAILLES ET ATROCITES .....	P.79
Les Batailles.....	p.79
Les Atrocites.....	p.86
Conclusion .....	p.97
Bibliographie et Sources .....	p.100
Table des matières.....	p.103



The Correspondents' quarters in the carlo first Battery, Kalafat-"Drawing Fire", A return shotThe Graphic, June 16 1877, p.560

## Résumé

La Guerre Russo-Turque de 1877-1878, fut un des premiers conflits lorsque les journaux européens envoient des correspondants spéciaux au front pour reporter au quotidien les développements qui se passent aux pays lointains. Ce mémoire vise au premier lieu à contribuer à la recherche de l'évolution de l'institution des reporters de guerre en Europe et de la presse européenne à travers la presse quotidienne et la presse illustrée. Notre but est d'examiner comment la Guerre Russo-turque a influencé et modifié la fonction de la presse anglaise et française et plus particulièrement le métier du correspondant de la guerre. Après, on va essayer de comprendre comment la presse européenne a représenté cette guerre, en introduisant de nouvelles images ou en conservant les images déjà existantes sur la Russie, la Turquie et les Balkans.

## Summary

The Russo-Turkish War of 1877-1878, was one of the first conflicts where European newspapers sent special correspondents to the front to report the daily developments happening in those distant lands. This thesis aims the firstly to contribute to the research of the evolution of the institution of war reporters in Europe and of the European press through the daily newspapers and the illustrated press. Our goal is to examine how the Russo-Turkish War has influenced and changed the function of the English and French press and especially the art of the war correspondent. Then we will try to understand how the European press has represented that war, introducing new images or retaining the existing ones concerning Russia, Turkey and the Balkans.

**Mots Clés:** correspondant de guerre, Guerre Russo-Turque, presse française, presse anglaise, Russie, Turquie, Balkans.

**Illustration de couverture :** Discussing « War or Peace » in a Café at Constantinople, Constantinople as it is , By George Augustus Sala, *Supplement to the Illustrated London News*, April 21, 1877